D[ans] les Marches Tibétaines



Librairie Plon

JACQUES BACOT

DANS LES
MARCHES TIBÉTAINES

DANS LES
MARCHES TIBÉTAINES

AUTOUR DU DOKERLA

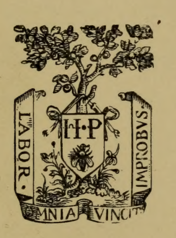
NOVEMBRE 1906 — JANVIER 1908

PAR

JACQUES BACOT

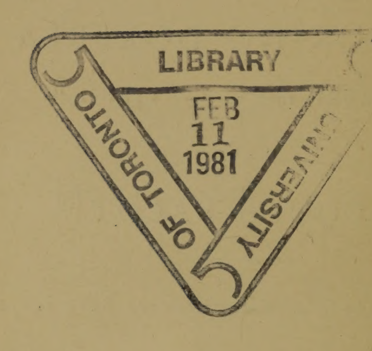
Avec une carte et des gravures hors texte





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909


LIBRARY
FEB
11
1981
UNIVERSITY OF TORONTO

Ceci n'est pas de l'exploration, ce n'est que du tourisme. Il n'est pas mauvais de le dire : car nous semblons quelquefois découvrir des pays connus, voyageurs étonnés qui passons, munis d'une belle confiance, de bagages inutiles et de nos tablettes.

Le petit coin de Tibet que je présente ici n'est pas pris dans ces vastes étendues glacées qu'on parcourt pendant des mois sans voir âme qui vive. J'ai, au contraire, recherché les hommes, ces Tibétains méconnus, et le charme des séjours l'a emporté sur l'intérêt des longs trajets. Ces Marches, que les Chinois tentent de conquérir, sont peut-être la partie du Tibet la plus peuplée, la plus aimable et la plus fertile. Trois grands fleuves parallèles et rapprochés les sillon-

nent de leurs vallées profondes : le Fleuve Bleu, le Mékong et la Salouen.

C'est le Tibet des maisons, opposé à celui des plateaux ou des tentes. On pourrait dire aussi le Tibet fleuri; car au-dessus des gorges désolées, au-dessus encore des grandes forêts de cèdres, dans les nuées, les montagnes sont des massifs fabuleux d'orchidées, de lis et de rhododendrons.

Ce récit commence à Talifou, dans le Yunnan. Pour y venir du Tonkin, il faut un mois de caravane : la route a été décrite plusieurs fois par des Français et je ne saurais rien dire ni de plus, ni de mieux.

Elle n'est pas assez agréable, d'ailleurs, pour que je veuille en faire goûter aux lecteurs.

J'évoquerais sans plaisir le souvenir des auberges chinoises et de la froideur de l'accueil indigène dans cette partie du Yunnan. Les sentiments que nous inspirons, à peine contenus à Hokéou, à notre frontière

du Tonkin, s'adoucissent à mesure qu'on s'éloigne vers l'intérieur de la Chine.

Le meilleur de ce premier voyage aura été mon séjour parmi les Français de Yunnan-Sen, que leur excellente hospitalité m'a fait beaucoup prolonger. Je les remercie encore de me faire garder de Yunnan-Sen un si bon souvenir. Que mon ami Soulié me pardonne d'écrire ici son nom, en pensant à nos longues causeries du soir, dans son petit yamen du consulat, quand nous poussions, sur des cartes chinoises, nos caravanes imaginaires à travers les solitudes tibétaines.

A partir de Tali, je n'ai été précédé que par des missionnaires et de rares voyageurs. L'air n'est plus chargé d'hostilité sournoise ; on se sent à son aise.

DANS LES
MARCHES TIBÉTAINES

MARS-DÉCEMBRE 1907

CHAPITRE PREMIER

DE TALI A TSEKOU

Tali est une ville morte, ancienne capitale d'un royaume déchu, située entre un lac en forme de croissant et une chaîne de montagnes noires veinées de neige.

La campagne qui s'allonge entre la montagne et le lac est aride, couverte de tombeaux et, malgré cela, jolie et gaie, peut-être même à cause de cela : la mort est si peu triste en Chine.

La plaine a 30 kilomètres de long sur 2 à peu près de large. C'est au milieu que

s'étale Tali, dans son rectangle de vieilles murailles, à moitié vide. La grande rue qui va de la porte du Nord à la porte du Sud se prolonge en route dallée jusqu'aux deux bouts de la plaine. Route glissante dont les pierres, depuis des siècles, sont polies sous les sandales de paille d'innombrables passants.

En tout temps, le long de cette route, l'animation est extraordinaire : ce sont des villageois de la province et des vallées au delà. Peu sont Chinois, presque tous Minchias, quelques-uns Lolos ; il y a aussi des Mossos et de rares Tibétains venus de loin, à l'air sauvage, dépaysés et ahuris parmi tant de monde. Ils vont à leurs affaires à Shia-Kouan, la ville commerçante, tout au bout du lac, à l'extrémité des montagnes.

Entre Shia-Kouan et Tali, il y a quelques villages, un temple en marbre de la déesse Koan-In, où l'on s'arrête pour faire ses dévotions. Partout il y a des marchés à même les champs pierreux, de chaque côté de la route. Là on vend des céréales, ici

des poissons du lac, un mille plus loin des chapeaux de paille de riz finement tressée. Des marchands ambulants offrent de la neige parfumée au jus d'orange. C'est que le soleil brûle et nulle part sur cette longue plaine on ne trouverait d'ombre.

Il y a dans l'air, dans la lumière, dans tout l'espace, je ne sais quelle griserie de fête, une allégresse qui exalte.

Et cependant, d'un côté de la route, les rizières sèches et désolées s'étendent jusqu'au lac. De l'autre côté, c'est la plaine des tombeaux qui monte lentement vers la montagne. Les tombeaux sont par milliers, tous pareils, petites huttes massives de pierre grise, le dos enfoncé en terre, et dont les portes cintrées regardant vers le lac semblent les pattes de devant de grosses bêtes assises et immobiles.

A Tali et dans les environs je suis resté un mois. D'abord pour attendre la saison favorable à un voyage au Tibet. C'était en avril, et les passes étaient encore bloquées par la neige. J'avais aussi à trouver une

nouvelle caravane et un nouveau personnel.

Je fus reçu à la mission par le R. P. Dufaud, de passage seulement à Tali ; le vieux P. Leguilcher, qui y résidait depuis cinquante ans, était mort quelques semaines auparavant. Il y avait là, en outre, deux prêtres chinois, les PP. Shié et Siao.

Le P. Dufaud m'emmena chez lui à Pin-Tchouan-Tchéou, à deux jours de Tali, de l'autre côté du lac. C'est une sous-préfecture, pareille à toutes les villes chinoises. Elle occupe un bout d'une longue vallée à fond plat, sans rivière et sans autre végétation que des cactus. Ce couloir mène tout droit au nord jusqu'au Yangtse. Il y souffle un vent continuel obscurci de poussière.

Le lendemain de notre arrivée, le mandarin, ayant sacrifié un bœuf dans le temple, nous pria à souper pour le soir. Le bœuf fit les frais d'au moins quinze plats sur trente. Enfin, après le café — que le missionnaire avait discrètement fourni — le bœuf revint encore sous une forme nouvelle. Être forcé de manger du bœuf après un repas de trois

heures, le café bu, en fumant sa pipe! La Chine est vraiment féconde en supplices.

De Pintchouan, nous allons à Couty chez le P. Liétard, à deux jours et demi plus loin. Encore une vallée, mais plus aimable, retirée au milieu des montagnes et habitée par des Lolos soumis. Ces Lolos sont doux et paisibles. Ils sont là un noyau isolé, venus on ne sait d'où, et le P. Liétard avec sa grande barbe a l'air d'un patriarche au milieu de sa tribu.

*
* *

Le 15 avril 1907 nous quittions Tali par la porte du Nord pour nous diriger sur le Tibet. La caravane se composait de quinze mulets et d'une vingtaine de personnes, compris les soldats. Muletiers et porteurs de chaise ne devaient me suivre que jusqu'à Atentze. Mon personnel fixe se composait de deux interprètes, un pour le chinois, l'autre pour le tibétain, un cuisinier et deux boys.

Le premier interprète, Joseph, un chrétien de Tali, a fait ses débuts avec le prince Henri d'Orléans. Il est intelligent et expérimenté; il organise une caravane avec minutie. Mais il a vieilli. Les pays inconnus le tentent moins que les routes jalonnées d'auberges. Il devait aussi se brouiller avec les missionnaires pour avoir délaissé sa femme, devenue aveugle, et convolé à la chinoise avec une femme de Li-Kiang. C'est un désabusé. Un long stage d'interprète sur la ligne du Yunnan, parmi ce bas personnel européen, sans nationalité précise, économique et peu exigeant après un passé qu'il ne faudrait pas approfondir, l'avait mal impressionné sur notre civilisation, que des missionnaires et quelques voyageurs éminemment respectables lui avaient représentée comme l'idéal de la vertu et de la justice.

Son expérience l'autorisait à me faire de ces réflexions flatteuses : « Mais les Européens aussi sont voleurs; eux aussi sont menteurs. Et ils tuent des Chinois et ils recherchent les filles et les femmes chi-

noises, etc. » A tout cela je n'avais rien à répondre.

Enfin, Joseph est devenu un bourgeois prétentieux. Il a acheté le globule blanc, il est mandarin, et dans trois mois j'en aurai assez.

Tchao, l'interprète pour le tibétain, me rejoindra un peu plus tard. Il est Mosso de Li-Kiang et connaît tous les dialectes du pays. A Li-Kiang il sert d'intermédiaire entre les Tibétains et les marchands chinois. Il a beaucoup voyagé et est allé à Lha-sa.

Son frère, que je prendrai aussi à mon service, y est allé cinq fois. Ceux-là sont de vrais chefs de caravane; ils sont silencieux, calmes et serviables.

Soulipin, le cuisinier, est peu sympathique. Je l'ai amené de Yunnan-Sen. Un vrai Chinois : orgueilleux, entêté et égoïste. Il a une tête de sphinx, un corps long et svelte, des squelettes de mains, longues et fuselées, des pieds prenants de singe. Ainsi qu'aux deux interprètes, je lui four-

nis une monture : il ne met jamais pied à terre pour la ménager. Le fait de préparer mes repas le revêt à ses yeux d'une importance considérable, pour moi très flatteuse, mais incommode. Il fallait qu'on allumât son feu, qu'on lui apportât les ustensiles et les vivres. Alors il cuisinait. Le rite accompli, il laissait tout en plan, abandonnant aux autres le soin de nettoyer et de remballer. Ce grand seigneur n'était pas fait pour la vie de caravane. Je me priverai bientôt de ses services, bien qu'il ait quelquefois du talent.

Tchou-Kouan est musulman, bon garçon et un peu bête. Il servait de domestique au cuisinier autant qu'à moi.

Kuégnien, lui, devint rapidement le domestique de Joseph. C'était un gamin de seize ans, chrétien, très intelligent, mais de mauvais caractère. Ce n'est pas un Chinois pur, mais mitigé de Minchia. Il est enchanté d'aller se promener au loin et de porter mon appareil photographique. Cela lui donne une petite importance et j'ai de



MA CARAVANE

fâcheuses tendances à le gâter. Avant que j'aie ouvert la bouche, il a deviné mes désirs. Son esprit alerte et souple saisit et comprend toutes les exigences de mes coutumes et de mes goûts européens. Il est ainsi parce qu'il n'a que seize ans. Les jeunes Chinois sont merveilleusement intelligents jusqu'à l'âge ingrat qui les fige dans une béate admiration d'eux-mêmes. Cela arrive bien ailleurs aussi. Mais l'âge ingrat des Chinois dure jusqu'à leur mort.

Je ne parle pas des muletiers, porteurs, soldats, guides, qui changeront à chaque long trajet. Voilà, avec quelques Tibétains qui viendront plus tard, les gens parmi lesquels je vais vivre pendant de longs mois.

C'est cette vie de caravane que je vais essayer de revivre. Celui qui n'a pas voyagé ne saura jamais quelle jouissance donne la vie errante, la solitude au milieu de gens d'une autre race, que l'on traîne à sa suite, avec lesquels il fait bon vivre et qu'on finit par aimer avec une force étrange. On est leur père, l'arbitre de leurs différends, leur

médecin. Ils vous croient naïvement doué de pouvoirs merveilleux pour être venu de si loin, de l'autre côté de la terre, pour connaître le soleil, la lune et les étoiles, pour soulager les maux avec des remèdes tout-puissants.

On se passionne à les regarder vivre, à découvrir les caractères de l'individu, puis celui de la race, et, à travers ces vêtements de l'âme, le fond bon ou mauvais commun à tous les hommes.

Bêtes et gens, on est tout un petit monde errant, indépendant du pays nouveau de chaque jour, du nouveau foyer de chaque soir. On ne connaît pas de lois, mais chacun dépend de tous. Ils dépendent de moi qui les nourris, comme je dépends d'eux, tout seul entre leurs mains.

Votre renommée vous précède, on annonce partout l'arrivée d'un mandarin étranger. Les imaginations vous prêtent un grand personnage. On accourt à l'entrée des villages pour vous recevoir. Plus loin, dans le Tibet, on viendra voir si je suis

bien un démon incarné, si j'ai plusieurs paires de bras et de mains, s'il est vrai que mes jambes sont raides, sans articulation aux genoux.

Ah! si l'on pouvait savoir quelles pensées se brassent derrière ces mille yeux grands ouverts qui vous regardent.

Des gens suivent la caravane pendant quelques jours.

Sympathie, curiosité? je ne sais.

On accroche toujours un peu de population au passage. Ils se nourrissent de mon riz et de mon blé et se rendent utiles. Je suis servi un jour par quelques visages inconnus et silencieux que je ne verrai plus le lendemain.

En Chine, comme partout, plus on a de serviteurs, plus on est mal servi. Mais, là, moins on dit de paroles, moins on en a à dire. Le grand secret est de laisser faire. Avec des gens si calmes et si simples les choses se tassent, se placent et s'arrangent toutes seules, sans effort et sans bruit.

Tout l'effort est de rassembler les divers

éléments d'une caravane et de partir. Une fois lancé, on n'a plus, pendant des mois, qu'à dire où l'on veut aller et se laisser mener.

Sous ses dehors pénibles et aventureux, nulle part le voyage n'a tant d'aisance et de charme.

*
* *

Au sortir de Tali, la route qui longe le lac traverse quelques vieux bourgs fortifiés dont le centre, comme une tache, est seul habité, et dont les murailles ruinées portent une véritable forêt vierge. Les faisans se plaisent dans ces villes étranges où les rues traversent des fourrés et partagent des déserts.

Maintenant le long ruban de notre caravane va suivre les sinuosités des chemins de montagne, grimper et redescendre, passer d'une vallée dans l'autre.

Deux ou trois soldats marchent en tête, armés d'un parapluie ou d'une pipe à opium,

tandis que les inscriptions cousues dans le dos de leurs vestes invitent à trembler les ennemis de l'empereur et les brigands. Derrière eux, ma chaise et mon cheval. Puis Joseph et Tchao, les boys qui se disputent mon appareil, les mulets de charge poussés, harcelés par les muletiers. Enfin, à l'arrière, chevauche l'orgueilleux Soulipin, le cuisinier, accroupi au sommet d'un tas de couvertures, le dos rond et l'air sombre, tandis qu'à chaque pas de sa mule, les bords souples de son immense chapeau battent l'air comme les ailes d'un grand oiseau.

Dans cet ordre que jamais personne n'a prescrit, on se reformera tous les jours.

L'agrément de la chaise à porteur est très controversé par les Européens. En montagne on y est au supplice. Mais en plaine elle reprend tous ses avantages. On y est à l'abri d'une quantité de choses : de la pluie, du soleil, de la curiosité. On peut y dormir, lire et rêver à l'aise. On est dans un minuscule décor chinois, capitonné de

coussins, percé de petites fenêtres à petits rideaux. Sur les tablettes sont disposés mes livres, la pipe, l'éventail et autres chinoiseries indispensables, cadeaux que, par une coutume charmante, m'ont apportés en hommage mes nouveaux serviteurs. Quelquefois j'y trouverai des fleurs, attention plus charmante encore et toujours anonyme.

Derrière la chaise est accroché mon chapeau chinois à sa place rituelle ; aux brancards pendent les sandales de rechange des porteurs, des ligatures de sapèques, des pipes, des oignons, des fruits de la saison achetés en passant dans les villages.

Et tout ce bazar s'en va par les chemins sur les épaules vigoureuses de quatre bêtes humaines.

Par contre, je n'aime pas les porteurs de chaise ; le plus souvent ce sont des brutes. La seule qualité qu'on puisse exiger d'eux, c'est un pas souple et cadencé. Si on a pour eux d'autres égards que pour des bêtes de somme, loin de vous en être re-

connaissants, ils ne songent qu'à abuser de ce qu'ils appellent votre niaiserie. Aussi je ne m'apitoie plus, je reste dans ma chaise, indifférent, quand l'un d'eux, venant à tomber, se trouve pris, tout tordu sous les brancards ainsi qu'un cheval de fiacre aplati sur le pavé glissant de Paris. Il geindra, hurlera, fera le mort. Et si ça ne prend pas, repartira gouailleur.

*
* *

Comme nous étions partis après midi de Tali, le troisième jour, on prolongea la marche pour rattraper le retard et gagner Tien-Oui, la troisième étape habituelle. On a marché pendant dix heures et il fait clair de lune quand nous arrivons. Il y a aussi de la brume et on se trouve dans une buée lumineuse. En approchant du village, dans un chemin creux où résonnent les cris des muletiers, on entend tout à coup une musique aérienne, et vaguement, sous la lune, s'éclaire un vieux saule énorme, tout brûlé

par la foudre. A côté, un temple minuscule au dieu de la longévité. Des bâtonnets d'encens brûlent dans la nuit et l'ombre est embaumée. En haut de l'arbre un homme est accroupi qui joue de la guitare.

Le lendemain, comme nous traversions la sous-préfecture de Kien-Tchouan-Tchéou, des soldats barrant la rue firent entrer ma chaise dans la cour du yamen. Le mandarin avait quelque chose à me dire. A Tali déjà j'avais reçu du préfet de Li-Kiang une longue lettre me pressant de ne pas poursuivre mon voyage vers le Tibet en pleine révolte. Cette invitation du mandarin à le venir voir me fit craindre un nouvel assaut des autorités pour me faire rebrousser chemin. Il n'en fut rien cependant, le sous-préfet n'avait probablement que sa curiosité à satisfaire.

Le jour suivant, après avoir franchi une chaîne de montagnes couvertes de forêts, on tombe subitement sur le Yangtse Kiang. C'est l'endroit où ce fleuve s'arrête brusquement dans sa chute du nord au sud



DANSEURS TIBÉTAINS

JEUNE FEMME MOSSO

pour rebondir vers le nord et aller en zigzags colossaux vers l'est jusqu'à l'océan. C'est aussi jusque-là, à Chi-Kou, que les Tibétains poussèrent leurs incursions au seizième siècle. Les Chinois n'y étaient pas alors. C'était le royaume Mosso de Li-Kiang. Actuellement encore il n'y a de Chinois que les autorités et des marchands. Le fond de la population est Mosso et Tibétain. A Chi-Kou, je loge dans la chapelle d'une petite bonzerie tout enfumée d'encens. Mes boys installent sans façon mes ustensiles de toilette sur l'autel. Ils en balaient d'abord la poussière épaisse et déplacent un gros brûle-parfum qui gêne. Les Chinois traitent les dieux avec une familiarité stupéfiante.

A Chi-Kou, il y a des roses, beaucoup de roses. Nous sommes au mois d'avril et nous allons entrer dans cette partie sud-orientale du Tibet, si différente du Tibet des plateaux glacés. C'est le Tibet des grandes vallées, des grandes forêts et des fleurs.

Pendant trois jours, nous remontons la rive droite du fleuve. M. Bonin, quelques années auparavant, avait fait ce parcours, mais sur la rive gauche. La vallée est assez large et fertile, bordée de montagnes boisées.

Les Mossos, cultivateurs paisibles, semblent heureux de vivre dans un pays splendide une existence primitive. On en rencontre sur le sentier, étonnés, quelquefois effrayés à la vue d'un Européen.

A un brusque détour du chemin, l'un d'eux, un jeune garçon, vêtu d'une peau de chèvre découvrant ses jambes dorées au soleil du matin, s'arrêta, regardant de tous ses yeux noirs et dilatés de candeur. Il tenait à deux mains, contre sa poitrine, une poule blanche, victime destinée à quelque sacrifice. Effrayé peut-être par la barbe noire qui me faisait ressembler aux gardiens affreux peints sur la porte des temples, il s'enfuit du côté du fleuve, parmi les rochers et les frênes.

On voit aussi des laveurs d'or travaillant

nus en plein soleil sur les galets de la rive.

Le troisième jour après Chi-Kou, on quitte le fleuve pour s'engager dans une petite vallée qui mène en une journée à Loutien au pied du Litipin. Il faut franchir cette chaîne pour arriver à Ouisi, de l'autre côté. Dans cette saison la passe pouvait encore être fermée par les neiges. L'ex-mandarin de Ouisi, que nous avons rencontré il y a quatre jours, y était bien passé, mais la neige était retombée depuis. Il n'y en avait pas assez pour rendre le passage périlleux. Le chef du village nous donne quelques habitants armés d'arbalètes pour nous protéger contre les brigands.

La passe est à 1 200 mètres au-dessus de Loutien; c'est un vallon sinistre sans herbe et sans arbres. Quelques pins brisés par la foudre jonchent les pentes de leurs carcasses noircies. Un écho prodigieux répète et amplifie les cris des muletiers excitant leurs bêtes qui perdent pied dans la neige. C'est là que les brigands Lissous fondent sur les caravanes et tuent hommes

et chevaux à coups de flèches empoisonnées. Aussi n'y passe-t-il guère que des caravanes tibétaines. Les Chinois craignent de s'y risquer. On se figure ce que doivent être dans cette vallée sonore les clameurs des muletiers assaillis au milieu de l'affolement des bêtes et la lutte sauvage entre barbares primitifs en ce désert perdu dans les nuages.

Il y a quatre ans, quand le lieutenant Grillières passa ici, les brigands du Litipin venaient de commettre le plus audacieux de leurs méfaits. Depuis, je crois, ils ont été peu à peu dispersés, et un Européen surtout n'a plus rien à craindre d'eux. Les gens de Loutien qui nous accompagnaient ne sont, paraît-il, ni Tibétains, ni Mossos. Ils parlent un dialecte à part, et je ne suis pas éloigné de croire que s'il y avait des brigands quelque part, c'étaient ces gens-là.

A Ouisi, nous arrivons à 7 heures du soir. Les auberges, à supposer qu'il y en ait, doivent être médiocres. Aussi allons-nous directement à une belle pagode isolée

sur un petit mamelon qui domine la ville. Les pagodes sont, en Chine, des gites préférables à tous les autres. Elles sont moins sales et plus tranquilles que les yamens et les auberges. De notre colline on a une fort belle vue sur la ville, et il y a de beaux arbres.

Je reste trois jours à Ouisi. Le matin du premier jour, visite des mandarins civils et militaires, que je rends dans l'après-midi avec pompe. Dans ces provinces reculées, on est resté très vieille Chine et très protocolaire. Malheureusement le personnel indigène manque de style. Joseph, citadin de Tali, considérait avec pitié les porteurs du mandarin. Quand je reconduisis celui-ci à sa chaise, ses porteurs devaient prestement l'enlever aussitôt lui assis et partir sur notre dernier salut. Au lieu de cela, peu exercés, ils n'en finissaient pas d'enlever la chaise, tandis que le mandarin et moi restions figés dans notre geste suppliant qui est la forme la plus courante du salut chinois. « Ils ne connaissent pas les règle-

ments », soupira Joseph. Nous entrions définivement en pleine barbarie.

Les deux jours suivants, la pluie tomba. J'allai visiter la ville entre deux averses. L'aspect est celui d'une bourgade chinoise, mais, sauf les marchands chinois, les habitants sont Mossos. Soulipin, le cuisinier, pour aller aux provisions, se faisait accompagner de soldats, comme moi dans mes promenades. Je le rencontrai paradant au marché, suivi de ses satellites; l'un portant les paquets, l'autre les sapèques. Je gardai les suivants avec moi, et renvoyai mon Soulipin, confus, surveiller le dîner.

Le mandarin revint à la pagode pour les prières officielles. Nous fîmes semblant de ne pas nous voir. Quelles croyances religieuses apportait-il dans sa tête de vieux renard penchée sur l'épaule? Quelles pensées accompagnaient ses courbettes devant les poussahs ventrus et congestionnés?

J'ai appris sa mort peu de temps après. Pour obéir aux décrets impériaux, il avait coupé son opium, mais trop vite.

En un jour et demi de marche, nous arrivons au Mékong par un torrent encaissé. Le sentier en encorbellement dans la gorge, était à un moment si étroit qu'il a fallu décharger les animaux. De l'autre côté, en face de nous, tout en l'air, un homme labourait avec des bœufs un champ qui paraissait presque vertical. L'homme et l'attelage semblaient plaqués sur le champ ; on eût dit une grande fresque regardée de trop près.

Comme nous débouchions sur la rive du Mékong pour faire la halte, voici le P. Monbeig, de Siao-Ouisi, suivi de quelques chrétiens. Sa résidence est à quelques heures, et il m'y retiendra deux jours. C'est un pays de transition, ni Chine, ni Tibet. Quatre races l'habitent : Chinois et Tibétains, peuples envahisseurs, les Lissous sauvages et chasseurs, et les Mossos venus il y a des siècles. Les Lissous, refoulés vers le haut des montagnes, furent, sans doute, les premiers habitants de ces vallées ignorées.

Le fleuve est un large torrent jaune

entre deux rives vertes et escarpées. La vallée est encore fertile pendant cinq jours de marche au nord. Ensuite, ce ne sont plus que des gorges stériles.

A Siao-Ouisi, je laisse ma chaise, devenue impraticable, et renvoie mes porteurs. Je me suis assez vu osciller dans ma boîte au-dessus des précipices.

Le 2 mai, nous quittons Siao-Ouisi. Nous allons toujours suivre le Mékong. Pendant deux mois il retiendra nos yeux sur ses flots boueux et remplira nos oreilles de son retentissant vacarme.

A Kampou, où nous couchons le soir, je suis reçu chez le chef Mosso, ou plus justement chez sa veuve. Comme je demande à voir mon hôte, on me répond qu'on lui a dernièrement coupé la tête. Il fut un des héros et des nombreuses victimes de la révolte tibétaine à peine apaisée et dont je vais, pendant six mois, parcourir le théâtre (1).

(1) Voir à la fin la conférence, faite le 19 février 1908 au Comité de l'Asie française, sur les événements auxquels il sera constamment fait allusion dans la suite du récit.

PÈLERINS



MENDIANTS TIBÉTAINS

Ce soir la demeure de l'infortuné prince est envahie par la foule. Des jeunes hommes et des femmes qui reviennent des champs remplissent la vaste cour. On les a convoqués pour cultiver les terres du seigneur. Dans la cuisine immense, on leur sert le repas du soir, et ils vont, avec leurs écuelles remplies, s'asseoir pour manger sur les marches de pierre.

Ils portent une robe courte en laine grise, arrêtée aux genoux et serrée à la taille. Un manteau de même étoffe ou une peau de chèvre leur pend des épaules. Les jeunes filles, aux grands yeux farouches, se distinguent à peine des garçons. Un bandeau rouge serre leur chevelure noire où sont piquées des roses.

La lamaserie de Kampou est plus loin et plus haut dans la montagne. Je m'y rends le lendemain, laissant filer la caravane le long du fleuve. Après deux heures de montée à travers une magnifique futaie de pins qui feutrent de leurs aiguilles le sentier glissant, on arrive sur le terre-plein

où s'étale la lamaserie. L'architecture est chinoise, les lamas sont Mossos, le culte tibétain. Son principal intérêt est de ne m'avoir pas été fermée. Le soir même, je suis de nouveau l'hôte d'un roitelet Mosso ou Moukoua, celui de Yetché. Yetché est la plus importante des principautés Mossos. L'influence du Moukoua s'étend encore au delà de la Salouen, sur les tribus sauvages Lissou et Loutze. Le jeune roi actuel est faible et simple d'esprit. Il a peu de défense contre les empiétements de l'autorité chinoise.

L'entrée de sa maison a l'aspect farouche des maisons tibétaines, forteresses massives aux ouvertures rares et étroites. Mais le seuil franchi, voici la succession des cours et des dépendances. Cela tient de la ferme et des demeures royales que décrit Homère. Ici, les étables bien garnies et les logements pour la foule des serviteurs. Là, des greniers remplis de riz et de blé. Enfin c'est la demeure familiale. Une vaste cour dallée, entourée de portiques sous lesquels

ouvrent les salles. Les colonnes basses et trapues, ainsi que les poutres massives, sont peintes en rouge sombre.

Tout de suite, avant de me demander mon nom, on me conduit à la chambre d'honneur et un repas est servi. Dans la cour les gens de la maison circulent et les curieux du dehors entrent familièrement. Des enfants sur les dalles jouent avec de jeunes chiens. Un vieillard à grande chevelure blanche, habitant de la maison, vient sur le seuil de la salle contempler l'étranger. Il tient par la main devant lui un enfant coiffé de la mitre et lourdement vêtu de rouge comme une idole. Cet enfant est le neveu du roi. Il est Bouddha vivant et tout le monde a pour lui une grande vénération. Enfin la nuit tombe et le silence se fait. Un grand feu est allumé au milieu de la cour, au tour duquel mes gens et les soldats se chauffent et causent à voix basse.

Je reste un jour à Yetché. Le Moukoua que je n'ai pas encore vu vient me rendre visite. L'hospitalité est ici ce qu'elle était

aux anciens âges. Elle me fait libre comme chez moi et je fais à mon hôte les honneurs de sa propre demeure.

Le Moukoua, vêtu comme les mandarins chinois, est jeune, bien que grand-père, et très timide. Il descend des anciens rois de Li-Kiang. Malgré sa gaucherie humble, sa race se révèle par une indélébile distinction.

Son frère, par contre, est rustre et imbécile, vêtu comme ses serviteurs, crétin touchant, qui porte tout le jour, ainsi qu'une mère jalouse, son dernier marmot. Il me demande de la médecine; ayant mangé, dit-il, il y a huit ans, de la viande avec gloutonnerie, un morceau resta dans son estomac, lui causant depuis de vives douleurs. Mes remèdes, supplie-t-il, la dissoudront.

Je revois le vieillard à barbe blanche. Il est étrange et inquiétant. Sa figure de cire étonne parmi tous ces visages de bronze.

Sa tête, apparue à une lucarne, m'a fait penser à un revenant. Il habite dans le comble au-dessus de ma chambre, avec le

dieu vivant dont il est le gardien, et toute la nuit dernière, j'ai entendu ses pieds nus aller et venir.

Ma journée se passe à contempler la vie paisible de cette demeure royale et pauvre. Prié de rester un jour de plus, je dois pourtant fixer mon départ au lendemain. Le P. Monbeig m'écrit qu'une bande de quatre cents soldats révoltés descend sur Yetché. Ils ont tué leur chef, vivent de pillage et répandent la terreur.

Les rencontrer sur son chemin pourrait être une vilaine aventure. Le Père me conseille de gagner le pont de Tsekou avant eux. Le fleuve franchi, je serai en sûreté.

Le troisième jour, dans la matinée, nous arrivons en face de Tsekou. Des soldats révoltés, on n'avait plus entendu parler ; ils avaient pris une autre direction.

A Tsekou réside le frère aîné du P. Monbeig et nous le voyons de l'autre côté du pont. Il me crie des paroles de bienvenue, mais sa voix et la mienne sont emportées dans la clameur des eaux en tumulte.

Le passage d'une caravane au pont de corde demande du temps et un grand concours de peuple.

Une corde inclinée joint les deux rives, le long de laquelle on se laisse glisser au moyen d'une sellette ou poulie en bois dur, appelée lioupang (1). Il faut d'abord retendre le pont qui fait ventre au milieu. Un homme parcourt lentement toute la corde en la graissant de beurre, semblable à une araignée cheminant sous son fil.

Pour les hommes et les bagages, le passage est aisé ; mais attacher les chevaux sous la sellette, les lancer et les recevoir de l'autre côté, c'est une besogne souvent tumultueuse. Malgré le beurre, le frottement sur la corde est tel que le lioupang entraîne un panache de fumée blanche.

Comme on craint pour moi l'appréhension de cet exercice dans le vide, je suis ficelé avec un Tibétain prêt à me poser la main sur les yeux. A une pareille vitesse,

(1) Ouata, en tibétain.

si on se raidissait, le front, portant sur la corde de bambou rugueuse et dure, serait aussitôt scalpé.

De l'autre côté, des hommes nous arrêtent non sans quelque secousse, avant la terrasse d'attache sur laquelle, sans cela, on viendrait se briser.

Mais les Tibétains, eux, passent avec élégance. Ils ont l'air de ces messagers ailés qui volent dans les plafonds allégoriques.

Je suis tout de suite frappé par l'aspect nouveau des premiers Tibétains vus chez eux. Il y a là un chef venu en curieux. Comme il ressemble peu à ces gringalets de Chinois, avec sa haute taille, ses amples vêtements de laine rouge, ses bottes, sa grande figure calme, sa grande chevelure, le grand reliquaire sur sa poitrine et son grand air noble!

Je laisse la caravane sur la rive et le P. Monbeig m'emmène à sa cabane, bâtie sur les ruines de l'ancienne résidence.

C'est un terrain étroit coincé sur le flanc d'un ravin profond allant de biais au Mé-

kong. Entre le torrent et le fleuve, une longue crête rocheuse aiguë et déchiquetée comme un couteau ébréché. Cet endroit est appelé le trou du diable.

Le lendemain, j'envoie à Atentze Joseph et l'interprète tibétain. Ils s'informeront de la situation, de la révolte des troupes chinoises, des ressources en chevaux et en vivres. Le pays est en effet ruiné par la récente guerre, le riz est hors de prix et la récolte n'est que dans deux mois. Tout cela, avec la présence des soldats chinois dans la région, me fait renoncer définitivement à mes projets de voyage au Tsarong interdit.

Après quelques jours passés sous le toit du P. Monbeig, en conversations sur ce Tibet si curieux et si fermé, je vais en attendant les événements planter ma tente dans la montagne à 1 000 mètres au-dessus de Tsékou, sur un petit plateau presque au sommet. Nulle part ailleurs, dans ces montagnes sauvages où tout est escarpé, on ne trouverait la place où seulement s'étendre.

C'est un plateau tout noir où le feu a passé. On le dirait taillé dans la montagne qui l'entoure sur trois faces. Avant de l'atteindre, on croyait arriver au sommet. Une fois dessus, on est presque dans un trou. C'est comme une loge ouverte sur le spectacle immuable des neiges et des forêts bleuâtres

Nous campons sur l'herbe brûlée. Les hommes, les chevaux, chiens, poules, se gîtent sous les arbres, car il y a des arbres sur mon petit désert, de gros arbres courts, dénudés et noirs. Ils sont là, seuls de leur espèce étrange au milieu de toutes ces forêts de pins. Des loques de mousse verdâtre pendent lamentablement de leurs membres brûlés. On dirait que quelqu'un les a, par charité, vêtus d'une fausse verdure en mousseline déchirée.

Je vais voir ce qu'il y a derrière la crête qui nous entoure. Quelques minutes de montée, douce d'abord, puis abrupte. Sur la crête un ourlet de neige et, tout de suite, sur l'autre versant, c'est une profusion de

fleurs : des camélias, des azalées géantes et touffues, de gros rhododendrons blanchis de fleurs et de neige. Au-dessus des fleurs, des cèdres magnifiques étalent leurs branches palmées. Et tout ce moutonnement de fleurs dégringole jusqu'au bas d'une vallée profonde, remonte en face pour se fondre dans une forêt de pins presque verticale qui elle-même s'éteint dans les neiges éternelles et, très haut, celles-ci se perdent dans les nuages.

Nous restons là quinze jours dans l'espoir déçu de trouver du gibier, et Joseph étant revenu d'Atentze, on redescend à Tsekou. J'y trouve le P. Genestier arrivé du Loutze-Kiang, sa mission, où il a passé tout l'hiver, séparé du monde, bloqué par les neiges infranchissables. Il vient ainsi chaque année respirer un peu à la porte de sa prison.

CHAPITRE II

YERKALO

Les nouvelles rapportées par Joseph étant satisfaisantes, je pars le 1er juin pour Atentze avec un minimun de bagages et de personnel.

Mes muletiers de Tali s'en étaient retournés, ne voulant pas continuer dans un pays troublé qu'ils ne connaissaient pas. Le P. Monbeig me procura trois muletiers de Tsekou.

Ils ont des noms chrétiens. Johan est un homme rude, maigre et grimaçant. Il mène les deux autres tambour battant. Le second, Paulo, simple et patient, rit toujours. Sur sept animaux, chacun d'eux en a amené trois. Enfin Ignacio, un tout jeune homme doux et candide. Il a un air biblique

avec sa lourde robe de laine grise. C'est avec cet air innocent et penché qu'on représente Isaac prêt à être immolé, ou encore Joseph vendu par ses frères.

Ignacio est venu modestement avec un âne.

J'ai encore un muletier de Yetché avec ses animaux. Il y a en moins Soulipin, auquel je renonce, et en plus Adjroup Gumbo, Tibétain de Patong, un original qui demande à me servir et à me suivre jusqu'en France.

Le premier jour, à Fan-fou-pin, je reçois la visite d'un petit mandarin militaire. Il était parti à la poursuite des soldats révoltés, avec une compagnie et leur avait livré bataille. Ceux-ci se rendirent, simulant une complète soumission et l'officier débonnaire leur laissa leurs armes. Ils gagnèrent à la révolte les propres soldats de leur malheureuse dupe, qui dut fuir avec une dizaine d'hommes demeurés fidèles et quatre prisonniers. Il retournait penaud à Yerkalo. Je retrouverai plus tard ces quatre pri-

sonniers, quand on leur coupera la tête.

Un jour encore, nous marchons sous de petits arbres vigoureux imprégnés d'essences et d'arômes et le lendemain, subitement, nous entrons dans les gorges arides. Nous ne quitterons plus le sentier rocailleux à flanc de précipice, dont le sol s'effrite sous le pied et roule en cailloutis bruissant jusqu'au Mékong.

Comme on marchait silencieux dans le feu blanc du soleil de midi, Joseph m'appela soudain pour me montrer quelqu'un qui venait. Je reconnus un Européen. Quand l'œil s'est habitué à la chair brune, aux mouvements lents et graves, aux vêtements amples, la vue soudaine d'un monsieur rose dans des habits étriqués de kaki, au geste saccadé, pressé et colérique, fait une impression pénible, à laquelle se joignait pour moi l'irritation de me savoir pareil.

Ce voyageur, avec lequel je cause dix minutes, m'annonce les pires dangers. C'est un de ces fous furieux dont les Chinois ont généralisé le type en le prêtant à tous les

Européens. Il y a deux jours, à Pamé, étant ivre et voulant viser un de ses soldats, il tua raide un lama tibétain. Il vient de Tatsien-lou, croyant trouver par ici des bateaux à vapeur pour la Birmanie. Il est dans un grand dénuement et vit de la générosité des mandarins chez qui il passe, et aussi de menaces chez les petites gens. Il paie ceux qui l'ont nourri et logé la nuit, en leur montrant son revolver.

On s'étonne que les Chinois soient xénophobes. J'admire, moi, leur si longue patience.

Nous faisons la halte à Kiapi, près d'un moulin. L'eau s'engouffre sous l'édifice, fait tourner un gros cylindre bourré de prières et ressort sanctifiée, pleine de vertus pour ceux qui en boivent.

Aucun pays ne dispose d'une force motrice pareille. On l'emploie à accumuler dans le ciel un potentiel de mérites à donner le vertige.

D'une maison voisine viennent des appels de trompe et des grondements de

tambour. On m'apprend qu'un lama est là depuis vingt jours, priant pour le village. En effet, je grimpe de terrasse en terrasse jusqu'au faîte de la maison. Là, sous un comble enfumé, autour d'un feu de braise, un trio est assis. Une vieille femme et un vieillard, poussiéreux et desséchés, font tourner leurs moulins à prières. En face d'eux, affalé contre le mur, noyé dans le flot de ses étoffes rouges, un grand diable de lama à tête de faune. Sur une petite table, et tout autour de lui dans les plis de sa robe, les objets de son culte sont épars : livres, cloches, chapelets d'ossements humains polis comme le vieil ivoire, trompettes creusées dans un fémur, tambourins en crânes. Le crâne à libations qui lui sert également de tasse, imprégné de beurre, onctueux et gras, a des transparences d'écaille blonde. Un tambour énorme est suspendu à une poutre, sur lequel le lama frappe de grands coups sourds en scandant ses prières. A intervalles réguliers, il embouche le fémur et en tire un

son lugubre et dur à réveiller un cimetière.

Pour faire vibrer cette chose morte, l'effort est si furieux que ses veines gonflées lui boursoufflent la face devenue épouvantable. On croirait voir le diable célébrant son propre culte.

Il se repose un instant, et semblant seulement me remarquer, il sourit. Il m'empêche de toucher à son chapelet, mais me montre en riant des figurines de tsampa et de beurre sur des étagères, avec des coupes remplies d'eau et des petites lampes allumées. Je quitte à regret cet homme aimable et gai qui a perpétuellement des os de mort aux lèvres.

*
* *

Le 4 juin nous quittons la vallée et arrivons à Atentze. On est haut dans la montagne et il fait froid. Je suis l'hôte du mandarin militaire chinois, le vieux Yang, qui lui-même loge chez le chef tibétain. Sa maison est la seule de la ville qui n'ait pas

été brûlée. C'est une sorte de forteresse carrée en terre, couverte d'une terrasse. Au centre, une cour entourée d'une véranda et sur laquelle donnent les pièces noires de l'unique étage. Dessous, au rez-de-chaussée, le cloaque où pataugent chevaux, porcs, chiens et poules. La maison est bondée. Outre le chef tibétain, sa famille et ses serviteurs, elle contient des bonzes, le vieux mandarin, son escorte et sa famille. J'arrive par là-dessus avec ma bande. Le trop plein monte sur le toit et le vieux Yang se déloge pour me céder un trou noir de suie où la fumée aveugle et que mes bagages encombrent. On a l'air de s'enfermer pour un siège.

Le vieux Yang (il a soixante-quatorze ans) est très brave homme et aimable. Il a perdu son globule depuis qu'il s'est laissé enfermer dans Atentze par les Tibétains. Il veut que je prenne tous mes repas avec lui pendant mon séjour. Nous dînons au milieu du remue ménage avec trente curieux autour de la table. Tout à côté, au fond d'un

réduit obscur, dans un brouillard d'encens, le vieux chef est en prières. Il prie ainsi toute la journée, environné d'objets de cuivre qui luisent dans l'ombre. Sur le toit on prie aussi, car c'est la même musique que l'autre jour, tambour, cymbales et trompettes.

Le repas à peine achevé, voilà que le mandarin civil se fait annoncer. Je l'avais déjà vu lors de son passage à Tsékou. En bas les chiens aboient, les chevaux piaffent, les gens crient en agitant leurs torches et leurs lanternes, les soldats sonnent de la trompe et là-haut, dominant le tout, les cymbales du bonze et sa trompette macabre. C'est dans la fourmilière un tintamarre indescriptible.

Le mandarin civil (Shia), affecte une grande joie de me revoir. Il est venu moins par politesse que pour connaître mes projets et m'invite à attendre huit jours un de ses collègues parti de Li-Kiang pour m'accompagner, et, ce qu'il ne dit pas, m'empêcher d'entrer au Tibet et savoir ce que

je suis venu faire ici. En profond diplomate, ce finaud de Shia plaisante le préfet de Li-Kiang qui tremble pour ma tête. « Car je ne cours aucun danger, et ce fonctionnaire de Li-Kiang ne vient pas me protéger mais me faire escorte d'honneur. » Rejeter d'un bloc l'argument facile des troubles, des révoltes et des guerres, est admirable. Ayant fréquenté les Français à Mongtze, il sait que la menace agit peu sur eux, mais que la flatterie réussit quelquefois.

La pluie me retient à Atentze trois jours, que j'emploie à fuir l'aimable et insupportable Yang, entre les heures redoutées des repas.

Je vais rendre visite sur le toit au lama installé sous sa tente. Il est supérieur d'une lamaserie à quelques jours de Tatsienlou. Nous échangeons des cadeaux et devenons bons amis. Je serai ravi, cinq mois plus tard, en le rencontrant sur les plateaux de Tchongtien.

Je me suis promené dans la lamaserie en

ruines et dans la ville que l'on reconstruit. Des enfants nus couraient dans la boue sous la pluie glacée. La lamaserie double la ville, toutes deux côte à côte et mêlant leurs cendres. On reconnaît encore la carcasse du temple sur un terre-plein dallé rappelant ce qui reste des forums antiques, dominant comme une île une houle de poussière et de débris qui furent des logements de moines, des cuisines, des caves à trésors et des bibliothèques. Des pans de murs sinistres surgissent des décombres, et leurs fenêtres à bordure noire dessinant des pylones gardent à ces témoins de la destruction suprême, une farouche expression de colère.

Les soirées en tête à tête avec mon vieil hôte, sans pouvoir échanger une parole, sont mortelles. Lui, qui a perdu la face en même temps que son globule, est à peine respecté. Il donne à tout le monde des ordres que personne n'exécute. Ses serviteurs, des gamins de soldats, l'envoient promener, après quoi il bougonne tout seul.

Sa figure ravagée, aux paupières rougies et pleines d'eau, est l'image du malheur.

*
* *

Quand nous partons il pleut encore. Le Shia, impuissant à me retenir, m'a donné dix soldats tibétains avec un sergent dont la consigne est de me fournir chaque jour d'œufs, de poulets, et de toutes les denrées qu'il pourra réquisitionner.

On fait des glissades terribles sur les pentes détrempées. Les hommes marchent pieds nus pour se cramponner des orteils. Mais le soir venu, comme les nuits sont froides, ils remettent leurs bottes pour dormir.

Le soir nous nous arrêtons à Dong. J'occupe une chapelle privée sur le toit d'une belle maison. La chapelle et le grenier, quelquefois les deux réunis dans la même pièce, forment généralement le second étage, laissant à découvert une grande aire de terrasse. On s'y promène délicieuse-

ment, et par l'ouverture béante de la cour, on surveille toute la maison. C'est la partie la plus propre et la plus tranquille.

Sur le toit désert d'une maison voisine une folle chante et danse dans le jour baissant, et ma vue exalte encore sa démence.

* * *

Nous cheminons dans des gorges profondes et escarpées jusqu'au Mékong. Au fond de ces gorges, à l'endroit le plus étroit et le plus sinistre, il y a quelques années, un voyageur japonais fut assassiné la nuit, sous sa tente. La nature a de ces coins dont le décor appelle le drame.

Peu après nous revoyons le Mékong, paraissant, vu de haut, un filet d'eau jaune.

A cet endroit se trouvent les ponts de corde, jalousement surveillés, de la route de Lha-sa.

Le lendemain nous passons en face de Méréchu, très en contre-bas sur l'autre rive, village de terre aux toits plats et à

peine perceptible tant il semble minuscule au pied d'une muraille de 1 000 mètres, de la même couleur que lui. Et je regarde ce village, avec la nostalgie avide des terres défendues. Il est la clef de la route de Lha-sa, qui s'engage aussitôt dans la montagne et se perd vers l'Occident dans les pays les plus inconnus du globe. Elle traverse, dit-on, le Poyul mystérieux, le pays des lamas noirs et des magiciens.

Plus on avance vers le nord, plus il fait chaud dans ce fond de vallée, et plus au-dessus de nos têtes les montagnes sont hautes. Au bord des fleuves on est déjà à 2 500 mètres d'altitude, c'est la hauteur des sommets en Europe et ici des bas-fonds. La chaleur en été y est terrible. Le sol est brûlé encore jusqu'à 1 000 mètres au-dessus dans toute la hauteur de la tranchée. Vers 3 500 mètres seulement la forêt commence, forêt géante qui monte encore 2 000 mètres et que le voyageur met deux jours à gravir. Au-dessus encore, plus haut que le mont Blanc, c'est de l'herbe, des fleurs; et enfin

vers 6000 mètres, la ligne des sommets, hérissée de pics et de glaciers.

Au fond de la brèche formidable et remplie de vacarme nous retrouvons la fournaise. Nous cheminons, ridiculement réduits dans cette nature démesurée, accrochés aux masses monstrueuses, buttant et rampant sur place comme des insectes maladroits.

Entre les villages de Tso et de Pamé, dans le plein soleil de midi, le *cañon* atteint son maximum d'horreur. Le Mékong tumultueux a l'air de bouillir au fond d'un creuset. Les parois cristallisées flambent avec des reflets d'acier, des irisations de verre flammé. Elles tombent à pic dans le fleuve en longues traînées de soufre, séparées de raies roses, mauves et bleu pâle.

A Pamé, où, quelques jours plus tôt, l'Européen rencontré avait tué un bonze, je suis très bien reçu, contre toute vraisemblance. Les missionnaires de Yerkalo au courant de l'événement et prévenus de mon arrivée, avaient fait annoncer ici que j'étais



POUTINE. — MENDIANTS ET LEUR MOULIN A PRIÈRES

Français, alors que le meurtrier du bonze ne l'était pas. Cette distinction avait suffi à chasser les craintes de traitements semblables.

Du reste, sur tout le Mékong tibétain et habité où sont établis nos missionnaires, la seule qualité de Français est une garantie de bienvenue. Ceux qui appellent le Mékong un fleuve français, en pensant à l'Indo-Chine, ne savent pas si bien dire, car il l'est aux deux bouts. Les missionnaires font connaître et aimer la France dans des pays que la France ignore. Ils n'ont d'autres ennemis qu'une minorité de lamas orthodoxes, qui, craignant pour leur puissance temporelle, la défendent par la terreur.

*
* *

Le 12 juin, arrivé à Poutine, à un mille de la station chrétienne de Yerkalo. Les missionnaires, qui campent sur les ruines de leur église, ne peuvent me recevoir. Yerkalo a été brûlé pour la troisième fois. On

rebâtit cependant, à grand'peine, dans ce pays sans ressources, malgré les menaces et les ricanements des lamas jaunes qui ont déjà condamné aux flammes la future église.

A Poutine, il y a un camp de soldats setchuennais. A peine arrivé, je reçus la visite du mandarin militaire, avec le malheureux officier vaincu par les révoltés. Tous deux sont sympathiques. Le premier commande toutes les troupes, depuis Batang jusqu'à Atentze. Il est tout jeune, très militaire et distingué. Ses hommes sont bien tenus et disciplinés. Un détail remarquable pour la Chine : les soldats qui m'apportèrent par deux fois ses présents refusèrent toute gratification.

Il y avait là certainement un mot d'ordre du chef, car l'usage est d'accepter et même de faire écrire le montant sur la carte de remerciement. Lui, par contre, se montra très généreux quand mes gens, à leur tour, lui portèrent mes présents. On a pour lui une déférence inusitée. Son compagnon

est plus âgé, bonhomme et pas beau du tout. Sa figure chiffonnée exprime la bonté triste.

Ils campent tous deux dans une maison tibétaine où la plus grande pièce, encombrée de caisses et de paperasses, leur sert de chambre, de bureau et de salon. Et c'est cette pièce unique qu'ils avaient déménagée pour me recevoir. La veille, en effet, ils voulaient m'emmener chez eux. J'avais refusé pour être plus libre dans la petite maison que mes gens, connaissant mes goûts de tranquillité, avaient découverte. Elle est adossée à la montagne, et de ma fenêtre on voit le plateau de Poutine, couvert de champs de blé et de maisons éparses. Au fond, le Mékong invisible, et la rive gauche s'élève aussitôt, d'un jet vertical, à plusieurs milliers de mètres, barrant le ciel. A mi-hauteur, la lamaserie de Lagongun, un peu reculée dans une échancrure, fait l'effet d'un bibelot sur une étagère.

Un fossé profond de 200 mètres sépare

le plateau de Poutine de celui de Yerkalo.

A Poutine il y a du blé. A Yerkalo il n'y a rien. C'est un plateau nu, fermé de montagnes nues, solitude grandiose et sinistre où souffle avec fureur un vent éternel. Les ruines très anciennes d'un château fort en terre ajoutent encore un peu de tristesse désolée. Et c'est là, sur ce coin de désert maudit, dans ce vent incessant qui irrite les nerfs et remplit les maisons de mouches, que depuis cinquante ans vivent des missionnaires. Ils sont deux actuellement, venus depuis peu de temps, et dont l'un, tout jeune, à peine débarqué, plein de gaîté insouciante, périra mystérieusement moins d'un an après, aux environs de Batang. Un autre le remplacera, qui vivra une existence précaire entre deux massacres, pleine de transes et d'incertitudes, sans nouvelles, dans le vent incessant, au milieu des mouches exaspérantes.

Je reste plusieurs jours à Poutine rempli des vestiges de la récente guerre : en face de moi, sur le territoire de Lha-sa, la lama-

serie de Lagongun saccagée il y a quatre mois, accrochée comme un nid d'aigle entre le ciel et la terre. Il faut une demi-journée pour y parvenir, mais elle semble si près, qu'en montant dix minutes, croirait-on, on y serait déjà. Je n'ai pas obtenu l'autorisation d'y aller. Je n'ai même pas le droit de passer le fleuve. Et cette montagne que je vois toute la journée, obsédante et énorme, dressée devant la région interdite, exaspère en moi le désir d'y aller quand même. La lamaserie n'apparaît que comme une ligne blanche où aboutissent les zigzags du chemin le plus effrayant que des pas humains aient usé.

Sur le plateau il y a quelques arbres qui portent, ainsi que des fruits, des têtes coupées. Quelques-unes sont pendues par les cheveux. La plupart sont des têtes de bonzes soigneusement rasées, des boules toutes rondes accrochées par les oreilles. Elles sont admirablement momifiées, dans ce pays où il ne pleut jamais, et où le vent souffle en tempête.

*
* *

Des danseurs viennent me donner une représentation. Nous montons tous sur le toit avec une foule de curieux. Il arrive aussi du monde sur les maisons voisines. De chaque côté de moi, en demi-cercle, se pressent les spectateurs. Devant, c'est la terrasse éblouissante de soleil où se tiennent les danseurs. Après, c'est le vide jusqu'à la montagne qui semble toute proche, à toucher la maison.

Ils sont six danseurs, trois hommes et trois femmes. Ils portent le costume des comédiens, c'est la tchouba ordinaire, mais nuancée d'extravagance, ornée de franges éclatantes. Leurs bottes ont des couleurs plus vives et leurs bijoux sont énormes. Une des femmes porte au cou une turquoise large comme la main d'un enfant.

Ils tournent en rond et sur eux-mêmes avec une lenteur extrême, en s'accompagnant d'un chant grave et doux. Les femmes

frappent en mesure au-dessus de leur tête des tambours plats, avec de longues baguettes recourbées. Les hommes brandissent des cloches. Le chant est ravissant : il me semble avoir entendu déjà cette musique si douce et si triste. C'était en Bretagne, des pêcheurs de sardines oubliaient leur misère en chantant ainsi et en tournant en rond. Ils se tenaient par la main et leurs sabots sur les pierres faisaient beaucoup de bruit.

Ceux-ci, bottés de feutre, tournent silencieusement. Mais les pas, les coups de tambour et de cloches s'accélèrent avec une sûreté lente et implacable. Le chant resté le même n'est plus mélancolique et doux, il va devenir guerrier et terrible.

Enfin le maximum de rapidité arrive. La danse est une sarabande effrénée, le sol de la terrasse tremble, et à l'effroi qu'inspire cette ronde infernale se mêle l'inquiétude que la maison s'écroule.

Ils s'arrêtent subitement, épuisés et haletants. J'aurais voulu les voir, après être

montés si haut, revenir, pour les dernières notes, au chant si triste et lent qui rappelait la Bretagne.

Je vais voir les salines avec le jeune Père. Des soldats nous accompagnent. On ne peut pas faire un pas dans ce pays sans une escorte. Nous descendons dans le ravin de Yerkalo. Il fait l'effet d'un puits, on croit toucher le fond et il faut toujours descendre, descendre encore.

Dans un petit village accroché au flanc du ravin, on charge une caravane de yacks qui va porter au loin des sacs noirs gonflés de sel. Enfin voici le flot boueux du Mékong, coulant rapide entre deux falaises rouges. Sur chaque rive, au pied des falaises et se faisant face, deux longues agglomérations de petites terrasses étagées en gradins sur de minces colonnes de bois. On dirait une étrange ville morte, faite de cellules vides, affreusement triste et laide au fond de ce gouffre morne.

Sur cette multitude de terrasses, on répand l'eau salée que le vent furieux

SALINES DE YERKALO

VILLAGE PRÈS DES SALINES

évapore. En hiver, les puits de sel sont recouverts par le fleuve qui entraîne l'eau précieuse. Il n'y a donc que six mois d'exploitation par an. Mais quelle bonne Providence, dit le Père, d'avoir mis des sources salées dans ce couloir et d'y faire passer ce même vent inlassable depuis des siècles.

*
* *

Joseph est reparti pour Tali. Il me fatiguait avec son importance de Chinois supérieur. De plus, il m'avait trompé gravement; et libre de réparer ses torts ou de me quitter, il préféra s'en retourner. Me voilà sans interprète; la nécessité me fait parler chinois. C'est Tchao qui maintenant est chef de caravane, et nous partons le 19 juin pour Batang. On quitte tout de suite la vallée du Mékong et on s'enfonce dans le ravin de Yerkalo. La route commence par des gorges profondes et étroites, mais on marche librement dans le fond, comme dans une rue. Puis, la vallée s'élargit, et à

mesure qu'elle s'élève, la végétation devient resplendissante. On est dans un beau parc où toutes les essences, tous les pins sont représentés, les pointus et les ronds, les verts, les argentés, les foncés et les pâles. Et il y a des pommes de pin bleues et des pommes de pin rouges semblables aux lampions de couleur sur les arbres de Noël. Par terre, un gazon tondu par les cerfs et les daims, et de grandes plantes toutes droites, avec ces feuillages robustes, réguliers et naïfs que nos aïeux tissaient sur les tapisseries.

Le deuxième jour on arrive à la passe Kiala et on retombe dans d'autres vallées qui nous mènent à d'autres passes. Le quatrième jour, nous franchissons un plateau de 4 000 mètres d'altitude. C'est la région transitoire entre le Tibet des plateaux et le Tibet des vallées. Là, le relief montagneux est mou, on y sent le dernier effort de la terre épuisée et lâche à se pousser si haut. Des aiguilles de roche, cependant, des arêtes aiguës et longues percent encore

RAVIN ET PLATEAU DE YERKALO

cette houle comme les épines dorsales de squales géants. Sur ces plaines vivent une infinité de petits rats à queue de lapin, zébrant le sol en tous sens de leur course rapide. Ce plateau nous mène à Pamoutang, village dispersé sur le fond plat d'une longue vallée fermée qu'on suit pendant tout un jour. Pendant la halte à Pamoutang, une horde de Tibétains hirsutes viennent à notre campement et, pressés autour de moi, ils me regardent en silence. Une nuée de scarabées dorés s'abattent sur nous, s'attachent à la laine des vêtements et se mêlent comme des bijoux barbares aux grandes chevelures des Tibétains impassibles.

Au bout de la vallée, une passe en pente douce et à nos pieds nous voyons le Fleuve-Bleu, que l'œil remonte à l'infini, vers le nord. C'est la même eau jaune que le Mékong, entre des rives plus évasées. En bas, la même chaleur dévorante ronge le sol où buissonnent légèrement des genévriers épineux.

Le soir nous traversons le fleuve en bac, au village de Choupalong. Nous y passons la nuit, une nuit chaude de tropique, dans une maison obscure, grouillante de vermine et de rats.

Le lendemain, on suit la rive gauche jusqu'à la rivière de Batang. Le Fleuve-Bleu est semblable au Mékong, mêmes gorges, même aridité, même sol qui brûle et meurtrit les pieds, mêmes sentiers croulants et vertigineux. Du haut de la crête qui séparait le fleuve de la rivière de Batang, on découvre la plaine de Batang toute verdoyante de rizières. On ne voyait pas Batang, mais au milieu de la plaine une ville brûlée étalait son gigantesque carré de cendres. D'aussi loin qu'ils l'aperçurent, mes soldats se la montrèrent avec des cris, et m'appelèrent pour me la faire voir : « Lamasseu! Lamasseu! » Des souvenirs de pillage, de cruautés, les faisaient sourire. Le spectacle lointain de ruines qu'ils ont faites les tirait de la torpeur morne où la route accablante nous tenait.

Eh bien, je les aime, ces soldats chinois, ce sont de belles bêtes humaines, des félins séduisants et cruels. Avec cela gais, insouciants et bons enfants comme tous les soldats. Tous ceux que j'ai eus avec moi, une cinquantaine en un an, m'ont été sympathiques.

Jusqu'à Batang, nous suivons la rivière claire et rapide, reposante après les torrents de boue que nous longions depuis un mois. La route est jalonnée de maisons incendiées. Les murs épais de terre battue se dressent noirs et durcis par l'incendie. J'essaie d'en entamer un avec mon couteau qui s'ébrèche. La ruine est plus indestructible que ne l'était l'édifice. C'est une ruine de faïence d'un seul bloc.

De petits canaux d'irrigation coupent le chemin dans lesquels bêtes et gens rafraîchissent leurs pieds, meurtris par la route rocailleuse et brûlante.

CHAPITRE III

BATANG

Batang est la première ville tibétaine que je voie. C'est un amas serré de petites forteresses aux toits plats, coupé de rues sombres et étroites. On se croirait un peu dans une ville arabe. Nous passons un petit torrent et traversons la ville pour aller à la maison du second roi. Le mandarin militaire chinois occupe le palais du premier. Aux deux In-Kouans, on a coupé la tête. Que de maisons déjà, où je suis descendu, n'avaient plus de maîtres.

Celle-ci est une vaste demeure, austère et silencieuse. Des chrétiens et des gens du prétoire entrent avec moi et président à mon installation. Ils animent un moment le palais. Mais quand ils sont partis, le si-

lence retombe en même temps que la nuit. Mes gens accablés se reposent et les chevaux dans la cour étouffante restent immobiles. Comme c'est triste ici! Dans une ville qui, pour les Chinois eux-mêmes, est l'exil, j'occupe seul un palais désert et délabré. Ma chambre est une grande salle décorée, au plafond peint, posé sur des colonnes peintes. Une fenêtre, large cependant, mais percée dans un mur épais, éclaire à peine ma table que j'ai mise dans son jour.

Le toit d'une maison si large est une esplanade, on peut s'y promener autour du grand vide formé par la cour. Au dehors, ce sont les terrasses plus petites des maisons voisines, trouées elles aussi d'un carré noir.

Au delà des maisons, des champs de maïs et de blé jusqu'aux montagnes grises. Un ton de poussière couvre les hommes, la ville et la campagne.

Pendant les huit jours que je resterai à Batang, je monterai là tous les soirs. C'est l'heure sombre et reposante. Les mouches ont fini de vous harceler dans l'intérieur de

la maison, et, sur le toit encore chaud de soleil, il est bon de marcher tête nue dans le crépuscule jaune.

D'où peut venir cette tristesse immense des soirées de Batang? Elle baigne toutes ces maisons massives, cannelées de longues rayures blanches. C'est peut-être la couleur uniforme de l'air et des choses, de ces formes silencieuses qui glissent dans la rue sombre, ou se tiennent immobiles sur les terrasses grises. Là-bas, sur le toit du grand palais, les soldats chinois sonnent lugubrement de la trompe pour le coucher du soleil. Le maître de ce grand palais a eu lui aussi la tête tranchée. Au-dessus de chaque maison on pourrait mettre une tête.

Durant ces huit jours, je ne suis sorti qu'une fois, pour aller voir la lamaserie. Batang est près des montagnes, la lamaserie est au milieu de la plaine. Elle est la chose principale. Batang est sa ville et je la nomme improprement la lamaserie de Batang; son nom est Khudi-Tchratsong. Un sentier à travers champs réunit les deux

villes jumelles. Une longue allée de cyprès séculaires borde la face est. Des logements de novices donnant sur l'extérieur entourent la muraille d'enceinte. A l'intérieur, à perte de vue, des carcasses d'édifices à plusieurs étages, des pans de mur élevés, troués de fenêtres à bordure noire. Les rues désertes se coupent à angle droit, gardant une belle ordonnance à ces ruines orgueilleuses. Deux enfants qui se sont improvisés guides nous mènent à une cuisine que trois vasques de bronze ciselé occupent tout entière. Chacune est posée sur un fourneau fait de deux blocs de béton. Dans l'une on faisait bouillir le thé, dans l'autre on cuisait le riz, dans la troisième on grillait le tsampa. Maintenant ces bassines sont brisées, mais les morceaux sont encore si lourds que les pillards les ont laissés là. Plus loin une esplanade immense, rectangulaire. A une extrémité se dresse encore une niche de 50 pieds de haut qui abritait une idole colossale. Dans un monceau de décombres, un homme, avec ses on-



DANS LES RUINES DE LA LAMASERIE DE BATANG

gles, cherche des métaux fondus. C'est sur cette place que les lamas exécutaient une fois l'an des danses diaboliques, en robes magnifiques, avec des masques effrayants.

Cette lamaserie avait déjà été détruite ainsi que Batang, il y a quelque dix ans, par un tremblement de terre. Cette destruction avait été prédite, dit la légende, par un vieux mendiant. Quelques jours avant la catastrophe, il faisait le tour de la ville en lui criant malheur. Les lamas, inquiétés par ces présages, célébrèrent solennellement les danses sacrées afin d'apaiser les dieux. Tous les habitants de Batang étaient sur le parvis du temple, quand, pendant la cérémonie, la Terre irritée s'ébroua, les édifices s'écroulèrent sur la foule et sur les danseurs, et la ville fut détruite.

*
* *

N'ayant pas d'interprète, j'ai fait dire au mandarin que je ne recevrai ni ne rendrai

de visites. Il n'y avait eu encore entre nous qu'échange de cartes et de présents, quand un matin, à 5 heures et demie environ, je suis réveillé par l'arrivée dans ma chambre de gens du yamen chargés de mets et de pâtisseries. Comme j'ai refusé son invitation à dîner, le mandarin m'envoie un repas complet à manger tout seul. Que faire à pareille heure de toutes ces victuailles ? A descendre et à monter des escaliers tibétains, les pyramides de viandes se sont écroulées, les sauces chavirées. Je me dis indigne d'accepter un pareil festin et le festin s'en retourne par où il est venu. Il revient au bout de vingt minutes avec un ambassadeur chargé de me le faire accepter. Cette fois le désordre est plus grand, et les sauces répandues sont figées, tachetées de mouches qui se sont laissé prendre. Après de longs pourparlers, j'accepte un plat de gâteaux farcis de sucre et de viande.

Ce repas était destiné à capter mes bonnes grâces, car dans la même matinée le mandarin lui-même se fait annoncer. Je

devine l'objet de sa visite et descends pour le recevoir : une vraie poupée en sucre, un corps mince et menu dans une robe bleu ciel et une veste rose thé. Une figure toute jeune, pâle et chiffonnée; des mains de petite fille et des pieds minuscules dans des souliers brodés. Il me salue à l'européenne en ôtant sa calotte et me tend la main. Il marche à pas menus comme une vieille dame. Au milieu de tous ces Tibétains, il est comme un petit chien de luxe égaré parmi des molosses.

On appelle ce mandarin Kuin-leang-fou, mais il n'a pas ce titre, et ne fait qu'un court intérim en l'absence du titulaire. Il a entendu dire que je voulais aller à Kiang-ka, de l'autre côté de la frontière. Il me supplie, avec des gestes de marionnette, d'abandonner mon projet. Naturellement je fais semblant de ne rien comprendre; alors il se désole et lève les bras au ciel. L'affolement où la présence d'un Européen en pays tibétain jette les autorités chinoises est ridicule. Dans de pareilles circonstances il

n'y a plus de protocole. Le malheureux mandarin me prend par la main, et je me laisse docilement entraîner dans une maison voisine qui lui sert de yamen. Il me met en face d'une carte immense de l'empire chinois. On y voit des montagnes fantaisistes représentées par des petits tas égaux et alignés. Des fleuves sinueux sont distribués avec art sur toute la surface de l'empire et des lignes de chemin de fer relient Bhamo et Batang, Lha-sa et Pékin. Le Kuin-leang-fou me montre Batang et Kiang-ka, puis se jette au-devant de moi, les deux mains devant mon visage comme pour me barrer la route. Il m'est impossible de ne pas comprendre cette mimique souvent répétée.

Cependant le cours de géographie est souvent interrompu par des discussions entre le mandarin et son personnel, un personnel bien chinois, insolent avec celui qu'il sent faible.

Le malheureux me prend à témoin de la mauvaise volonté de ses gens. Une table

est surchargée de dossiers et lui surchargé de besogne. Il me montre ce monceau de paperasses avec des airs dégoûtés, des gestes épuisés. Il semble bien cependant qu'il y travaillera tout seul, car les scribes, insolemment, s'asseyent sur les tables, et fument leurs pipes à eau avec nonchalance.

Quant au voyage de Kiang-ka, j'écrirai aux Pères de Yerkalo pour leur demander leur avis. Les mandarins, dont la bienveillance est éphémère, ne manqueraient pas de les rendre responsables de mes actes.

J'avais espéré beaucoup du pillage de la lamaserie de Batang. Jusqu'ici les soldats qui avaient pris part aux sièges des lamaseries m'apportaient, heureux de s'en défaire, leur part de butin religieux : statuettes ciselées, reliquaires, livres et peintures. Mais à Batang les lamas ont eu le temps de cacher leurs trésors. Ce que les Chinois ont pu prendre a été accaparé par leur chef et vendu à Tcheng-Tou. Et les bibliothèques tibétaines, n'ayant aucune valeur en Chine, ont été brûlées.

Mon voyage à Batang m'aura du moins permis d'envoyer de mes nouvelles en France. Les Chinois venaient en effet de relier Batang au télégraphe de Tcheng-Tou, la capitale du Setchouen dont dépend le Tibet. Le télégraphiste était un élégant de Shang-Haï, un égaré lui aussi dans ce pays barbare. Il est enchanté de voir un gentleman et parle avec grâce un mélange zézayé d'anglais et de chinois. « Mon fil est interrompu, me dit-il, les lamas ont encore dû le couper. A quel endroit? je ne sais pas. Votre dépêche peut partir avant huit jours, comme cela peut demander plus longtemps. » Il voudrait bien m'offrir autre chose que du thé, mais, dans ce trou de Batang, il n'y a rien. A la fin nous parlons du prix du télégramme. Il propose négligemment un prix excessif, moi j'offre le mien et après un marchandage courtois nous arrêtons le chiffre à la moyenne de nos deux estimations.

La dépêche partit assez vite et la réponse n'arriva que peu de jours après mon départ.

UNE RUE DE BATANG

*
* *

Le séjour de Batang commençait à me lasser. Une incommodité de mon palais solitaire précipita mon départ. Tout un côté est envahi par une odeur intolérable. Un sous-sol obscur, très haut et vaste, sert de fosse d'aisance et de je ne sais quoi encore. On y accède par une voûte qui mène au jardin derrière la maison. Au-dessus, les appartements, semblant coupés de vides et de trappes, me sont restés inconnus. Je n'ai pas osé m'aventurer dans cette partie obscure de la demeure, toujours rebuté par l'odeur repoussante. Bientôt le vent venant à souffler avec violence entrait, empesté, par les fissures des murs. On colla jusqu'au plafond de ma chambre de vieux écrits trouvés dans un coin, mais la poussière du dehors et l'odeur obsédante me poursuivaient partout.

Un coin bien triste de cette triste demeure mérite qu'on en parle. Sous l'esca-

lier, non loin de la cave puante, un trou noir fermé d'une claire-voie et servant d'étable. C'est là qu'il y a quelques années, deux missionnaires poursuivis restèrent cachés pendant huit jours. Sur le point d'être découverts, ils sautèrent sur des chevaux tout sellés qui attendaient dans la cour et s'enfuirent dans la campagne, poursuivis par les balles de leurs ennemis.

*
* *

Le 1er juillet nous quittons Batang pour revenir sur nos pas. Toute une meute nous accompagne. Nous avions acheté des chiens; et on m'en avait encore donné deux. Le plus jeune, gros comme un rat, avait peine à suivre. Il s'appelait Roupie; c'est le prix qu'il m'avait coûté.

Le soir, à Sin-Mokan, des tentes somptueuses sont établies près du village. C'est le second lama de Batang, un homme grand et jovial, qui essaie de me vendre des chevaux. Je lui fais cadeau de plumes en acier.

Rien n'est aussi agréable à un lettré tibétain.

On retrouve le Fleuve-Bleu et je m'arrête à Pamoutang pour attendre la réponse de Yerkalo au sujet du voyage à Kiang-Ka. Pamoutang est le point de bifurcation des routes de Batang à Lha-sa et de la route du sud. La maison du chef où je suis descendu est si grouillante de vermine que je n'y puis dormir. Plusieurs jours après, en ouvrant un livre, je trouvai encore entre les feuillets de ces insectes puants et plats que les tibétains appellent tansi-chi « poux diaboliques ». Alors, le lendemain, j'allais avec une tente et quelques bagages dormir sur les bords du lac Bomtsuka. C'est à deux heures de Pamoutang, tout en haut des montagnes, sur le plateau : une immense flaque d'eau dormante d'une vingtaine de kilomètres de tour et qui ne peut s'écouler au milieu de collines mollement arrondies. Un tapis d'herbe uniforme couvre ces vallonnements infinis. Deux ou trois îles rondes émergent de l'eau sans ride.

Seul, un couple de grues habite ces rivages déserts. Mais plus loin, sur le plateau mamelonné, des troupeaux d'antilopes craintives galopent éperdument devant un ennemi invisible. Des lièvres et des marmottes, bêtes infimes et méprisées ici, ne peuvent animer de pareilles étendues. L'œil ne s'appuie sur rien pour estimer les distances et, dans l'air limpide et trompeur, les antilopes vues nettement comme des bêtes toutes proches et minuscules, doivent être en réalité à de très grandes distances.

Bomtsuka est un lac sacré sur les bords duquel la chasse est sacrilège. En deux jours j'ai cependant tué quelques lièvres et vainement poursuivi des antilopes.

Quand j'ai reçu la réponse de Yerkalo, je redescends à Pamoutang. Les Pères ne se prononcent pas. Sans aller jusqu'à Kiang-ka je passerai demain la frontière pour vérifier les funestes présages du mandarin de Batang. J'y serais, disait-il, reçu à coups de fusil. J'avais bien passé la frontière pour aller au lac Bomtsuka, mais en dehors

des grandes routes. J'appréhende fort la nuit à passer dans la maison de Pamoutang. Le jeune Kuégnien qui la veille a dormi dans ma chambre et enlevé les matelas tibétains affirme qu'il n'y a plus de petites bêtes. Hélas! après deux heures de lutte je vais coucher sur le toit, malgré le froid et la pluie commençante. Je donnerais beaucoup pour avoir la peau et le sommeil d'un Chinois de quinze ans.

A Pamoutang, la route de Lha-sa quitte la vallée et entre dans la montagne. Avant de passer la frontière nous faisons la halte dans un petit ravin rempli de lièvres. Mon cuisinier collectionne les yeux de ces animaux. Avec ceux qu'il a rapportés du lac, il en a déjà un chapelet. On en fait, dit-il, une médecine souveraine pour les convulsions des enfants.

Le soleil brûle d'une façon inaccoutumée; mon baromètre, pendant la halte, baisse et indique 4900 puis 5000 mètres d'altitude. Quand nous repartons, le ciel est noir et l'air a fraîchi. Dix minutes de

grimpée nous mènent au sommet de la passe où on me montre le poteau qui sépare le royaume de Lha-sa du royaume de Batang. C'est là qu'il y a un an, M. Hosie, consul anglais à Tcheng-Tou, a dû rebrousser chemin. Les Tibétains, écrit-il dans son rapport, l'empêchèrent même de contourner le poteau.

Nous avons la chance de passer sans obstacle et même sans témoins.

Mais à peine la frontière franchie, comme si cette nature sauvage et sacrée voulait protester contre ma présence sacrilège, voilà que l'orage éclate avec une violence inouïe. Une trombe de grêle s'abat sur nous, une grêle comme on n'en voit que dans ces contrées, si serrée qu'on n'y voit pas à dix pas.

La caravane se débande, les chevaux affolés se sauvent n'importe où; le mien glisse, butte, tombe dans des flaques d'eau. Je ne sais moi-même où le conduire; en cinq minutes toute trace de chemin a disparu, l'eau est partout et on dégringole

pêle-mêle avec le torrent. Le froid est devenu intense.

Les soldats partis devant, ou plutôt emmenés par leurs chevaux, se sont réfugiés dans une petite lamaserie. C'est là que toute la bande accourt se blottir. Ils arrivent les uns après les autres, trempés, grelottants, les vêtements collés à la peau. Les Tibétains indifférents plaisantent, mais les Chinois sont lamentables. Mon cuisinier est là, devant moi, ahuri de froid, tenant contre son ventre son chapelet d'yeux de lièvres. Je l'avais vu pendant la fuite de tout à l'heure s'accroupir tout recroquevillé au pied d'un arbuste. Adjroup, qui l'avait vu aussi, le fit lever et continuer sa route. Si le malheureux avait été laissé là, cédant à l'engourdissement du mal de montagne, une heure ou deux après on n'aurait plus retrouvé qu'un cadavre.

Le froid des continents élevés ne ressemble pas au froid de nos climats maritimes, à ce froid vif et piquant qui fouette l'épiderme, donne un besoin de mouve-

ment et de la bonne humeur aux gens bien portants. Ici, le froid a quelque chose d'apaisé et de calme comme le froid de la mort. Il vous envahit, sans prévenir, l'épiderme, et tout à coup on se sent glacé jusqu'à l'intérieur du corps. Il n'active pas mais engourdit, on n'a pas envie de remuer pour le combattre, mais de s'y abandonner et de dormir toujours. Celui qui cède à cette funeste torpeur ne se relèvera plus jamais. C'est pour avoir voulu souffler une minute que des malheureux ont laissé ces ossements blanchis qu'on rencontre souvent sur les passes élevées.

Enfin quand la pluie a cessé nous repartons, et une heure après nous arrivons au gros bourg de Lanten. Les soldats, qui m'ont précédé de quelques minutes pour chercher un logement, ont fait sensation : tout le village est dehors pour me voir arriver. Hommes, femmes et enfants, tout le monde est dans la rue ou sur le toit des maisons, et une bonzerie de femmes est couverte de ses pensionnaires aux têtes rasées.



UN PALAIS A BATANG



VILLAGE DE MÉRÉCHU

Près de ma maison, au fond d'une rue étroite, en cul-de-sac, un petit temple surmonté du clocheton doré. Une vieille femme, des jeunes gens murmurant des oraisons tournent autour, dans la galerie circulaire tapissée de cylindres à prières.

Une femme de Lha-sa est dans la rue, la figure barbouillée de noir. Le prestige de ce nom est tel qu'Adjroup, à la nouvelle, accourt pour voir cette femme et il répète en la contemplant : « Lha-sa! Lha-sa. »

7 juillet. — Aujourd'hui nous allons suivre une route parallèle à celle d'il y a quinze jours. C'est une promenade ravissante, à 4 200 mètres d'altitude, dans un vallon boisé, peuplé de faisans blancs et de perruches. On se croirait dans un parc; l'herbe est rase et drue comme une pelouse, le sentier sablé zigzague sous des arbres argentés, passe et repasse une miniature de ruisseau. De chaque côté, les coteaux peu élevés sont couverts de rhododendrons fleuris. Il faut la sensation physique de l'al-

titude pour rappeler que ces collines sont des sommets de très hautes montagnes. Alors on a l'impression d'un petit monde à part, fermé et charmant, perché bien haut au-dessus de la terre. Des voyageurs font la halte sur l'herbe et leurs feux, faits de ces essences rares dont on fabrique l'encens, parfument l'air léger.

Un jeune homme à cheval nous croise. Ses cheveux dénoués tombent sur ses épaules. Sa tchouba, laissant le bras et le côté droits découverts, tombe en arrière comme un manteau, et sa jupe plissée découvre les jambes nues. Le cheval impatient est monté sans selle. On croirait voir vivante la statue équestre de Louis XIV jeune en empereur romain.

8 juillet. — Passé aujourd'hui la haute chaîne qui sépare le bassin du Fleuve-Bleu de celui du Mékong. J'atteindrai le Mékong je ne sais encore où. Cette route capricieuse n'a jamais été suivie par les missionnaires. Elle est longue et pénible, mais la

montagne est d'une beauté incomparable.

Le matin j'ai visité deux grottes sur la rivière de Kiang-ka. L'une d'elles est creusée dans le rocher qui surplombe le torrent. On le passe par deux blocs énormes entre lesquels l'eau tourbillonne et que la nature a rapprochés comme pour inviter le passant à visiter la grotte. Sur le flanc du rocher, les Tibétains pieux ont gravé en caractères gigantesques les devises sacrées. Peut-être avant d'abriter un génie, la caverne a-t-elle, aux âges reculés, été la demeure d'êtres humains; mais souvent fréquentée, elle n'en garde plus de traces. L'autre grotte, beaucoup plus haut et d'un accès difficile, ne renferme que des fientes d'oiseaux, des figurines pieuses en terre et de petites lampes éteintes.

Aussitôt après, l'ascension commence. Elle nous mène au-dessus de 5 000 mètres. En passant par un village d'en bas, des Tibétains se sont joints à la caravane et me suivent, par simple curiosité.

Le passage des cols intéresse toujours

par l'imprévu du spectacle qui vous attend de l'autre côté. Ici la passe est allongée et grandiose. C'est une immense prairie qui bascule doucement vers un gouffre lointain. De chaque côté, sur les flancs, une forêt basse vient en longues coulées noires s'étaler sur l'herbe vert pâle. Un vent froid là-dessus passe éternellement. Tout au bout, dans un lointain extrême, un fouillis éclatant de nuages, de montagnes et de neige.

Derrière moi une horde de Tibétains sauvages et magnifiques. De leurs lourds vêtements rabattus sur les hanches, jaillissent leurs grands torses de bronze qu'ont patinés la pluie, le vent et le soleil. Eux aussi regardent, mais pensent à autre chose ; que leur importe la beauté de ce qu'ils voient tous les jours ? peut-être ne l'ont-ils jamais remarquée.

J'éprouve alors avec intensité ce plaisir enfantin et rare qui est le faible et la force des voyageurs : être le premier homme à jouir de cette splendeur comme si elle m'at-

tendait là depuis la création du monde.

Et puis la descente commence. On marche à grands pas sur cette pente facile, couverte d'une herbe courte et dure comme un tapis de crin. On va vers ce grand trou au fond duquel doit couler le Mékong. On ne voit pas encore les sommets — ils sont trop bas — qui demain, près du fleuve, quand nous lèverons la tête, nous cacheront le ciel.

On entre bientôt dans la zone des forêts, qu'on traverse pendant plusieurs heures. A la sortie, une petite lamaserie, puis une maison où nous passons la nuit.

Le lendemain, c'est la zone pénible, la zone aride et torride. Après deux heures de descente, on voit à une profondeur de cauchemar le Mékong. On roule plus qu'on ne marche sur les débris de roche. Les chevaux, qu'il serait folie de monter, font, sur leur quatre jambes tendues, des glissades effrayantes. Malgré cela, ils se battent selon leur habitude. Mon cheval ne peut souffrir celui de Tchao, et même quand

nous sommes dessus, ils foncent l'un sur l'autre comme des béliers et se mordent. J'ai aussi une mule albinos qui, je crois, n'est pas étrangère à cette rivalité. Nous arrivons au fleuve et nous arrêtons pour la nuit aux maisons de Rechutza, serties dans des rochers où gambadent des chèvres.

Maintenant on est écrasé par ces montagnes énormes dont les sommets, hier, étaient au fond d'un gouffre.

10 juillet. — Aujourd'hui je pars à pied avec un guide tibétain, Tchao et le fidèle Adjroup, pour le village de Cochu, à l'extrême limite nord du chemin qui suit la vallée. Au départ je demande naïvement mon cheval ; cela fait rire les habitants d'ici qui connaissent la route. La distance entre les deux villages peut être de cinq kilomètres ; nous avons mis trois heures pour la franchir. La route, puisqu'ici cela s'appelle ainsi, est une ligne imaginaire qu'il faut parcourir le long d'une pente raide. Il faut

passer sur un sol croulant, traverser des avalanches, en suspens, de pierres concassées qui n'attendent qu'un souffle pour continuer leur chute. Au bas de la muraille c'est le Mékong boueux et grondant à 100, 200 mètres de profondeur. Heureusement ces coulées de pierres n'ont que dix à vingt pas de large; on peut courir d'un bord à l'autre. Si on s'arrêtait en chemin, la cascade de pierres que l'on fait crouler vous entraînerait avec elle. J'ai eu plusieurs fois envie de retourner en arrière. J'avais malheureusement mis des bottes chinoises; à marcher sur une pente telle qu'on pouvait s'y appuyer de la main, mes chevilles tordues me firent cruellement souffrir. Je ne marchai plus sur les semelles de mes bottes, mais sur leurs tiges.

Au delà de Cochu j'allai encore pendant un mille, après quoi les gorges deviennent impénétrables. Il n'y va plus que les vautours et les aigles. Le soir même je regagne Rechutza, et le lendemain nous arrivions à Poutine.

*
* *

Depuis quinze jours on a commencé à couper le blé et on le bat sur les toits. Toute la vie maintenant est au sommet des maisons, au milieu des gerbes empilées. On y travaille et s'y repose, on y mange et on y dort.

On coupe d'abord les têtes des épis avec une serpe ou à coups secs de badine. La paille mise de côté, on les étale sur la terrasse, et avec de longs fléaux qui tombent en mesure, les hommes et les femmes battent en chantant. Ils se font vis-à-vis comme des danseurs de quadrille et tournent lentement. A chaque coup de fléau, ils font un pas de côté et c'est presque une danse. Les airs indéfiniment répétés sont délicieusement tristes et les voix ravissantes. Les hommes disent une phrase et les femmes la réponse.

A Poutine, sur tout le plateau, les meules allongées bordent les terrasses. Et les mai-

sons, dont les fenêtres cernées de noir semblent des gros yeux irrités, ont maintenant sur le faîte un crinière rousse.

On emploie le grand vent pour séparer le blé de la balle. La moisson est ramassée dans des corbeilles, et les femmes, les bras levés au-dessus de la tête, la versent de toute leur hauteur. Le blé tombe à leurs pieds et la balle est emportée par la tempête.

Tout ce monde est joyeux; on l'est toujours au temps de la moisson. On s'interpelle d'une maison à l'autre à de grandes distances. Chez aucun peuple la voix n'a une pareille portée. D'une terrasse à l'autre les femmes causent en longs cris qui fendent comme des traits les espaces sonores.

Je reste trois jours à Poutine et passe le dimanche du 14 juillet à Yerkalo. Les Pères m'apprennent les nouvelles. Le jeune mandarin militaire Tchen-tajen continue à couper des têtes, en face, dans la montagne. Il est allé dans le Tsarong où s'est

réfugié ce qui reste de lamas révoltés. C'est la première fois qu'un mandarin chinois s'aventure dans les montagnes de cette province. Elle longe la frontière chinoise depuis l'Himalaya jusqu'au Degué. De ses montagnes accumulées et hérissées de pics, elle défend le royame de Lha-sa. Et derrière cette première barrière que nous voyons dominer le Mékong et déchirer les nuages, il y d'autres murailles semblables, séparées par des vallées profondes. Cet acharnement des choses et des hommes à défendre le domaine de Lha-sa exaspère la curiosité du voyageur. Un plan de retour par le Tsarong commence à germer dans mon cerveau.

Pendant mon séjour à Poutine, on exécute les quatre soldats révoltés ramenés il y a un mois. Ici les choses se passent en famille. Tchao me montre en riant un groupe d'hommes dans un champ en face de ma fenêtre et me tend ma jumelle. On ne voit encore que des soldats accroupis qui causent tranquillement. Des pas-

sants curieux s'arrêtent et attendent. Après quelques instants, un officier, sortant de la maison voisine, s'approche du groupe et fait un signe. Aussitôt les causeurs se lèvent, sauf quatre qui, les mains liées, se mettent à genoux. Les curieux se rapprochent et je ne vois plus rien. Quand ils s'écartent de nouveau pour continuer leur chemin, quatre corps gisent sans tête sur le chaume. Un gros porc s'approche déjà pour lécher le sang, mais un homme le chasse à coup de pierres. Et puis c'est tout.

C'est le pays des exécutions sommaires. Les têtes tombent comme des fruits mûrs.

Le mandarin envoyé de Li-Kiang pour m'accompagner vient d'arriver à Poutine. Il est satisfait de lui-même, loquace, empressé et énervant. Ne voulant pas reconnaître sa mission auprès de moi, je lui marque une froideur non équivoque. A sa deuxième visite, je refuse de le recevoir. Je trouve inconvenant, n'ayant pas d'interprète, que la conversation, dont je ne saisis

rien, ne se puisse échanger qu'entre lui et mes gens qu'il endoctrine. Malgré mon refus, il entre seul dans ma chambre. Je me borne à lui offrir la tasse de thé d'usage et regarde par la fenêtre en jouant de l'éventail. Après cinq minutes de tête-à-tête silencieux et pesant, il se décide à sortir.

CHAPITRE IV

LE DOKERLA

Le 15 juillet, nous partons pour regagner Tsékou. J'ai demandé à mes gens, sachant qu'ils répéteront tout, si on pouvait suivre le Mékong sans passer par Atentzé. On le peut, mais il faut traverser le fleuve ; il n'y a de chemin, dans cette partie des gorges, que sur la rive droite. Le mandarin Shié — c'est le nom de mon persécuteur — qui doit me ramener à Li-Kiang et que sa femme en couches attend à Atentzé ne se montre pas satisfait. Il a déclaré que si je passais le Mékong, il ne me suivrait pas. On ne pouvait pas mieux m'inviter à persister dans mes projets.

Shié est parti plusieurs heures avant moi et, quand j'arrive à Pé-yong-go par une

pluie battante, il est déjà installé dans la plus confortable maison, celle du bessé (1), où j'étais moi-même descendu, en venant, il y a un mois. Ses soldats, à mon arrivée, me conduisent à une autre maison plus misérable. La pièce que l'on m'indique est sale, petite et sans jour. Je redescends et me dirige sans mot dire vers la maison du bessé. Puisque j'ignore le mandarin Shié attaché à ma personne, j'entre dans la maison que j'avais déjà occupée. Shié vient me recevoir avec empressement; il croit à une visite, et comme à sa vue je fais mine de me retirer, il m'entraîne dans sa chambre, la même où j'avais dormi. Ses bagages, sièges, coussins, sont partout, la fumerie d'opium est installée, le thé servi. Sans m'asseoir, et refusant d'un geste les présents qui me sont offerts, je ressors et demande mon cheval qu'on selle à la hâte. Et je repars seul au milieu de mon monde ahuri.

(1) Maire.

En me retournant pour voir si j'étais suivi, je vois d'abord le silencieux Tchao qui rit sous cape, puis mes gens qui se dépêchent de rejoindre, poussant les animaux rapidement rechargés. Et derrière eux les soldats de Shié me font de grands signes de revenir, tandis que, sous la pluie, on déménage les matelas moelleux, les coussins rouges, la fumerie d'opium; déménagement rapide s'il en fut, et comique, que je fis semblant de ne pas voir.

Le brave Shié s'était aperçu vite qu'il avait fait une faute. On m'attache un personnage que je n'ai pas demandé, que je refuse et qui s'impose! Et il ne me laisserait qu'un minimum de confortable dans un pays où il y en a si peu! Le maladroit m'a fourni un excellent motif de ne plus vouloir voyager avec lui.

Le refus de ses présents, ce déménagement ridicule et inutile, auront diminué sa face. Et si j'avais accepté le logis qu'il m'abandonnait, c'est moi qui aurais perdu la mienne. Il faut faire bien attention à sa

face en Chine, et la soigner comme les grands personnages au dix-septième siècle soignaient leur « gloire ».

Comme le prochain village est trop loin, nous quittons la route, après deux heures de marche, pour nous réfugier dans une maison isolée, plus haut dans la montagne.

Les deux jours suivants, à Tso et à Tsong-tin, je reçois des présents de Shié établi au village voisin. Je les refuse obstinément; Tchao, un peu inquiet, me prie d'accepter quelque chose pour la face. Accepter ses présents serait le reconnaître : je reste inébranlable. Poules et canards s'en retournent, ignorant l'importance de leurs destinées : leur échec lamentable va déconsidérer un mandarin aux yeux de la population, de ses serviteurs et de ses soldats.

Le 18 juillet nous sommes à Conchu. Shié y est arrivé avant moi, mais il m'a laissé la grande maison du chef, et j'ai besoin d'endormir sa méfiance par une apparente docilité. Pour une fois, nous passons donc la nuit sous des toits voisins.

Il m'arrive parfois, comme ici, de coucher dans le sanctuaire privé de la maison. C'est au sommet, on jouit de la terrasse et il n'y a pas de vermine. Dans les maisons pauvres, c'est plutôt un grenier, que des idoles grossières occupent avec les céréales. Au-dessus encore, sur le côté, une petite cheminée forme le point culminant de la maison. Chaque jour, au lever du soleil, on y brûle des plantes odorantes en chantant des prières. Dans les maisons riches, et chez les chefs, l'oratoire est un vrai temple. Les murs sont ornés de peintures, et au fond, dans un panneau de boiseries peintes, s'ouvre l'armoire aux idoles. La porte est fermée dans le bas avec un grand cadenas ouvragé en forme de coffret gothique. Dans les tiroirs qui sortent de la muraille, sur des rayons de bibliothèque ou sur des tables, sont placés les livres de prières et les objets de culte. Souvent aussi l'armoire aux dieux, plus profonde, devient elle-même le sanctuaire que précède un vestibule. Là-dedans, je suis rarement en-

tré, la porte est basse et enfoncée dans un cadre massif de boiserie sculptée. Le style de ces portes rappelle un peu celui de la Renaissance, mais avec une physionomie farouche et trapue qui annonce des divinités méchantes.

Quand je suis couché dans une de ces chambres peintes, imprégnées d'encens, je laisse longtemps la nuit ma faible lumière allumée; on est environné de tableaux étranges et de personnages mystérieux, les uns pâles et souriants, les autres rouges ou verts, grimaçant de colère.

Un de ces tableaux se retrouve à peu près partout. Dans un parc encadré de montagnes et de pics neigeux, un vieillard chauve est assis. De ses yeux en coulisse, il regarde en souriant un singe offrant une pomme à un gros oiseau perché sur un arbre. Les autres témoins de la scène sont un éléphant, une perruche, un lièvre, des cerfs et des yacks, le soleil et la lune.

Le vieillard est l'image de l'Éternité, le dieu singe est l'ancêtre des Tibétains et le



tableau représente une scène paisible de la vie terrestre avant la création des hommes.

A Conchu, je méditais, sous les yeux bienveillants du dieu de la longévité, l'exécution de mon plan de voyage au Tsarong. Avec la présence d'un mandarin spécialement chargé de l'empêcher, cette exécution devenait compliquée. Le moment pourtant était venu. Nous étions passés le jour même en face de Méréchu, ce village sinistre au fond de son entonnoir de pierre et la porte de la route de Lha-sa. Les ponts de Mapatin n'étaient plus qu'à deux heures de marche en aval de Conchu.

Shié devait s'attendre à me voir passer le fleuve pour descendre le long de la rive droite, et il ne pouvait donner l'ordre aux riverains de me refuser le passage. Mais il importait qu'il ne fût pas là et ne me vît pas, une fois le fleuve passé, remonter en arrière vers Méréchu.

Le matin du 19, de bonne heure, je sors sur ma terrasse pour voir ce qui se passe dans la maison voisine. La mule blanche de

Shié n'est plus dans la cour ; son palanquin, ses soldats ont disparu. Selon son habitude, il a été matinal. Il a plu la nuit et le temps menaçant favorise mes projets. Je me recouche pour me relever très tard. Pour gagner du temps, j'occupe à diverses choses mes gens qui s'apprêtent au départ. Au moment de nous mettre en route, vers neuf heures, je déclare rester ici la journée. Une bienheureuse pluie fine tombe à point. La route serait trop mauvaise pour les animaux. Le brave Shié, pendant ce temps, continue vers Atentzé, mes soldats ne pourront plus le prévenir; il est trop tard.

Le maître de maison paraît peu satisfait, d'abord parce que j'occupe sa chapelle, ensuite parce que j'y reste un jour de plus.

Le lendemain, par exemple, nous partons de bonne heure et arrivons bientôt au pont de corde. Je fais rapidement la part déjà préparée des bagages personnels que j'emporte, et ordonne à ceux qui me suivront de prendre pour dix jours de vivres. C'est une précaution en cas de mauvaise vo-

PONT DE CORDE

lonté des habitants ou d'instructions qu'ils auraient reçues de ne rien me fournir. Tout le reste des bagages, des mulets avec leurs muletiers respectifs et le jeune Kuégnien que je ne veux pas exposer, continueront sur Atentzé.

Les dix jours de vivre pour deux jours de voyage sur la rive droite laissent Tchao impassible. Mais Kuégnien qui a compris sourit tranquillement.

Je n'emporte pas ma tente, ce serait dévoiler mes projets et je me défie de l'indiscrétion de mes gens tant que je serai de ce côté du fleuve. Les passages sont toujours longs, même pour une caravane réduite, et le mandarin peut avoir été averti de mon retard d'un jour. A ce moment, en réalité, il approchait d'Atentzé.

Le pont de corde est tendu au-dessus d'un rapide, à l'entrée de la gorge qui a fait dévier la route vers Atentzé. Une caravane de pèlerins traverse en sens contraire. Ils sont plusieurs familles et passent trois ou quatre ensemble, par grappes, pour aller

plus vite. Les femmes tiennent leurs enfants entre leurs jambes, et les pauvres petits, effrayés, cachent leur tête dans la robe de leur mère, pour ne pas voir le gouffre d'eau rapide et sifflante.

Ces pèlerins viennent du Dokerla. On nomme ainsi une montagne sacrée ou plutôt tout un massif montagneux très élevé, célèbre dans tout le Tibet oriental et que l'on vénère en en faisant le tour.

Les glaciers qui le surmontent dominent tout le chaos des montagnes du Tsarong.

Il y en a trois, lisses et immaculés, en forme de pains de sucre et alignés comme les pointes d'un trident. On ne peut les voir de front que de deux endroits, de loin dans les environs d'Atentzé; et tout près dans la partie la plus sacrée du pèlerinage circulaire.

De juin à novembre, il vient des pèlerins en longues caravanes, de toute la province de Kham et même de Lha-sa pour contourner la montagne, et refaire sur leur pas les trente, cinquante jours d'un pénible voyage.

En venant de Lha-sa, depuis la Salouen jusqu'à Atentzé, on est sur le circuit du pèlerinage. On retraverse ensuite le Mékong plus bas à Latza, on passe au sud de la montagne sainte et on longe la Salouen jusqu'à Tchrana, d'où l'on reprend le chemin du retour. Il y a environ dix-huit jours de voyage circulaire.

Cette route pieuse va précisément être la mienne, mais je la ferai en sens contraire des pèlerins orthodoxes. Je marcherai avec le Dokerla à gauche, dans le même sens que la secte primitive des Bompos et les magiciens noirs.

Quand nous sommes tous passés, on mange à l'abri d'un petit temple protecteur du pont, et, les animaux rechargés, on se met en route. Je suis en tête et le soldat qui conduit ma mule m'engage naturellement sur le chemin du sud. Je fais simplement demi-tour, manifestant ainsi et seulement maintenant, mon intention d'aller au Tsarong. Les soldats un peu interdits discutent entre eux sur ce qu'ils doivent faire.

Ils me suivent toutefois avec les autres. Le Tchao est toujours impassible.

Le jour même nous poussons jusqu'à Merechu. Jamais la route n'a été si mauvaise. Les pierres détachées de la montagne qui roulent et bondissent, n'atteignent heureusement personne. Je n'ai eu jusqu'ici qu'une caisse défoncée par ces pierres.

J'arrive à Merechu assez malade avec la fièvre et un commencement de dysenterie. Le voilà donc, ce village que j'avais vu de si haut. Il est pauvre et sordide. Mauvaise maison et mauvaise nuit. Pour éviter la vermine incrustée dans toutes les boiseries, je couche généralement sur des portes enlevées de leurs gonds et étendues à terre. Elles sont beaucoup moins contaminées que le reste. Mais que ces portes massives semblent dures quand on a la fièvre!

21 juillet. — Dès le matin, mes soldats, qui m'abandonnent, repartent pour Atentzé. C'est là seulement qu'ils ont pu apprendre aux mandarins furieux que j'étais

au Tsarong. La mission de l'infortuné Shié aura duré deux jours. J'ai su plus tard qu'il avait été suspendu de ses fonctions. Il ne doit pas me porter beaucoup de tendresse. Je lui ai coûté sa face et son globule. Sa tête aurait bien pu suivre. Quand on voyage en Chine, il faut laisser sa sensibilité à la frontière.

De Merechu, on s'engage tout de suite à l'ouest dans la montagne. Aujourd'hui, première partie de l'escalade. On remonte un torrent qui n'est qu'une succession de cascades. Le chemin a l'air d'un escalier qu'un tremblement de terre aurait bousculé. Les pierres chevauchent en désordre les unes sur les autres. Les mules courageuses gravissent ces marches glissantes, hautes de plusieurs pieds, sur lesquelles l'eau court et tombe en cascade; mais elles s'arrêtent tous les six pas pour reprendre haleine, on avance avec une lenteur extrême. Le soir plusieurs bêtes fourbues sont restées en arrière. Les hommes aussi sont fatigués et deux, comme moi, sont malades. On s'ar-

rête dans la forêt pour passer la nuit. Je n'ai pas de tente et il pleut.

Le lendemain, deux heures et demie de marche ; à peine 3 kilomètres en ligne droite et il faut s'arrêter. A ce train-là jusqu'où pourrons-nous aller? Je crains que les mandarins d'Atentzé, prévenus, n'aient le temps de faire quelque chose pour m'arrêter. Nous campons sur un vaste espace où paissent des yacks. Deux tentes noires y sont établies, entourées de murs bas. Ceux qui les habitent sont de vrais sauvages. Ils me vendent du lait, la seule nourriture que je puisse prendre, et me louent des yacks pour remplacer demain les chevaux fourbus. Les deux bêtes valides qui me restent s'empoisonnent en broutant de l'aconit et de l'euphorbe. On les sauve en leur ingurgitant le jus de nicotine raclé dans toutes nos pipes. Nous recevons la pluie toute la nuit sans que les sauvages habitants de l'endroit nous offrent l'hospitalité de leurs tentes.

Le 23 au matin nous atteignons enfin le

sommet de la passe. D'un côté des aiguilles de roche rouge surgissent d'un talus de gravier rouge, de l'autre des aiguilles de roche verte émergent d'un immense tas de sable vert. Au milieu, le chemin, à travers un chaos de blocs rouges ou verts. Il n'y a plus d'arbres, plus d'herbe, mais il y a des fleurs : au ras du sol des fleurs microscopiques qu'on dirait faites de porcelaine rose ; des fleurs blanches avec, au centre, un iris noir. Elles sont plusieurs ensemble montées sur une haute tige comme une grappe d'yeux qui vous regarderaient passer.

Le Dokerla est à gauche. Quand l'air est pur, on peut voir le grand pic blanc enfoncer dans le ciel sa pâleur lumineuse, dressé comme un cierge sur le long autel des Himalaya.

Le haut de la passe n'est qu'une arête, et on redescend tout de suite. Devant nous et sous nos pieds, un grand vide rempli de brouillard. C'est le Tsarong, maintenant, et nous y descendons sans en avoir eu la vision lointaine. C'est le même sol que de

l'autre côté, avec toujours les fleurs à grands yeux qui vous regardent dans le brouillard.

A la halte de midi des pèlerins nous croisent. Une trentaine de bonzes, vêtus de rouge, tenant à la main de hauts bâtons, passent sans rien dire. Le Tibétain laïque est affable et gai. Le Tibétain moine est taciturne et froid.

Le yack qui porte mes bagages est une bête superbe. Ces animaux sont sympatiques, bonasses et turbulents. Ils ont l'air folâtre, les pattes et le ventre ceints d'un volant épais de longs poils, comme d'une jupe de ballerine. Ils rappellent un jouet naïf d'autrefois dont ne s'accommodent plus les bébés perfectionnés d'aujourd'hui : ce demi-corps de cheval en carton, sans jambes, entouré d'une jupe de calicot rouge.

Le soir nous arrivons à Latou, au fond d'un ravin boisé de chênes nains.

24 juillet. — Le ravin de Latou nous mène à un affluent de la Salouen, l'Oukio ou Tsarkio que l'on traverse sur un pont de



RHODODENDRONS

bois. Ces ponts de bois jetés seulement sur les petites rivières et par-dessus des gorges étroites sont formés, comme la voûte égyptienne, d'encorbellements successifs jusqu'à atteindre le milieu de la rivière. Il sont minces et étroits et aucun parapet n'alourdit leur sveltesse audacieuse. On dirait deux mains tendues l'une vers l'autre par-dessus les eaux.

La rivière passée, on rentre presque aussitôt dans la montagne et la montée recommence. Nous allons couper une boucle de l'Oukio et retomber sur cette même rivière au village de Ouabo. On grimpe d'abord presque verticalement entre deux murailles de rocher. On a l'air de monter dans une cheminée. Quand on lève les yeux on ne voit qu'un morceau de ciel encadré de roches qui surplombent. Je vois aussi mes chevaux accrochés des quatre pieds à ce chemin extraordinaire. Si l'un deux venait à perdre l'équilibre, je le recevrais sur la tête. On sort enfin de ce mauvais passage et on monte lentement pendant six heures.

Je dois faire une grande partie du chemin à pied pour ménager ma mule, ma monture de rechange. Mon cheval, fatigué et qui ne porte rien, se traîne à plusieurs milles en arrière avec un homme qui le pousse. Ces petits chevaux entiers ont un inconvénient. Quand, la nuit, trompant les précautions prises, ils ont été, les liens brisés, en escapades, ils ne peuvent plus fournir le rude labeur du jour. Le mien, acheté à Mongtzé, n'était pas vilain et semblait le savoir. Il était plein d'orgueil et méprisait les maigres mulets de bât. Il ne souffrait pas que ceux-ci, au campement, s'approchassent de lui et surtout missent le nez dans sa mangeoire. Avec cela, gamin et entêté, il roulait de gros yeux boudeurs et vous regardait de côté quand on le punissait. Un jour, pour le mortifier, le petit Kuégnien lui mit un bât sur le dos.

Nous traversons des forêts de chênes épineux, puis la grande forêt de pins. Vers 4 000 mètres nous entrons dans la zone des rhododendrons et des fleurs.

Je suis très en avant avec un guide récolté la veille, et Adjroup qui ne me quitte jamais.

Le reste de la caravane s'échelonne en arrière suivant le degré de fatigue. J'arrive seul en haut du col avec mes deux Tibétains.

Sous nos yeux, à l'ouest, jusqu'à un horizon infiniment lointain, un parterre de sommets pointus. Ce sont les montagnes de la province de Kham. Elles sont faites de cônes accolés qui montent les uns sur les autres à la façon des clochetons des pagodes indoues. Comme c'est différent du Tibet des plateaux! Mais comme c'est Tibétain cependant, tous ces monts à architecture géométrique! Ils sont bien semblables à ces montagnes naïves représentées sur les peintures sacrées. Des feux de pèlerins près de nous, à demi consumés, répandent encore dans l'air calme leur parfum religieux d'encens.

Nous entrons dans le pays de la prière, pays de la prière la plus primitive et qui fut le berceau des légendes.

On aperçoit plusieurs villages, les étapes de la route de Lha-sa. La ville sainte est là-bas, derrière l'horizon, par delà le Poyul mystérieux. Il faut encore quarante jours pour y parvenir. Mais la nuit commence à tomber et le village où nous allons est loin et très bas sous nos pieds. La lune éclaire heureusement à travers un ciel brumeux.

Ces marches de nuit paraissent ne devoir jamais finir. Quand nous arrivons à Ouabo, les maisons sont closes et les feux éteints. Le guide qui avait pris les devants pour trouver un logement ne reparaît pas. J'attends longtemps sur ma mule, me doutant que les choses ne vont pas toutes seules. Quand le guide revient, en effet, c'est pour me dire que personne ne veut me recevoir. Les habitants, surpris à cette heure tardive par la nouvelle qu'un étranger arrive, ont barricadé leurs portes.

Peu à peu, des hommes sortent des maisons, et réunis à l'écart, ils causent à voix basse. De nouveaux pourparlers s'engagent interminables, pendant lesquels j'attends,

TROUPEAU DE YACKS

toujours immobile. Mes deux hommes me présentent comme un voyageur paisible, mais sans crainte, puisque je suis là seul et sans armes.

On me conduit enfin à la plus pauvre maison du village. Elle n'a qu'une pièce, la pièce commune où est le foyer. Les hommes m'y ont suivi, et assis autour du feu ils me regardent. Adjroup resté seul avec moi n'a pas l'air très rassuré. Il me prépare du tsampa avec du sucre et du beurre fondu. C'est la meilleure façon de le manger.

Je m'étonne de ne voir personne de ma caravane arriver. S'ils ont dû camper, je serai donc forcé de passer la nuit seul et sans bagages dans ce milieu évidemment hostile. Enfin Tchao arrive, tenant à peine debout : les mulets ont passé le col, mais le cuisinier Tchou-Kouan et mon cheval sont encore sur l'autre versant de la montagne.

Il croit devoir me rassurer et affirme que les Tibétains d'ici sont de braves gens, mais

ont peur de moi. Après de longues discussions, on décide deux hommes à partir à la recherche de ce pauvre Tchou-Kouan perdu dans la montagne. Les deux hommmes emportent du tsampa, du thé et une bouilloire.

Tchao commence à s'imposer et m'installe sur le toit avec la tente du maître de la maison. A peine suis-je couché que la pluie se met à tomber; elle durera toute la nuit sans interruption. Je suis bientôt dans un bain, l'eau court partout sous la tente. Avec cela je suis inquiet : la caravane dehors par ce temps-là, des hommes égarés avec mes instruments et appareils. A vrai dire, je suis plus tourmenté pour mes photographies que pour le cuisinier qui les porte.

Vers minuit, je suis réveillé par Tchao qui arrive avec une pioche et se met à creuser en plein toit un canal autour de ma tente. Le népo (maître de maison) survient et se fâche parce qu'on dégrade sa terrasse. Tchao l'envoie promener et continue son travail. Après le canal circulaire, il éta-

blit un réseau de canaux secondaires jusqu'au bord de la terrasse pour vider le lac où je suis. Le népo revient et cette fois crie très fort, ameute les maisons voisines et fait aboyer tous les chiens du village. A la fin, cette plaisanterie qui a assez duré peut très mal tourner et je presse Tchao de retourner se coucher. Il continue imperturbablement ses travaux d'irrigation. « Il faut, dit-il, montrer aux Tibétains qu'on n'a pas peur d'eux. » Soit! Je me renfonce sous mes couvertures mouillées et essaie de dormir. Mais ce grattement de la pioche qui reprend tranquillement, tandis qu'au dehors le vacarne et les aboiements augmentent, m'énerve énormément.

Des idées folles m'assaillent. Je pense que des voyageurs se sont fait déjà tuer pour des bêtises semblables.

A la fin, quand Tchao satisfait redescend, le calme renaît et la nuit s'achève bien lentement; d'autant plus lentement qu'après ces alertes répétées, le sommeil avait de la peine à revenir.

Chaque fois qu'à travers la toile mouillée de ma tente, je voyais, accompagnée de cris de colère, s'approcher la lueur d'une torche je me faisais des réflexions très mélancoliques. J'allais jusqu'à me reprocher d'être venu dans ce pays où j'étais en contrebande, et même d'y être venu sans compagnon de voyage, regret égoïste celui-là, et bien humain, qui se dissipa le lendemain.

Le matin, la pluie continue, mais ma situation s'améliore. D'abord la caravane est rentrée dans la nuit. Mais les deux hommes partis hier au soir à la recherche de Tchou-Kouan reviennent seuls. De l'autre côté du col ils ont vu le cheval endormi et engourdi de froid. Qu'a pu devenir mon cuisinier? J'espère qu'il a continué à marcher et s'est égaré. S'il s'était endormi là-haut, c'eût été pour toujours.

Ensuite, comme je dois rester ici au moins un jour, j'accepte avec plaisir une grande maison vide. Elle est plus bas, dans une autre agglomération, car Ouabo est

formé de trois villages étagés sur la pente.

Le propriétaire de cette maison est un riche marchand de musc. Il a ici même plusieurs maisons et celle-ci, inoccupée, lui sert de cellier. J'apprécie comme il convient le confortable de grandes pièces vides, sans vermine, donnant sur la terrasse.

Ces trois villages ont grand air sur leurs trois marches majestueuses qui descendent vers un prodigieux décor de montagnes; surtout le village d'en bas dont je ne vois que les toits carrés plantés de mâts, avec, sur le bord de chaque maison, comme une cocarde, les sept drapeaux à prière qui claquent au vent; il a belle allure et un joyeux air de fête.

Au delà du village, les champs descendent jusqu'au Tsarkio, ce torrent que nous avons déjà passé hier et qui a fait un coude. Puis une crête rocheuse striée, à silhouette arrondie de bête tapie. Après, c'est encore le Tsarkio qui a fait une autre boucle de di-

mensions inconnues (on m'a dit 20 lis de diamètre), et revient là tout près, derrière cette roche épaisse de quelques mètres.

Cette boucle presque fermée passe pour une grande curiosité dans le pays.

Aussitôt après cette volte capricieuse, le Tsarkio s'enfonce dans une gorge qui le mène à la Salouen. Un pic en forme de bonnet phrygien domine ce dédale tourmenté de gorges, carrefour d'un même torrent qui va, vient et repasse. Le plus effrayant de ces *cañons* est celui qui pique droit à l'ouest sur la Salouen, montrant son labyrinthe noir, et dont les hauteurs sont encombrées de nuages.

Le propriétaire de la maison vient me voir avec ses fils. Ce sont de beaux hommes, soignés, et de manières aimables. On cherche évidemment à me faire oublier l'accueil de cette nuit. Maintenant qu'ils connaissent mes desseins pacifiques, les Tibétains s'acquittent simplement du devoir de l'hospitalité.

J'ai enfin des nouvelles de mon cuisinier.

Il s'était égaré. On l'a vu profondément endormi dans une maison du village de Kerpou à 25 lis d'ici. Il nous a rejoint le soir même et avoue avoir eu très peur.

26 juillet. — Je reste aujourd'hui dans l'espoir de revoir mon cheval. Deux de mes hommes sont retournés au col. Ils ont trouvé le cheval mort en travers du chemin. C'est cet accident-là que je redoutais pour mon cuisinier. Je suis sorti pour voir la direction que prenait le Tsarkio avant de revenir ici. Il se perd au nord dans les montagnes. Sa randonnée doit être considérable. Mais, de près, la fermeture de la boucle déconcerte : deux fleuves parallèles séparés par un mur, coulant en sens contraire et roulant les mêmes eaux.

27 juillet. — Remonté le cours du Tsarkio jusqu'au village de Rata. C'est un village pauvre. J'occupe une petite chambre sur la terrasse, toute à claire-voie. Un Lama, avec un bonzillon, occupe la pièce

voisine, aux cloisons noircies de fumée. Il est là dans cet antre exigu, priant pour le village, à peine visible dans un nuage d'encens. Sa voix jeune, qui psalmodie, perce le vacarme des cymbales et du grand tambour. Mes oreilles sont faites à ce rythme à la fois barbare et savant. Il est étrangement impressionnant. A l'entendre, on reconnaît le langage des magiciens parlant aux démons. Dans certains moments où ce culte diabolique atteint une sorte de frénésie, un enfant sort de la pièce en courant, lance en l'air de l'eau lustrale contenue dans deux cuillers de cuivre, retourne en courant les remplir, relance l'eau en criant chaque fois : Ooh Ootch ! Ooh Ootch ! A la fin il lance une figurine de cire enflammée qui s'en va retomber je ne sais où.

Le Lama est riche à en juger par sa tenue et son appareil religieux. Sa tabatière est une corne de yack ornée de corail et de turquoises. Avec sa tête ronde et rasée, ses pieds nus, il a l'air d'un moine d'Occident. Il me fait un présent de farine



PÈLERINS

et de viande, et mes petits chiens qui lutinent sur la terrasse le font rire aux larmes.

28 juillet. — Je suis réveillé ce matin par la cloche du bonze et l'odeur de l'encens envahit ma chambre.

Aujourd'hui encore nous passons une chaîne et descendons dans la vallée de la Salouen.

Nous couchons à Tchrana dans une immense maison. Je l'avais prise de loin pour une petite lamaserie. Mon hôte est un homme jeune, riche et gras. Sa tchouba de cuir souple est bordée de fourrure. Il respire l'opulence et la bonne humeur. Il est venu lui-même à ma rencontre et, tenant ma mule par la bride, il m'a conduit à sa maison. Cette maison serait belle si elle était mieux tenue. Les peintures sont voilées sous une patine de crasse. Près de la porte de mon appartement un ours est enchaîné. Plus loin, dans un coin, un être difforme est couché sous des couvertures. On m'apporte aussitôt le thé beurré,

dans un tonnelet haut de quatre pieds, en bois rare, tout cerclé de cuivre ouvragé.

A côté de la grande cour, le toit est troué d'une autre cour toute petite et dont le sol est au premier étage. Elle est entourée d'un portique aux colonnes de bois sculpté. C'est là que donne le temple privé de la maison. On ouvre la porte pour me faire voir une alcôve tapissée d'idole dorées, d'images peintes et de livres.

La salle commune ou salle du foyer est très vaste, mais basse, avec un plafond noir posé sur de grosses colonnes en bois. Au milieu, le foyer carré, autour duquel trente personnes peuvent s'asseoir et se chauffer, porte de grandes marmites de cuivre où cuit la nourriture d'un nombreux personnel.

C'est dans ces salles communes, centre de la vie familiale, que l'on passe autour du feu les sombres journées d'hiver. On y cause en buvant le thé, un thé trouble, épaissi de sel et de beurre. Les Tibétains sont grands causeurs et goûtent les jeux d'esprit. Leur

conversation n'est pas hachée comme la nôtre, mais chacun fait un long discours et passe la parole à un autre, ainsi que dans les assemblées publiques.

Si les tempêtes jettent la neige et le froid dans l'intérieur, on ferme les trappes du toit, comme des panneaux de navire, on se calfeutre dans les épaisses maisons de terre que remplit la fumée, aussi tièdes et assourdies qu'une cave.

Sur la vérandah intérieure qui entoure la cour, des femmes tissent des couvertures, d'autres grillent du maïs sur un feu pétillant de broussaille. Parmi elles est une esclave Kioutzé au visage tatoué. Elle vient des bords du Kiou-Kiang ou haut Irrawaddy. Elle est chétive et toute petite. Son tatouage lui marque sous les yeux et autour de la bouche deux sillons noirs; masque grotesque enfoui dans une chevelure ébouriffée. Avec sa tête toujours penchée, elle a l'air d'une pauvre petite guenon triste.

Tchrana est un des endroits les plus mélancoliques de la terre. Un fleuve jaune

y coule dans une ornière profonde. De chaque côté la montagne majestueuse se retire lentement en formant un escalier de larges terrasses qui sont des déserts. On n'y voit que d'énormes blocs de pierre toute noire. Ils ne peuvent avoir roulé de la montagne qui est grise et éloignée. Ils ont l'air d'être tombés du ciel.

Le maître de la maison m'invite à rester un jour de plus. J'accepte bien volontiers. Jamais je n'aurai reçu une hospitalité si franchement aimable. Il me donne de lui-même des renseignements géographiques, si difficiles à obtenir dans ce pays méfiant. Il me parle du pays de Poyul, riche en musc, à vingt jours seulement d'ici, mais par où les caravanes ne passent plus pour aller à Lha-sa.

Les commerçants craintifs redoutent les Poyulais indomptables et farouches, porteurs de sabres démesurés et dont la chevelure inculte est coiffée d'une calotte de fer.

Des soldats d'Atentzé m'ont rejoint ici. Ils se disent envoyés par Yang, le vieux



OUABO

mandarin militaire, inquiet de me savoir dans ces parages. Cette protection chinoise ne serait que risible si elle ne déguisait une surveillance maniaque plutôt que politique.

Nous partons le 30 juillet. Belle route le long du fleuve pendant la matinée. Marcher un peu en terrain plat est délicieux.

Nous faisons la halte près de sources tièdes, aux rives étoffées de fougères. L'eau sort du pied de rochers à surface polie sur lesquels sont gravées en hauts caractères les formules sacrées. L'ensemble a l'air artificiel; une nature de jardin d'hiver.

L'après-midi la route devient mauvaise, elle contourne en encorbellement des falaises à pic. Aux passages vertigineux, je ne ressens plus le petit frisson des premiers jours et ne descends de ma mule que si mes gens m'en pressent instamment. A un mauvais pont jeté sur une gorge étroite, je restai à cheval par paresse. Ce pont était fait de deux planches non liées entre elles, que leur

portée rendait si flexible, que les animaux ne pouvaient marcher que sur l'une d'elles. Quand j'arrivai au milieu, la planche se cintra terriblement et je vis le moment où les deux extrémités allaient quitter les bords du précipice. Je me préparais à sauter sur l'autre planche, mais ma mule prudente avait senti le danger, et toute ramassée, le dos rond, se faisant si légère qu'on n'entendait plus le bruit de ses pas, elle gagna le bord avec une lenteur infinie pendant que le pont se redressait doucement. Une fois sur le sol ferme, elle donna cours à sa peur contenue et partit au galop.

Il aurait fallu ici mettre pied à terre pour mieux répartir le poids, mais ailleurs, là où les nerfs donnent envie de descendre, il est préférable de rester à cheval.

A Lakonra, où nous nous arrêtons le soir, il n'y a qu'un petit temple et une maison déjà encombrée de voyageurs. D'autres pèlerins, venant de la montagne sainte maintenant toute proche, campent aux alentours du temple. L'endroit est resserré,

dans un angle, entre le fleuve et la rivière de Khieunaton, rivière sacrée venant des glaciers du Dokerla. Celle-ci sort de sa gorge étroite et haute, et enfonce comme un coin son eau limpide et froide dans le flot boueux de la Salouen.

Le flegmatique Tchao installe ma table et mon lit dans la pagode. Je note un mécontentement muet chez les pèlerins. Il me coûte de froisser leurs susceptibilités religieuses. Mais comme mandarin, ma place est dans la pagode. Camper dehors serait me reconnaître un homme de rien ou avouer que j'ai peur. Je laisse donc faire mon chef de caravane.

Au coucher du soleil, une fusillade sonore résonne dans la gorge. De l'autre côté du fleuve, tout en l'air, une caravane est collée sur la grande muraille toute droite qu'elle gravit lentement, et les hommes tirent des coups de fusil pour exciter leurs bêtes.

Le soir, pour la première fois, Tchao vient se coucher près de moi, en travers de la porte, et nous dormons paisiblement dans

le sanctuaire embaumé d'encens, à côté des dieux muets et souriants.

31 juillet. — Au matin, les pèlerins partent de bonne heure après avoir fait plusieurs fois le tour des galeries extérieures garnies de cylindres à prières. A travers les murs épais, j'entends le glissement feutré de leurs bottes, le murmure des oraisons et le grincement des cylindres.

Nous entrons maintenant dans la partie la plus sauvage, et aussi la plus sainte du voyage. On remonte pendant trois jours la rivière de Khieunaton. Le premier jour, deux heures et demie de marche seulement, par un chemin vertigineux dans des gorges affreuses. On s'arrête au village d'Aben pour profiter du dernier abri, de la présence rassurante des hommes, avant de se plonger dans l'horreur sacrée des hautes solitudes où n'habitent que des êtres surnaturels.

A l'entrée du village, un très jeune homme, dans un groupe, se distinguait par



PÈLERINS

un essai d'élégance. Sa chevelure dénouée encapuchonne ses épaules à la façon des grandes perruques, et ses pantalons épais de laine blanche, enfouis dans de hautes bottes évasées aux genoux, lui prêtent la silhouette des veneurs de l'ancien temps. Il a l'air heureux et triomphant, car il est très beau et paraît le savoir.

On dirait que la nature, dans ce jardin défendu et presque inaccessible où nous sommes, se soit fait une réserve de ses plus beaux hommes, de ses plus beaux arbres et de ses plus belles fleurs. Les femmes, malheureusement, sont insignifiantes, ayant toutes le même masque indifférent d'êtres neutres et soumis. Tandis que le travail manuel de la terre, le poids des fardeaux, les fonctions répétées de la maternité les flétrissent rapidement, les hommes, eux, ne goûtant que les travaux de force, la chasse et les voyages, et surtout la noble oisiveté, conservent une éternelle jeunesse. Dans leurs attitudes à la fois altières et tranquilles, se mêle déjà un rien d'abandon, précurseur

imperceptible des races efféminées et frileuses de l'Asie chaude.

Mais il y a aussi des laideurs invraisemblables, idéales, synthèses de laideurs amoncelées. Il y a les estropiés, les crétins, les mendiants sordides, exhibant des goitres monstrueux, hideux. Je ne parle pas des suppliciés : il y en a qui vont privés d'yeux, d'oreilles ou de nez ; d'autres qui ont blasphémé ou médit des lamas, et auxquels on a coupé les lèvres. Leur figure est ouverte par un rire épouvantable, un rire de mort, montrant les dents jusqu'au fond. Puis la blessure se soude peu à peu en étirant la peau, et leur bouche se refermerait, comme un sac, sous le nez, si les malheureux ne l'agrandissaient avec leur couteau pour ne pas mourir de faim et de soif.

Pendant deux jours encore, nous remontons le torrent à travers la forêt sacrée. Plus on s'élève, plus elle s'épaissit. Il y a deux forêts superposées. L'une, géante, forêt de cèdres dont les branches mêlées

planent sur nous comme des plafonds de tente. Elle reçoit la pluie éternelle de ces hautes régions et la filtre en grosses gouttes sur le chemin glaiseux, sur nos étoffes raidies qui résonnent, sur nos mains inondées, dans les oreilles frissonnantes des mules. Le chemin est enseveli dans le fourré du dessous, verdure mouillée, taillis de bambous qu'enlacent des groseilliers sauvages aux fruits énormes, des entassements d'orchidées et de lis, et une houle de fougères pressées qui se poussent, noyant tout, les rochers et les arbres morts, ensevelissant même ceux encore vivants, que les avalanches ont couchés, jusqu'au bout des branches. Il règne là-dessous une humidité permanente et glacée. On n'entend que des bruits d'eau, le battement de la pluie sur des feuilles, l'écho confus des torrents grondants et des avalanches lointaines. Seulement quand des voyageurs passent, le murmure des prières se mêle à la voix des eaux.

Pas un oiseau, pas de gibier. Mais les

insectes et les larves grouillent dans les moisissures visqueuses. Des petites bêtes rondes, en velours écarlate, sans pattes apparentes, roulent sur le sentier noir comme des gouttes de sang.

La nuit, nous campons au pied des glaciers invisibles. Ils sont dans les brumes du ciel, dans les hauteurs d'où nous tombe la pluie. Depuis des siècles, un ermite, nommé Koa Kerbo, vit parmi ces neiges inaccessibles. C'est ce personnage vieux comme les légendes et toujours présent, c'est sa sainteté prodigieuse et terrible, renommée au loin, qui ont sacré sa retraite et toute la montagne. Il est invisible, mais le jour où le Tibet entier adorera le Dieu de l'Occident, Koa Kerbo descendra des sommets et se montrera. Alors les Tibétains effrayés reviendront au bouddhisme (1).

Il communique miraculeusement avec de très pieux pèlerins, pendant leur sommeil, à ce camp de Khieunathon. Ceux-ci écri-

(1) Il y avait là autrefois un grand monastère dont les ruines même ont disparu.



PONT DE BOIS SUR LE TSARKIO

vent leur songe dans un livre très précieux gardé au petit temple de Lakonra.

Au camp de Khieunathon il n'y a pas d'abri. Une cabane en branches est la demeure d'un couple extrêmement âgé et misérable. Ces vieillards sont les gardiens du feu.

Au Tibet, le feu est le seul souci du voyageur. Beaucoup sont morts la nuit, qui n'avaient pu en faire. Avec un seul briquet il est difficile d'allumer des herbes mouillées. Ici les deux vieillards solitaires entretiennent le feu de cèdre et de cyprès qui répand dans la forêt l'odeur des sanctuaires. Il suffit que la flamme vivante chasse l'ombre sournoise, et les rudes pèlerins s'étendent sur la terre trempée, reçoivent la pluie toute la nuit et font des rêves mystiques et enchantés.

Le lendemain, on traverse le torrent et on gravit une petite montagne nommée Assila. Le sommet, appelé Assilaka, est couvert d'ex-votos : des bâtons de pèlerins par milliers, plantés en terre, formant un véritable

taillis, des tasses en bois par monceaux. De là on peut voir les glaciers, très rarement, quand le ciel est pur. On dit que de grands lamas y ont vu Koa Kerbo lui-même.

On s'élève encore toute la journée dans la forêt humide et sombre et très tard on arrive au camp de Sousanthon. Il y a de la neige. Aucun être humain n'y demeure. Les voyageurs qui l'ont quitté ce matin ont soigneusement rechargé et recouvert leurs feux, et nous trouvons encore quelques braises. Nous aussi, avant de partir, nous les rechargerons d'arbres entiers pour les inconnus qui viendront le soir. Comme c'est différent de l'égoïsme chinois! J'ai même vu bien souvent que les feuilles de thé sorties de la marmite ne sont pas jetées, mais déposées sur une pierre du foyer. Peut-être un bonze mendiant sera heureux de les faire rebouillir pour colorer son eau pure.

Cette nuit je suis seul avec cinq ou six hommes et sans bagages; les mules sont restées en arrière. Malgré mon refus, tous

se dépouillent de leurs couvertures pour me faire un lit et un toit, et toute la nuit, ils sont restés accroupis, sous la pluie, à regarder le feu.

Dans leurs longs voyages, les Tibétains vivent comme les daims de la forêt. Leur peau se cuirasse d'une écorce sombre qu'ont déposée la fumée des campements, la poussière des chemins et la terre où ils dorment. Ils sont patinés comme les vieux rochers et laissent derrière eux, sur les chemins, l'odeur fauve des bêtes sauvages. « Les barbares puants », disent les Chinois méprisants. Mais les Tibétains sont dédaigneux du bien-être. Ils portent leur saleté célèbre par le monde, avec un cynisme bonhomme. Elle sied bien à ces grands originaux, insouciants et philosophes.

Car ce sont des sages, ces primitifs qui s'isolent du monde, gardant jalousement leur supériorité de pouvoir vivre sans besoins, sans juges, sans lois, sans gendarmes; sans médecins comme sans maladies; sans l'échafaudage artificiel et compliqué qui

soutient, en lui prêtant de la grandeur, la façade creuse de nos civilisations. Ils ne connaissent pas nos malaises, la démence de galoper la vie, l'avidité maladive des changements, illusions de progrès.

Ce sont de savoureux philosophes, ces gens qui mangent avec leurs doigts et n'ont même pas de lits, mais qui ont poussé plus loin que tout autre peuple le luxe raffiné des livres. Ils mettent la sagesse dans leur vie et l'impriment en lettres d'or dans des ouvrages d'une richesse inouïe.

Malgré l'amour de leurs douces maisons aux murs épais, malgré la rigueur et les dangers de la route inhospitalière, les Tibétains ne sont heureux qu'en voyage. Le départ est une fête, mais le retour aussi. Ils mettent leurs plus beaux habits, des bottes neuves, se parent de reliquaires et de tous leurs bijoux. Et après un grand repas, ils partent plusieurs familles, la moitié d'un village, marchant à la file, leur long bâton surmonté d'un bouquet.

Dans ces montagnes, ils ont peu d'ani-

SUR LA CRÊTE D'UN COL

maux de bât, tant les routes sont périlleuses ; les femmes, les esclaves, portent les charges et les lourdes marmites de cuivre. Comme ils se privent de tente et de tapis, au bout de peu de jours les beaux vêtements sont en guenilles.

Quelques-uns font le pieux voyage en mesurant le chemin de leur corps étendu dans la fange, et ils sont enveloppés d'une lourde armure de boue desséchée. Une planchette protège leur front obstiné, qui se meurtrirait sur le sol.

D'autres poussent un mouton, choisi parmi les plus beaux, dont les oreilles sont ornées de rubans. Ces animaux remplacent des pèlerins retenus dans leurs demeures par l'âge ou la maladie. Ils deviennent sacrés, et nul ne pourra les tuer sans faire un sacrilège.

Nous rencontrons aussi des moines isolés. Ce sont des ermites armés du trident pour chasser les démons. Ils sont versés en l'art des prodiges, révélé dans la solitude. On redoute leur puissance et

les paroles qu'ils murmurent au passage.

Le 3 août, nous franchissons la passe appelée Dokerla (montagne de l'escalier de pierre). Nous longeons d'abord le pied d'une crête rocheuse fort élevée; on voit au loin le point où on l'escalade.

Des pèlerins là-bas descendent et d'autres montent, qui semblent deux files de fourmis se croisant sur la paroi d'un mur. Et c'est une chose effrayante. Nulle part sur terre un chemin que suivent des hommes ne se peut dresser si follement contre le ciel. La montagne de l'escalier de pierre : pierres croulantes qui menacent d'écraser les caravanes, se détachant avec fracas d'un escalier formidable cabré dans les nuages.

Les voyageurs qui viennent sont innombrables. Nous arrivons au pied de la passe et il en descend toujours; des lamas, des laïques, des femmes et des enfants. Les religieux, toujours impassibles, me laissent ignorer les sentiments que doit soulever ma présence dans ces parages. Les autres, bons enfants, me saluent les deux mains

étendues dans un geste d'offrande. Ou bien, avec ce mouvement large qui descendait autrefois les grands chapeaux à plumes, ils rejettent en arrière leur lourde tresse nouée qui se déroule jusqu'à terre.

Avant de monter, mes hommes, prudents, poussent de grands cris, signifiant à ceux qui pourraient être là-haut de ne pas descendre de peur qu'ils ne fassent rouler des pierres. Ce cri ne peut jaillir que d'une gorge tibétaine. C'est une espèce de rire aigu et prolongé, miaulé dans le plus haut de la voix. Il est aussi le cri de guerre qui glace d'effroi les ennemis surpris. On le jette pendant la route pour prévenir au loin, quand on s'engage dans les parties escarpées au bord des précipices, où les caravanes ne peuvent se croiser. J'en ai rencontré quelquefois sur de pareils chemins. Devant moi, elles retournaient en arrière, refaisant sur leurs pas de très longues distances avant de trouver l'espace où se garer. Les hommes, quand je passais devant eux, loin de montrer de l'humeur,

me souhaitaient bon voyage, avec un grand salut.

Quand nous approchons du sommet de la passe, mes soldats tibétains commencent à chanter une prière. Ils ont mission de me protéger et croient prudent, avec simplicité, de me rendre les esprits favorables. Le col est habité par des génies puissants, qui envoient de grands maux aux passants impies et les tuent par des chutes mortelles dans les abîmes. C'est à ces sournois habitants de l'air que s'adresse la continuelle prière des drapeaux écrits que le vent agite sur la crête.

Nous sommes à 4600 mètres d'altitude. Les brumes enveloppent les autres montagnes. Sous nos pieds le sol est si fuyant qu'on se dirait isolé dans le vide sur cet ilôt aigu de lames et d'aiguilles rocheuses.

Au début du printemps, avant la fin des neiges, de pieux insensés s'aventurent sur le Dokerla. Ils s'attachent à la corde comme les alpinistes et vont l'âme sereine à l'accident inévitable. C'est par grappes qu'ils



INTÉRIEUR TIBÉTAIN

glissent dans le vide et s'enfouissent pêle-mêle dans leur sépulture de neige. Cette mort est très recherchée par les dévots.

Les habitants de Londjré, où nous arrivons dans la nuit, vont chaque année, après la fonte des neiges, visiter les gouffres du Dokerla et dépouillent les morts de leurs bijoux d'argent. Ils sont chargés par Lhasa de la police de la frontière et doivent barrer la route aux étrangers. On leur laisse en échange leur sinistre droit d'épaves. Les gens de Londjré sont peu bienveillants et leurs maisons inhospitalières. Je finis ma nuit dans une grande pièce sans cheminée, c'est-à-dire sans trou dans le toit. Il y a pourtant un foyer au milieu, et le plafond est chargé de suie qui pend en longues stalactites comme des lambeaux de ouate noire. Les murs en sont capitonnés; il vous tombe sur le visage des paquets de fumerons impalpables qui s'écrasent au moindre souffle.

Nous sommes tout près du Mékong que nous revoyons le 5 août. Nous descendons

maintenant la rive droite et le lendemain soir nous sommes de retour à Tsékou.

Le P. Monbeig était allé à Yerkalo et, à son passage à Atentze, les mandarins lui avaient, en paroles amères, exprimé leur colère contre moi. L'infortuné Shié destitué de ses fonctions se livrait déjà au commerce.

CHAPITRE V

LE PAYS DE TCHONGTIEN

Cependant la saison était peu avancée. Tout l'automne était devant moi. Mon voyage au Tsarong, l'hospitalité que j'y avais reçue, faisaient tomber la barrière infranchissable, l'épouvantail que les légendes avaient fait de cette province. Après quelques sages éliminations, il me restait un personnel modeste, mais bien en main.

Tchao, comme chef de caravane, savait s'imposer et me faire respecter. Il connaissait l'âme hésitante des Tibétains, leurs méfiances et leurs craintes enfantines, leur crédulité et leurs faiblesses. Il possédait l'art des longs discours qui persuadent et retournent les hommes.

Avec tout cela, c'était bien tentant de

retourner au Tibet défendu, d'aller vers le Poyul le plus loin possible. Tchao partit pour Li-kiang, acheter des mulets, embaucher des muletiers, faire coudre des tentes et des vêtements fourrés, rassembler les vivres et tout le matériel d'une nouvelle caravane. Malheureusement il mit trop longtemps, permettant aux mandarins d'Atentze d'éventer mes projets et de demander des instructions à Pékin.

Pendant les deux mois que j'attendis à Tsekou, j'habitais, à 50 mètres au-dessus de la mission, une petite maison sur une plate-forme moitié creusée dans la pente raide, moitié en terrasse. Ce n'est qu'une pièce, une cabane, mais un embryon de temple grec, avec son portique, le triangle du fronton entre l'entablement de terre et un toit en bois. A Tsékou, où il pleut souvent, les toits inclinés commencent.

J'ai de là une vue toute remplie : en bas le Mékong, en haut la montagne; d'un côté la vallée en enfilade jusqu'aux neiges lointaines, à droite le ravin de Tsékou et

CHAPELLE DE LAKONRA

sa crête tailladée de rochers. Ma maison n'a pas de fenêtre, mais la porte reste toujours ouverte, et le plafond posé sur des colonnes ne touche pas au mur : une frise de ciel bleu fait le tour de ma chambre. Il fait chaud et quand un de mes serviteurs me voit accablé par les mouches exaspérantes, il agite une queue de yack touffue au-dessus de ma tête. Dehors les cigales stridentes remplissent l'air de leur bruit accéléré de moteur.

Le Père et moi échangeons des visites fréquentes; le dimanche je vais dans sa chapelle pauvre, faite de ruines reliées et de planches. Les chrétiens s'y entassent assis sur la terre. Avec de belles voix, un peu lentes et graves, ils chantent des cantiques et des psaumes, leurs prières de persécutés pleines de douceur et de tristesse. Ils transforment nos airs religieux, les embellissent quelquefois, les imprégnant encore de la résignation de l'âme païenne et de la mélancolie des montagnes.

Les femmes se prosternent et vont com-

munier avec leur enfant attaché dans le dos, et les petites têtes endormies ballottent en tous sens. Les chiens et les chèvres entrent innocemment dans cette église naïve.

Jamais les cérémonies somptueuses dans les hautes cathédrales ne sauraient remuer comme cette assemblée de chrétiens simples et mystiques, perdus dans la foule de leurs ennemis, menacés de massacres, ainsi qu'au premier âge de l'Église.

*
* *

Le Père me donne une martre toute jeune, pas plus grosse qu'un furet, que des enfants ont capturée. Une bien jolie bête, ondulante comme une couleuvre, avec une longue tête plate, extraordinairement vive et gamine, se jetant avec transport sur le miel, les œufs et la chair crue.

Les adultes sautent à la gorge des chevreuils et des cerfs et leur boivent tout le sang. On les appelle ici tululus. La mienne est attachée à une colonne sur ma terrasse.

Elle aime à jouer avec mon petit chien qu'elle attire en faisant des mines. Ses façons sont féminines et gracieuses ; elle est curieuse comme une petite fille et s'agite beaucoup. Mais quand elle s'ennuie, elle prend des poses nonchalantes et précieuses.

Un pauvre idiot sourd et muet, né d'esclaves birmans, qui vient souvent me grogner qu'il a faim, est très effrayé par cet animal inconnu. Il n'ose plus s'approcher de ma porte et dansotte sur ses pieds tors et hésitants, pendant des heures, à quelques pas du tululu endormi, poussant de petits cris enfantins, la bouche ouverte et bavant sur son goitre, ses mains difformes et pendantes sous les aisselles comme des ailerons de pingouin.

*
* *

Nous allons, le Père et moi, à Péhalo, chez le P. Génestier, non loin du Loutzékiang. Il y a trois cols à passer, les mulets

ne peuvent suivre cette route et nous allons à pied avec des porteurs.

A cause de moi, nous avons mis trois jours. Les missionnaires et les Tibétains font cela dans la même journée, en dix heures.

Il y a deux mois, au col du milieu, le plus haut, trois Tibétains de Tsékou qui s'étaient assis pour se reposer sont morts de froid, sans s'en apercevoir, en fumant leur pipe.

Le P. Génestier est un homme tout petit, avec une barbe de croquemitaine. Mais les enfants, loin d'en avoir peur, s'accrochent aux plis de sa robe, car il est très bon. Il faut un corps rude et une âme trempée pour vivre de maïs dans le pays sauvage le plus reculé du monde, que la neige sur les cols enferme pendant la moitié de l'année.

Nous sommes en pays Loutzé. Ce n'est plus la Chine ni le Tibet, ni déjà la Birmanie. Les Loutzé sont un peuple paisible et pauvre, soumis bénévolement aux Moukoua de Yetché.

ESCLAVE KIOUTSE

« NÉPO » DE TCHRANA

La résidence et l'église, dont il ne reste que la moitié, ont été brûlées par les lamas. Cette moitié d'église à moitié calcinée renferme tout un monde. Les bas-côtés couverts d'une terrasse et fermés de cloisons renferment les chambres, la cuisine, le cellier et un four. Nous mangeons dans la nef, sur des tréteaux, à quelques pas de l'autel. Les chiens et les poules guettent les miettes qui tombent, et les mules et les vaches, gourmandes de sel, forcent la grande porte pour flairer du côté de la cuisine.

Dans la nef, on est presque à ciel ouvert, car l'espace vide est grand entre la terrasse et le toit chinois haut perché sur des colonnes. La nef fait assez l'effet d'une cour. Elle sert de cour, du reste, en dehors des offices.

Péhalo n'est pas un village. Les maisons, petites huttes sur pilotis, sont disséminées au loin dans la montagne. De l'église, bâtie à flanc de montagne, on ne voit en tous sens que successions de chaînes et de vallées,

recouvertes et remplies de verdure. Forêts ou pâturages arrondissent les bosses, empâtent les creux, faisant un paysage grandiose, mais gras et mou, uniformément vert.

Ce pays a lénifié l'humeur de ses habitants; il les a fait honnêtes et indolents. Les Loutzé ne bèchent que les terres en pente accentuée, de sorte que, faisant face à la montagne, ils ont moins à se baisser. Ils mangent les rats qui pullulent vers les sommets et dont la chasse facile est laissée aux femmes et aux enfants. L'idée de dérober le bien d'autrui ne se présente même pas à leur esprit innocent. Ils se partagent leurs pauvres richesses et vivent dans une sorte de communisme. Le Moukoua de Yetché vient tous les ans lever son tribut. Chaque famille, jadis, devait fournir un esclave. L'esclave a été remplacé par une boule de cire représentant une tête humaine.

Le Moukoua en échange leur apporte du sel dont le pays est dépourvu. Les bestiaux du Loutzékiang sont si avides de sel qu'ils

entrent dans les maisons pour en dérober ; ils le recherchent même dans les excréments humains.

* * *

Le Père Genestier ne croyait pas au succès de mes projets. Il ne me voyait pas repoussé par les Tibétains, mais retenu par les Chinois. Il avait raison. Quand un mois après, il vint lui-même à Tsékou, nous reçûmes la visite du Shia, mandarin d'Atentzé. A ce moment je ne savais si les autorités locales connaissaient mes intentions. Tchao seul avait été mis dans le secret et il n'était pas encore revenu de Likiang.

Le Shia nous apportait de magnifiques présents. C'était un mauvais signe. Je lui annonçai mon départ prochain pour le Yunnan, reculé jusqu'à présent, car en été la route de Birmanie est mortelle. Sans se montrer ému de ce mensonge, il sortit de son gilet un grand papier orné du sceau impérial. C'était l'ordre venu de Pékin de

m'interdire l'entrée du Tibet. Depuis longtemps il savait tout et ajouta que, cette fois, si je passais la frontière, on ne le priverait pas de son globule comme le malheureux Shié, mais bien de sa tête ; qu'il tenait assez à cet ornement de sa personne et que désormais je le trouverais devant moi.

Être pris en flagrant délit de mensonge n'est pas déshonorant dans le Céleste Empire. Si j'avais dit la vérité, le Shia m'aurait tenu pour un imbécile. Il voulut me faire signer l'engagement de renoncer à toute tentative du côté du Tsarong. Je ne lui donnai qu'une assurance verbale dont il parut satisfait.

Quinze jours après, Tchao arrivait avec une magnifique caravane, la mule de tête caparaçonnée suivant la mode tibétaine et portant mon drapeau; avec les marchandises qui devaient donner à mon voyage l'honnête prétexte du négoce; avec des provisions de tout, d'entraves, de fers déjà façonnés au pied des mules, de vêtements, de bottes et de bas fourrés; avec des tentes

SANCTUAIRES TIBÉTAINS

princières ornées de dragons. Toute cette minutie dans l'utile et le superflu lui avait coûté beaucoup de temps et par suite, à moi, le succès même de l'entreprise. Elle dénotait une arrière-pensée d'hivernage, car si nous étions partis maintenant, les neiges auraient barré les routes derrière nous.

Il ne me restait plus qu'à songer au retour. J'étais tout prêt; les mulets n'avaient pas passé le pont de corde et m'attendaient de l'autre côté du fleuve.

On leur avait même, selon la coutume tibétaine, fait manger une boule de beurre et de la viande crue, pour leur donner la force de résister aux terribles fatigues du voyage.

*
* *

Le 15 octobre, après des adieux mélancoliques au P. Monbeig, ma caravane s'allongeait de nouveau sur le sentier étroit au pied des énormes falaises. Elle devait aller directement à Tali, tandis que je partais

avec quelques charges et peu de monde sur la route plus longue de Tchongtien.

Entre le Mékong et le Fleuve-Bleu, nous nous sommes arrêtés chez des sauvages Lissous, indépendants comme les aigles qui partagent ces hautes solitudes. Nous traversons aussi des principautés Mossos, Tatchu et Shidzong, puis des villages tibétains dans la province de Tchongtien.

A Tatchu nous descendons chez le chef. Comme toujours, il reste invisible et me fait apporter des présents par un serviteur. Sa maison est délabrée et silencieuse, on ne voit personne que quelques esclaves travaillant dans les cours solitaires. Un escalier nous monte à une pièce obscure où les pas et la voix résonnent. C'est le sanctuaire privé où l'on m'installe pour la nuit.

Un balcon fait le tour du pavillon que j'habite. Il mène ma promenade vers des appartements sans jour, comme ceux du palais de Batang, où je n'ose m'aventurer.

Je passe encore une fois la nuit au milieu des dieux. Deux rangées de monstres encadrent l'armoire aux idoles. Sur les murs, des peintures sacrées, la scène de la création au milieu de montagnes semblables à celles du Tsarong. Quand mes gens se sont retirés, je goûte longtemps le calme de cette assemblée de figures peintes, et j'éteins ma lumière.

Mais la lune peu à peu pénètre l'ombre silencieuse et promène lentement ses rayons sur les visages livides. Par un trou du plafond elle pose un rond de lumière sur une face verte et grimaçante qui semble suspendue dans le noir. Les personnages ont l'air de s'avancer, puis de reculer dans la muraille.

Des rats viennent troubler la paix profonde. Derrière les boiseries cadenassées qui enferment les dieux, ils bousculent des choses mystérieuses. Soudain quelque diadème tombe avec un grand bruit de clochettes..... Si je ne savais que ce sont des rats, je crois bien que j'aurais peur.

*
* *

A Shidzong, sur le Fleuve-Bleu, je vois le prince indigène, un jeune homme. Nous l'avions rencontré à cheval, sur le chemin. Sa maison est riche et animée. La chapelle est un vrai temple isolé au centre des bâtiments. Mon appartement a déjà quelque chose de chinois et donne sur un petit jardin embroussaillé. La mère du jeune chef est une grande femme mince, droite comme une hampe, dans une jupe raide à mille plis, au visage long et austère, encadré de bijoux pesants. Un turban rouge est enroulé dans ses cheveux blancs. On se figure ainsi le spectre de Jézabel.

Nous passons le Fleuve-Bleu en bac et couchons à Diameti, village tibétain, un des plus hauts du globe, dans les nuées.

Le lendemain, nous descendons sur le plateau de Tchongtien (3000 mètres d'altitude) où nous arrivons à la nuit tombée. Nous ne sommes qu'en octobre et la gelée

MON PERSONNEL

BIBLIOTHÈQUE DE LAMASERIE

a déjà saisi les sources et les ruisseaux. Je reste deux jours à Tchongtien dans l'espoir déçu de visiter la grande lamaserie dont les toits d'or scintillent au loin dans la plaine. Pour tromper ma curiosité, on me mène sur un petit mamelon au centre de la ville et on me fait admirer avec emphase une pagode banale, sordide et chinoise.

En sept jours, nous gagnons Likiang où Tchao, rendu dans sa patrie, me reçoit dans la maison de son vieux père. Il m'y retient trois jours à me faire visiter les pagodes des environs. J'en ai tant vu de ces pagodes chinoises ! Mais après le Tibet farouche et ses religions terribles, il est bien reposant, le charme de ces temples paisibles, élevés aux génies des eaux près des sources sacrées ou sur le bord des lacs solitaires : les terrasses qui baignent dans l'eau, les lotus, et les poissons vénérés qui viennent à la voix des pieux visiteurs.

Le 5 novembre, nous partons pour la Birmanie : encore un mois de voyage. Sur le seuil, Tchao se prosterne aux pieds de

son père et s'éloigne sans retourner la tête. Ce n'est pas tendre assurément, mais ce froid respect est digne; il est très païen.

Le 11, après quelques jours passés à Tali, nouveau départ avec toute la caravane. Le 24, nous sommes à Teng-yueh où le consul, M. Ottewil, me comble de la si large hospitalité anglaise.

Mes Tibétains commencent à faire sensation et eux-mêmes ne cachent pas leur étonnement. L'un d'eux, Alla, qui devait avec Adjroup me suivre en France, se croyant déjà à l'extrémité du monde, reste épouvanté et malade à Teng-yueh.

Après la frontière birmane, nous nous arrêtons dans les bungalovs anglais. Le confort jette mes sauvages dans la stupeur. Ils explorent la maison vide et propre, pénètrent dans le cabinet de toilette et entourent, intimidés, le tub prodigieux qui résonne comme un gong. Le jeune Kuégnien qui furette partout me rapporte en triomphe un verre de lampe. Sur les murs je vois des réglements et ordonnances de police. Ce

parfum de civilisation me glace un peu le cœur : c'en est fait de la grande liberté de la vie errante.

Et puis nous rencontrons les premières voitures, des éléphants, des bicyclettes! Enfin, le 6 décembre, nous arrivons à Bhamo, en pleine élégance. J'ai l'air de traîner un cirque à ma suite, ma chaise à porteurs me fait honte et je me sens sale parmi tous ces Anglais astiqués. Adjroup impressionné me demande si on est en France. Des jeunes filles, en piqué blanc, qui jouent au tennis me semblent, à moi aussi, des êtres extraordinaires. Il y avait si longtemps!

Quelques jours après, ma caravane était repartie pour camper à l'écart et se reposer. Il m'en restait Adjroup, premier Tibétain sorti de l'Orient, avide de connaître ces peuples d'Occident, aussi prodigieux, aussi insoupçonnés que ceux des planètes dans le ciel.

C'est à lui maintenant de s'étonner sur l'autre face du monde, et mon récit s'arrête

où commence le sien qu'il écrit à son frère : « Le cinquième jour de la onzième lune, je me suis assis dans un grand navire sur les eaux de l'Irrawaddy, afin de gagner le pays de France.....»

FIN



ADJROUP GUMBO. — MÉKONG TIBÉTAIN

Signature manuscrite :

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.

CONFÉRENCE

FAITE

AU COMITÉ DE L'ASIE FRANÇAISE

LE 19 FÉVRIER 1908

Mesdames et Messieurs,

Le pays dont vous avez la carte sous les yeux a été récemment le théâtre d'événements sanglants assez peu connus, du moins dans leurs détails, et dont les résultats politiques seront sans doute importants. Ils semblent commencer en effet une ère nouvelle dans les relations entre la Chine et le Tibet. Il s'agit de la révolte des Tibétains contre la Chine, qui suivit de près l'expédition anglaise à Lha-sa. Elle dura les deux années 1905 et 1906 et eut lieu dans ce pays-frontière, aux confins du Tibet chinois et du royaume de Lha-sa.

Je n'ai pas assisté à cette lutte et je n'ai pas à le regretter, car des Européens ne sauraient être témoins de pareils événements sans en être aussi

victimes. Les missionnaires français du Tibet qui s'y trouvaient alors ont été massacrés. Je suis arrivé à la fin des troubles et j'ai seulement rassemblé les récits que me firent deux missionnaires échappés au désastre, les récits pompeux et moins dignes de foi de mandarins ayant joué un rôle dans cette guerre, et les histoires que racontaient mes soldats d'escorte lorsque le soir, autour du feu, ils s'excitaient au souvenir des pillages récents des grandes lamaseries.

Je vais d'abord essayer de vous donner brièvement une idée de la physionomie du pays. C'est l'endroit où les grands fleuves d'Asie sortent du Tibet. Le Fleuve-Bleu, le Mékong, la Salouen, l'Irrawaddy et, plus à l'ouest, le Bramapoutre, se sont unis en un faisceau de fleuves comme pour forcer la chaîne des Himalaya. Ils ne sont encore là que des torrents larges à peu près comme la moitié de la Seine. Ils coulent ou plutôt bouillonnent au fond de vallées très encaissées, à 2 500, 2 000 mètres d'altitude, et sont séparés par d'énormes chaînes de montagnes allant à 5 et 6 000 mètres de hauteur. Au sud d'Atentze, le fond des vallées est assez fertile. Au nord de cette ville, les vallées changent d'aspect. Jusqu'à 3 000 mètres environ, les flancs de la montagne sont très escarpés, souvent verticaux; il n'y a pas de végétation, la roche est nue, s'effrite et

s'éboule dans le fleuve dont le lit est un chaos de pierres. Entre 3 et 4 000 mètres, la végétation commence et jusqu'à 5 000 mètres se succèdent la forêt de chênes nains, la grande forêt de pins, puis la forêt des rhododendrons géants. Au-dessus de 5 000 mètres, il n'y a plus que de l'herbe ou la roche nue, et enfin les neiges éternelles.

A mesure qu'on avance vers le nord, les sommets s'arrondissent et s'élargissent jusqu'à ce qu'ils se fondent dans les hauts plateaux, qui se prolongent indéfiniment vers l'ouest et vers le nord.

La distance entre deux fleuves est de 30 à 50 kilomètres et il faut de trois à cinq jours pour la franchir. On a souvent deux et même trois cols à passer, car le massif qui sépare deux grands fleuves est lui-même sillonné de petites vallées parallèles.

Le long des fleuves, à flanc de montagne et à des hauteurs très variables, circule une route, ou du moins ce qu'on appelle route dans ce pays, un sentier de chèvres souvent en encorbellement dans les gorges. Au nord du 30e degré de latitude, à la hauteur de Batang et de Yerkalo sur le Mékong, il n'y a plus de sentier du tout, les gorges deviennent impénétrables; elles sont profondément creusées dans les hauts plateaux, cessent

d'être des voies et c'est, dans cette région, sur les plateaux qu'on circule librement.

Je n'ai pas figuré les montagnes sur la carte. Il me suffira de dire que la région qu'elle représente en est hérissée. Les chaînes sont orientées du nord-ouest au sud-est, sauf une qui leur est presque perpendiculaire. C'est le dernier tronçon des Himalaya, entre le Bramapoutre et la Salouen ; il forme une barrière sans passage entre le Tibet et la Birmanie.

Toute la région est tibétaine, sauf le voisinage immédiat de Likiang. Les tribus non tibétaines qu'on rencontre sont, avec les Tibétains, désignées par le mépris chinois sous le même nom de barbares. Les Mossos sont mêlés aux Tibétains entre Likiang et le Mékong et remontent ce fleuve jusqu'à Yerkalo. Ils obéissent à leurs rois indigènes, dont le principal est le moukoua de Yétché. Ces seigneurs mossos font fonction de mandarins chinois et dépendent de Ouisi. Ils reçoivent de leurs sujets un tribut assez médiocre. On leur impose des secrétaires chinois qui les surveillent et font leurs rapports au mandarin d'Ouisi.

Les Loutse, riverains du Loutse-kiang, paient tribut au moukoua de Yétché.

Quand aux Lissous, on peut les diviser en Lissous insoumis et en Lissous soumis. Les pre-

FEMME LOLO. — RÉGION DE TALI-FOU

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

miers, très nombreux, habitent la vallée de la Salouen, au sud des Loutse. Un général chinois, qui jadis leur avait fait la guerre, avait, avec l'emphase habituelle des rapports officiels, annoncé leur extermination. Les Lissous furent alors rayés des contrôles et depuis jouissent de la complète indépendance d'hommes qui n'existent plus pour l'administration.

Les Lissous soumis habitent la vallée du Mékong, entre Ouisi et Tsekou. Ils ont été refoulés par les Mossos vers le haut des montagnes et on voit très bien la ligne de leurs villages courir le long de la vallée, à 500 mètres au-dessus du fleuve. Contrairement aux Mossos, qui se laissent absorber par les Tibétains, dont ils ont adopté les mœurs, le costume et le langage, les Lissous, eux, ont gardé leur langue, leurs croyances et leur sauvagerie.

* * *

Le royaume de Batang est à cheval sur la région des vallées et celle des plateaux. La ville de Batang, entièrement tibétaine, est située dans une jolie plaine de 2 600 mètres d'altitude, véritable oasis creusée au milieu de plateaux de 4 à 5 000 mètres de haut. Elle était la résidence de deux roitelets indigènes ou In-kouan, et d'un

léang-tay ou trésorier-payeur chinois. Sur la grand'route des caravanes qui vont du Tibet au Seu-tchouan, elle est à quarante-cinq jours de Lha-sa et vingt jours de Ta-tsien-lou.

Mais la véritable importance de Batang venait de sa lamaserie. La lamaserie de Batang est une autre ville, la plus vaste et la plus imposante assurément de ces deux cités jumelles. A mille pas de Batang qui, privée de murs, se resserre à un bout de la plaine sur un mamelon étroit, la lamaserie étale son superbe rectangle d'édifices entouré de murs et sillonné de rues, entre une magnifique allée de cyprès et la rivière qui arrose la plaine et dout elle jouit toute seule.

Cette lamaserie renfermait 1 800 bonzes.

Les lamaseries ne sont pas seulement des couvents; ce sont les places fortes du Tibet, et une guerre dans ce pays se réduit à une guerre de sièges. Elles occupent généralement les positions les plus fortes et les plus inaccessibles. Depuis des siècles, on y entasse des richesses, des munitions et des vivres. Chaque bonze y a son cheval et son fusil.

Sans être très peuplée, la région des vallées l'est beaucoup plus que celle des plateaux. Dans une même journée de marche, on rencontre plusieurs villages et des maisons isolées. Les maisons ont l'aspect farouche de petites forteresses.

Les murs sont en terre, rarement en pierre, épais et très solides. A l'heure actuelle, beaucoup de maisons, des lamaseries, des villes entières, ont été incendiées par les Chinois. A côté de ces ruines récentes, on en rencontre d'autres plus rares et très anciennes, les restes d'anciens châteaux forts mossos, aussi en terre. Ces ruines, vieilles de plusieurs siècles, montrent à quel point les constructions en terre peuvent être bien faites. Et quand les édifices ont été incendiés, il arrive que les murs, qui ont été cuits, forment de véritables blocs de faïence absolument indestructibles.

* * *

Quand le colonel Younghusband et le corps expéditionnaire du général Macdonald entrèrent à Lha-sa, en 1904, le gouvernement chinois crut bien que c'en était fini désormais de sa domination au Tibet. S'il s'était agi pour la Chine de la perte d'un protectorat, elle se serait résignée devant le fait de son impuissance. Mais le Tibet, c'est la grande surface isolante entre elle et le monde européen. Cette barrière une fois envahie par l'étranger, la Chine se voyait avec terreur menacée de tous côtés.

Le gouvernement chinois résolut alors de faire

la part du feu, de sacrifier complètement le Tibet occidental, avec sa capitale, et de s'établir plus solidement dans l'est. Il choisit Tchamdo comme limite occidentale de la zone qu'il se réservait et envoya un ambassadeur pour organiser le pays.

Celui-ci avait titre de Kin-tcha et allait soi-disant à Lha-sa prendre les fonctions de légat impérial. Il s'arrêta à Batang et fit faire des rizières pour le ravitaillement des garnisons futures. Ces rizières demandaient beaucoup de main-d'œuvre, indigène naturellement, pour les travaux d'irrigation.

Ainsi les Tibétains voyaient les Chinois s'implanter chez eux et, d'un autre côté, les Anglais envahir leur territoire. Plutôt que d'être partagés entre deux puissances exécrées, ils résolurent de se donner à un autre maître. Les Russes sont le seul peuple à qui les lamas aient montré quelque sympathie. Ceux-ci allaient donc demander son appui à la Russie, quand les premières nouvelles de la guerre avec le Japon les obligèrent à y renoncer.

Mais les Anglais se retirèrent d'eux-mêmes. Encouragés par cette retraite qu'ils attribuaient à la peur, les Tibétains se crurent capables de chasser les Chinois et même de reconquérir leur pays primitivement annexé, de Batang à Ta-



MÉTIS MOSSO CHINOIS. — MÉKONG TIBÉTAIN

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

tsien-lou à l'est, les vallées du Mékong et du Yang-tse jusqu'au pays de Ouisi, au sud.

Bien que dépendant du Seu-Tchouan, le royaume de Batang échappait absolument à l'autorité chinoise. Le leang-tay chinois ne s'occupait que de finances. Les deux rois, qui tenaient de la Chine l'administration indigène, étaient impuissants devant la lamaserie. Et la lamaserie recevait ses ordres de Lha-sa. Avec sa population remuante de 1 800 bonzes, elle devint le foyer de la révolte et le centre de préparatifs arrogants et bruyants.

Le kin-tcha s'inquiéta vite de rumeurs aussi menaçantes. Isolé comme il l'était, il ne disposait que d'une force insignifiante : ses trente hommes d'escorte et une garnison d'une cinquantaine d'hommes. Enfin, en admettant que les rois indigènes demeurassent fidèles à la Chine, leur influence et leur autorité restaient subordonnées à la puissance religieuse.

Le kin-tcha demanda en toute hâte des troupes au vice-roi du Seu-tchouan. Le courrier fut arrêté et le message intercepté. L'audace des lamas s'en accrut tellement que le kin-tcha, sentant sa personne menacée, résolut de quitter Batang et d'aller lui-même chercher ses renforts. C'était en avril 1905.

Il sortit de Batang, non en fugitif, mais avec

la pompe accoutumée, au son des trompes et des gongs, escorté du mandarin civil et des deux princes indigènes. A quelques pas de la ville, la route entre dans la montagne par un défilé fort étroit taillé dans le rocher. Le cortège s'y était à peine engagé qu'il fut brusquement assailli. La chaise du kin-tcha fut renversée et lui-même tué d'un coup de feu à bout portant.

Les trois autres mandarins ne furent pas touchés et rentrèrent à Batang.

Le premier acte de guerre était accompli. Les lamas, bien entendu, avaient tout ordonné. Ils allaient maintenant faire vite et soulever le pays avant l'arrivée de l'armée chinoise.

La seconde victime fut un missionnaire français résidant à Batang, le P. Mussot. Il avait eu le temps de fuir et allait se réfugier chez ses confrères de Yerkalo. Mais à deux jours de Batang, il faut traverser le Fleuve-Bleu en bac. On lui refusa le passage et il fut pris. Il fut dépouillé de ses vêtements, flagellé avec des ronces et ramené sanglant à Batang, où on lui trancha la tête. A Yargong résidait un autre missionnaire, le P. Soulié, auquel on doit de nombreuses découvertes d'histoire naturelle. Il fut arrêté chez lui, resta enchaîné huit jours et fut décapité.

Les lamas avaient pris soin d'annoncer eux-mêmes au vice-roi du Seu-tchouan, dans une

lettre remarquable d'insolence, le meurtre du kintcha. Ils avaient, disaient-ils, voulu signifier par là à la Chine qu'on refusait désormais sa suzeraineté, avaient épargné le léang-tay, dont les fonctions n'étaient pas politiques, et ils invitaient ironiquement le vice-roi à venir avec une armée.

Les Chinois envoyèrent tout d'abord les troupes les plus rapprochées. Le mandarin de Ouisi partit avec tout ce qu'il avait de soldats, de 3 à 400, et dut s'arrêter à Atentze, à moins de moitié route, entre Ouisi et Batang. La révolte avait marché plus vite que lui et gagné le pays jusque-là.

Atentze est une petite ville dont la population fixe est surtout composée de commerçants chinois. Les nombreuses caravanes qui y passent lui font une population flottante de Tibétains. Elle est un de leurs centres d'approvisionnements et le siège de la douane chinoise. Située à 3 300 mètres d'altitude, au fond d'un cirque étroit et boisé, Atentze se trouve être, au point de vue stratégique, une véritable souricière. Le mandarin de Ouisi s'y enferma avec ses soldats.

Il y avait là, en outre, un vieux mandarin militaire nommé Yang, commandant les troupes de la région. Il disposait sur le papier d'une garnison suffisante et, en réalité, d'une cinquantaine d'enfants déguisés en soldats; un second chef militaire, indépendant du premier, avait trois

cents hommes, et le mandarin douanier ses cinquante soldats de garde.

Le chef tibétain du district, un nommé Rojuchon, résidait d'habitude dans un vrai château féodal à un jour au nord, au village de Dong. Il avait levé en secret une bande de plusieurs centaines de partisans pour exterminer les Chinois. Afin de dissimuler la véritable raison d'être de sa petite armée, il raconta au mandarin de Ouisi que ces soldats étaient de Batang, venus à la poursuite des chrétiens. Les Chinois démasquèrent le mensonge. Rojuchon fut arrêté et eut la tête tranchée.

Sans se laisser intimider par cette exécution, les Tibétains entourèrent Atentze. Ils n'eurent qu'à camper sur les montagnes boisées environnantes pour bloquer complètement la ville. Ils n'avaient plus d'obstacles devant eux. A Ouisi même, il n'y avait plus un soldat.

Quand les mandarins d'Atentze se virent prisonniers dans leur ville, ils écrivirent aux missionnaires de Tsekou que tout était perdu, les suppliant de fuir. Mais la lettre n'arriva pas. Le P. Dubernard, qui résidait à Tsekou depuis trente ans, et le P. Bourdonnec, venu de Yerkalo, furent tués. Un botaniste anglais, M. Forest, qui se trouvait là depuis quelque temps, put s'échapper. Il dut à sa forte constitution et à son

énergie de résister à huit jours de véritable chasse à l'homme au milieu des montagnes, se cachant le jour et marchant la nuit, sans autre nourriture que des racines.

Après l'exécution de Rojuchon, un petit mandarin militaire avait été envoyé avec cinquante hommes à la lamaserie de Tong-tchou-lin, au sud-est d'Atentze, non loin du Fleuve-Bleu. Les lamas intimidés lui firent un accueil empressé et hypocrite. Mais quand ils apprirent l'investissement d'Atentze, ils massacrèrent pendant leur sommeil les cinquante soldats, moins deux ou trois qui s'échappèrent. Puis, s'étant emparés du mandarin, ils l'écorchèrent vif, empaillèrent sa peau, et la suspendirent dans leur pagode. Lorsque plus tard la lamaserie fut détruite, on retrouva la peau du malheureux mandarin, et on l'expédia au vice-roi, à Yunnan-Sen, comme pièce à conviction.

Après cela, les lamas de Tong-tchou-lin allèrent à Atentze grossir, avec ceux de Hong-pou, l'armée des assiégeants. Ils étaient plusieurs milliers, moines et laïques; mais on n'a jamais pu me dire un chiffre, même approximatif.

Les Chinois avaient brûlé la lamaserie située dans la ville même, et massacré un grand nombre de ses habitants.

Pendant que les soldats pillaient et pourchassaient les moines parmi les énormes édifices en

flammes, ils étaient arrivés au sanctuaire de la prière perpétuelle où, comme dans toute lamaserie, huit bonzes, jour et nuit, doivent prier sans interruption. Les huit bonzes ne semblèrent pas s'apercevoir de ce qui se passait autour d'eux et ne se dérangèrent que quand les flammes allaient les atteindre. Ils s'installèrent plus loin, sur les décombres fumants, avec leur attirail religieux et se mirent à psalmodier de leur voix monotone. On dit que les soldats les respectèrent.

Ce médiocre fait d'armes ne réparait par les conséquences d'une situation à la fois si critique et si ridicule. Les trois mandarins ne surent même pas profiter de leur voisinage forcé pour unir leurs moyens et tenter de sortir. Ils combattaient isolément, à tour de rôle. Chacun d'eux marchait un jour sur trois et se reposait les deux autres. A la fin, le mandarin de Ouisi jugea que sa situation ne pouvait se prolonger plus longtemps. Il entra en pourparlers avec les Tibétains et négocia sa délivrance. On lui demanda deux têtes, celles de son secrétaire et de son interprète, moyennant quoi il pourrait sortir d'Atentze avec tous ses soldats, mais devrait renoncer à la lutte.

Le mandarin accepta lâchement. Il n'avait rien à reprocher à ces deux hommes qui l'avaient servi avec trop de zèle aux yeux des Tibétains et dont l'un, son secrétaire, appartenait à une très grande

famille. Il les livra donc aux lamas, dut présider à leur supplice et retourna à Ouisi.

Il était depuis peu dans sa ville, quand le préfet de Likiang, son supérieur et ennemi personnel, arriva avec ordre de le faire exécuter. Celui-ci l'avait accusé de trahison, avait obtenu un arrêt de mort et courait bien vite le porter lui-même à Ouisi pour prévenir un contre-ordre possible.

Le mandarin de Ouisi reçut son supérieur avec l'empressement que réclame l'étiquette chinoise, se prosterna devant l'arrêt de mort d'émanation impériale et se retira pour prendre l'opium. Malheureusement l'abus de l'opium l'avait immunisé contre cette drogue. Les fortes doses qu'il absorba ne purent le tuer. Le mandarin ne put donc éviter la peine infamante et fut traîné hébété au supplice. Il était parent du fameux Tchao Eul Fong dont nous allons parler maintenant et qui prit avec plus de succès une part active à la guerre dans le nord.

*
* *

Pendant que se passaient ces événements, le vice-roi du Seu-tchouan avait organisé et envoyé une armée à Batang, sous les ordres de ce Tchao Eul Fong, anciennement mandarin à Tcheng-tou. Ce Tchao était un homme vraiment

terrible. Grand, maigre et voûté, avec les yeux perdus au fond d'orbites caves, il avait un physique remarquable pour un répresseur de révolte. Éminemment énergique et dur, il faisait avec réflexion, froidement, des choses qui étonneraient même chez un maniaque de la cruauté.

Il battit à trois reprises toutes les forces tibétaines qui se présentèrent sur sa route, principalement au plateau de Litang.

Arrivé à Batang, son premier acte fut la destruction de la lamaserie. Bâtie en plaine, contrairement aux autres lamaseries qui recherchent les positions les plus inaccessibles, celle-ci, si puissante et si grandiose, était sans défense contre un siège. Les bonzes l'avaient abandonnée avant l'arrivée des Chinois et combattaient dans les rangs tibétains. Tout fut pillé et brûlé et il ne reste plus de ce couvent colossal qu'un vaste parterre de ruines.

Après cela, le Tchao devait rechercher les responsabilités du meurtre du Kin-tcha et châtier les coupables. Le leang-tay étant, bien que mandarin chinois, resté indemne et nullement inquiété durant cette longue crise, pouvait être gravement compromis comme complice. Il n'avait jamais été hostile aux lamas et ceux-ci avait pris soin, dans leur lettre si insolente au vice-roi du Seu-tchouan, de le dégager de toute responsabilité. Mais le



FEMME LOLO. — RÉGION DE TALI

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

plus grave était que sur cette lettre était apposé le sceau officiel chinois que ce mandarin avait laissé les lamas lui prendre. Néanmoins, à l'heure actuelle, sa tête, par la vertu d'influences probablement secrètes, n'est pas encore tombée.

Il n'en fut pas de même des deux roitelets indigènes. Malgré leur impuissance, ils furent décapités et leurs familles exilées. Un incident comique (nous sommes en Chine) égaya cette double exécution. Quand les deux in-kouans allèrent au supplice, un bourreau de parade marchait devant. Mais, derrière chacun d'eux et à leur insu, un soldat marchait aussi le sabre nu. Le premier in-kouan eut, tout en marchant, la tête tranchée d'un seul coup. Le deuxième in-kouan, voyant rouler à terre la tête de son collègue, rentra instinctivement la sienne dans ses épaules. Et mal lui en prit, car au même moment son bourreau particulier lui portait le coup. Il le reçut sur l'oreille, et le soldat eut quelque difficulté à faire tomber sa tête. Ce n'est pas pour son intérêt que je rapporte cette histoire, mais pour ce qu'elle éclaire de la psychologie chinoise, car, à en juger par le nombre de fois qu'on me l'a racontée, elle devait être d'un comique bien irrésistible.

Si ces deux chefs n'avaient pas trempé direc-

tement dans le complot, un autre chef d'un des sept districts voisins avait, à l'instigation des lamas, mené toute l'affaire. Le Tchao espérait par lui avoir les noms de tous ses complices. Mais ce chef résista à toutes les tortures, persistant à se dire seul coupable. Pendant un mois, chaque jour, on le livra à dix soldats qui s'épuisaient à le torturer. Chaque jour une nouvelle équipe de dix soldats s'en emparait. Ils dépensaient sur lui sans résultat, toutes les ressources de leur ingéniosité. A la fin, quand le Tchao désespéra de lui arracher une parole, il permit à ses soldats de le tuer.

Mais le temps que dura cette enquête, plus longue que fructueuse, ne fut pas entièrement perdu. Les soldats poursuivaient les bonzes dispersés dans la région. Ils touchaient une prime par tête de bonze qu'ils rapportaient. Ils en eurent bientôt des charges si considérables, qu'on les autorisa à ne produire que l'oreille gauche. Ils en firent des chapelets. Mais comme rien ne distingue une oreille de bonze d'une oreille de laïque, il est possible que des soldats peu scrupuleux se soient fournis d'oreilles un peu dans tous les mondes.

Les bonzes survivant au massacre allèrent se réfugier à la lamaserie de Sam-pin-lin admirablement fortifiée, située à douze jours au sud-est de

Batang, dans un pays encore indépendant. Le Tchao, qui avait perdu du temps à Batang, avait hâte de réduire cette lamaserie qui se fortifiait tous les jours. Sam-pin-lin était défendue par huit enceintes et la dernière muraille avait encore plus de dix pieds d'épaisseur.

Elle renfermait environ 3 000 bonzes et autant de laïques réfugiés avec leurs femmes et leurs enfants. L'eau arrivait par des conduites souterraines et il y avait pour quinze ans de vivres, à en croire les Chinois. Les tours élevées dans lesquelles on verse le blé étaient remplies jusqu'au sommet. Les lamas ont coutume d'accumuler leurs richesses dans des tours. Il y a même des tours dans lesquelles on lance des lingots d'argent, et on évalue la richesse à la hauteur de la colonne de métal.

Le siège commença en novembre 1905. Il dura six mois. Les Chinois n'essayèrent pas d'entamer la formidable enceinte. Ils creusèrent des mines jusque sous les murailles. Les assiégés firent des contre-mines et il y eut des rencontres sous terre. Moines et soldats s'entr'égorgeaient dans l'obscurité de leurs souterrains.

A force de creuser, les Chinois découvrirent les conduites d'eau et les coupèrent. Malgré cela, la lamaserie résistait toujours.

Bientôt l'armée chinoise manqua de vivres.



Dans ce pays désert et lointain, le ravitaillement était impossible. Les assiégeants étaient plus affamés que les assiégés. Les soldats, depuis longtemps, ne recevaient plus leur solde et murmuraient. Quelques-uns désertèrent. Le Tchao alors maintint son armée par la terreur. Les déserteurs pris était suppliciés. La moindre peine était la mort simple. Pour un murmure, sur un simple soupçon, on coupait la tête. Deux compagnies entières qui ne semblaient pas sûres furent exécutées avec leurs chefs. Tous ceux qui revenaient d'un engagement blessés par derrière avaient immédiatement la tête tranchée. Le Tchao fit périr ainsi plus de six cents de ses propres soldats. C'était un grand trou dans son effectif, mais il put maintenir ses troupes jusqu'à la fin du siège.

Il y avait près de six mois que le siège était commencé. Le Tchao ne pouvait plus nourrir ses soldats et pensait à abandonner la place. Il ne lui restait plus qu'à se suicider pour éviter le sort de tout général vaincu, quand une occasion d'employer la ruse se présenta.

Les assiégés avaient épuisé leurs provisions d'eau. Si les Chinois mangeaient leurs sandales de paille, les Tibétains, eux, en étaient réduits à boire des liquides immondes. Ils envoyèrent un homme demander du secours à Litang. L'homme



LISSOU. — MÉKONG TIBÉTAIN

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

fut pris et le message apporté au Tchao. Les assiégés indiquaient la date et l'heure de la nuit à laquelle ils attendraient les secours. On n'aurait qu'à se présenter à l'heure dite et la porte serait ouverte.

Le jour fixé par le message, deux cents soldats se déguisèrent en Tibétains et se présentèrent à la porte, qui s'ouvrit. Ils firent irruption dans la place, suivis de près par le reste de l'armée chinoise. Ils massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, bonzes, femmes et enfants. Les Lamas se défendirent désespérément. Surpris pendant la nuit, ils n'eurent pas le temps de s'armer, c'est à coup d'ongles et de dents qu'ils se battirent.

Le Tchao envoya aussitôt la nouvelle que tout était exterminé, qu'il n'y avait plus un bonze de vivant, et le lendemain le pillage commença. On découvrit alors quatre-vingts bonzes réfugiés dans la cachette la plus inaccessible de la lamaserie. Le Tchao, pour ne pas faire mentir son message envoyé la veille, les fit sortir un à un de leur réduit, et au fur et à mesure on leur coupait la tête.

A la même époque, les soldats du Yunnan s'emparaient de la lamaserie de Tong-tchou-lin, dont nous avons parlé plus haut.

Après la prise de San-pin-lin, le Tchao retourna à Batang, mais n'y ramena pas son armée

complète. Ses soldats avaient trop souffert de sa rigueur ou de la famine. Il y eut des désertions en masse. Les uns partirent dans le sud, vers le pays de Yong-pé et se dispersèrent. D'autres prirent la direction du Seu-tchouan. Ils furent arrêtés à Litang et ramenés au Tchao qui les fit couper en morceaux.

*
* *

A la fin de l'année 1906, le pays semblait donc pacifié. Les missionnaires étaient revenus, après deux années d'absence, relever les ruines de leurs chrétientés. Les Chinois, d'eux-mêmes, leur avait offert des réparations morales et matérielles, quand la guerre, mal éteinte, se ralluma soudain avec violence. Mais, cette fois, la répression fut aussi vive que la révolte.

En face de Yerkalo, de l'autre côté du fleuve qui sépare le royaume de Lha-sa du royaume de Batang, est située la lamaserie de Lagongun. Peu considérable par le nombre de ses bonzes, elle était redoutable par sa position, perchée, comme un nid d'aigle, à 1 000 mètres verticalement au-dessus du fleuve. Avant la guerre, cette lamaserie percevait des droits sur le sel qui passait sur son domaine pour entrer au Tsarong. Les riches salines de Yerkalo fournissent, en effet, tout le

Tibet oriental. Les Chinois ayant monopolisé tous les droits sur le sel, les lamas de Lagongun se révoltèrent. De plus, ceux-ci voyaient avec rage le rétablissement des missionnaires dans la chrétienté de Yerkalo, qu'ils avaient déjà brûlée trois fois et qu'ils pensaient avoir détruite pour toujours. Enfin ils avaient sous les yeux, comme une menace perpétuelle, un camp de soldats chinois établi à Poutine, village voisin de Yerkalo.

Ils commencèrent la lutte le 25 décembre, pendant la nuit, et jusqu'au mois de février ils ne cessèrent de tenir leurs adversaires en éveil. Il combattaient de préférence la nuit; ne pouvant, en effet, sortir de leur repaire sans se montrer sur le flanc de leur montagne dénudée, ayant devant eux le fleuve qu'on passe seulement par une corde, ils faisaient des détours considérables pour attaquer par surprise. Mais comme ils n'entreprenaient rien sans consulter les dieux et faire des sacrifices, les feux que l'on voyait la nuit briller dans la montagne annonçaient aux Chinois une attaque prochaine.

A la fin, les Chinois eurent raison de leurs adversaires. Ils firent une diversion au bord du fleuve pour les attirer. Ceux-ci, comme d'habitude, firent rouler sur les Chinois des quartiers de roche, puis descendirent au grand galop de leurs chevaux les sentiers effrayants de leur mon-

tagne. Pendant ce temps, deux détachements chinois la contournaient de chaque côté et parvenaient à la lamaserie vide de défenseurs. Ils en incendièrent une partie et se fortifièrent dans l'autre.

Cette fois encore, la lutte finie, une partie des soldats se révoltèrent. Ils tuèrent un de leurs chefs dont ils étaient mécontents et partirent avec leurs armes vers le Yunnan. On ne put arrêter que quatre de ces soldats. Ils furent décapités à Poutine au mois de juillet dernier, en face de la maison que j'habitais. Cet événement n'était remarquable que par l'égale indifférence où il laissait les spectateurs, le bourreau et les victimes.

*
* *

Voilà où en étaient les choses vers le milieu de l'année dernière : le pays était rentré à peu près dans le calme, mais ruiné. Les lamaseries étaient détruites, de nombreux villages incendiés. Toute la région était gouvernée militairement. Il y avait deux centres d'occupation militaire. Le commandant des troupes yunnanaises de la région de Ouisi résidait à Atentze; celui des troupes seutchouannaises de la région de Batang campait à Poutine, près de Yerkalo. Ce dernier était un



FEMME LOLO. — RÉGION DE TALI-FOU

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

jeune homme fort distingué, un vrai chef, rappelant plus dans ses manières l'officier européen que le mandarin chinois. Il s'était battu, étant enfant, avec les Pavillons Noirs contre les Français et avait conservé pour nos soldats une vive admiration. Il fut le premier mandarin chinois à explorer le Tsarong, province limitrophe à l'ouest du Mékong et dépendant de Lha-sa. Il recueillit de nombreuses soumissions de chefs indigènes. Mais, tout récemment, Lha-sa vient d'intimer aux Tsaronnais l'ordre de revenir à des sentiments plus tibétains et d'interdire l'accès de leur pays aux Chinois. Qui aura le dernier mot, de Lha-sa ou de la Chine? La Chine, très probablement. Enfin, je viens d'apprendre par lettre qu'en décembre dernier les Chinois avaient mis le siège devant deux lamaseries du Tchong-tien nord, s'étaient emparés de l'une, mais avaient échoué devant l'autre.

Je dois aussi mentionner la situation actuelle des tribus non tibétaines. Le moukoua de Yétché qui était resté fidèle à la Chine continue à exercer sur ses sujets les fonctions d'un mandarin chinois. Toutefois la tribu Loutze vient d'être soustraite à son autorité. Elle est maintenant administrée par un fonctionnaire chinois installé depuis l'été dernier à Tchamoutang.

Quand aux Lissous, ils se pourrait bien que la

Chine ne leur laissât plus longtemps le bénéfice inappréciable d'avoir été jadis exterminés, comme je l'ai dit il y a un instant.

*
* *

Voyons maintenant ce qui semble devoir ressortir de la situation présente.

Le Tibet chinois est donc encore partagé entre le Seu-tchouan et le Yunnan. Il forme dans chacune de ces provinces un département spécial et très étendu dans un pays difficile et si reculé, qu'y être envoyé, même pour occuper un poste important, a toujours été considéré par les mandarins comme une disgrâce. L'administration mixte, indigène et chinoise, contrariée par une autorité religieuse intransigeante, avait laissé le Tibet chinois dans une grande indépendance des provinces auxquelles il était attaché.

Les derniers événements montrèrent la faiblesse de cette organisation. Les Chinois s'étaient, en effet, trouvés en présence d'un double danger : invasion de l'étranger, par l'Occident et révolte des Tibétains soumis, aux portes même de la Chine.

Ne pouvant, avec leurs moyens actuels, faire face au premier danger toujours possible, les Chinois veulent l'atténuer en étant en mesure d'éviter le second dans l'avenir.

Aussi le but qu'ils poursuivent aujourd'hui méthodiquement est la formation de cette zone fortifiée à laquelle ils avaient commencé à procéder hâtivement lors de l'expédition anglaise.

L'autorité indigène sur laquelle ils s'étaient appuyés jusqu'ici est à peu près supprimée dans le Tibet chinois et ils y substituent en ce moment l'administration chinoise. La destruction des lamaseries, qu'ils continuent systématiquement, est une garantie assurée de tranquillité pour l'avenir.

Voilà leur acquis. Ils ont encore devant eux un programme bien lourd. D'abord former une seule province des Tibet seu-tchouennais et yunnanais dont le chef-lieu serait Batang. On voudrait aussi y englober le Tsarong. Cette province est relativement très peuplée et riche; la surface cultivable n'y est pas plus étendue qu'ailleurs, mais le commerce du musc que les Tsaronnais vont chercher plus loin à l'ouest, au royaume de Poyul et qu'ils vendent aux Chinois d'Atentze, a donné à ce petit pays une réelle prospérité.

Le gouvernement chinois a chargé de la formation de la nouvelle province le fameux Tchao Eul Fong, à l'énergie duquel il doit de conserver le Tibet. Celui-ci demande pour cela 400 ouans, soit environ 15 millions de francs, et c'est la question financière qui est la plus difficile à ré-

soudre. Il y a, en effet, tout à faire. Les yamens détruits à relever et les nouveaux à bâtir. Or, dans ce pays sans ressource, il faut faire venir tous les matériaux et les ouvriers de Chine. Avec cela l'entretien des troupes, construction de rizières, amélioration des routes, établissement de lignes télégraphiques. Il y a déjà une ligne de Tatsien-lou à Batang. Elle sera sans doute prolongée jusqu'à Tchamdo et rejoindra Ouisi et Talifou au sud.

On a aussi fondé une école de langue tibétaine à Tatsien-lou. Les fonctionnaires chinois devront parler tibétain. Cela est une grande nouveauté. Et elle doit être bien nécessaire pour que les Chinois s'abaissent à parler la langue des barbares.

Et maintenant, au delà de cette province nouvelle, jusqu'où les Chinois devront-ils s'avancer pour sentir leur frontière occidentale suffisamment protégée? Je ne saurais le dire. Ils ne seront jamais satisfaits, tant la hantise de l'invasion étrangère est ancrée dans leurs cerveaux timorés.

Il est certain que plus ils avanceront, plus ils s'aliéneront Lha-sa. Ils perdront en pouvoir sur le vieux Tibet bouddhique ce qu'ils gagneront sur leur nouveau Tibet chinois.

Ils auront deux politiques destinées à deux Tibet : détruire dans l'un, leur voisin, l'autorité lamaïque sur laquelle on continuera à s'appuyer

dans l'autre, le Tibet des dieux, intransigeant, trop éloigné et peut-être bien sacrifié d'avance.

Les Chinois auront-ils les ressources et la persévérance nécessaires à l'exécution de leur projet ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

EXTRAIT

DES BULLETINS ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS

Séance du 4 juin 1908. — Communication de M. J. Bacot.

Parmi les populations non chinoises du Yunnan, je n'ai vu de près que les Mossos, les Lissous, les Loutzés et surtout les Tibétains, chez lesquels je suis resté six mois.

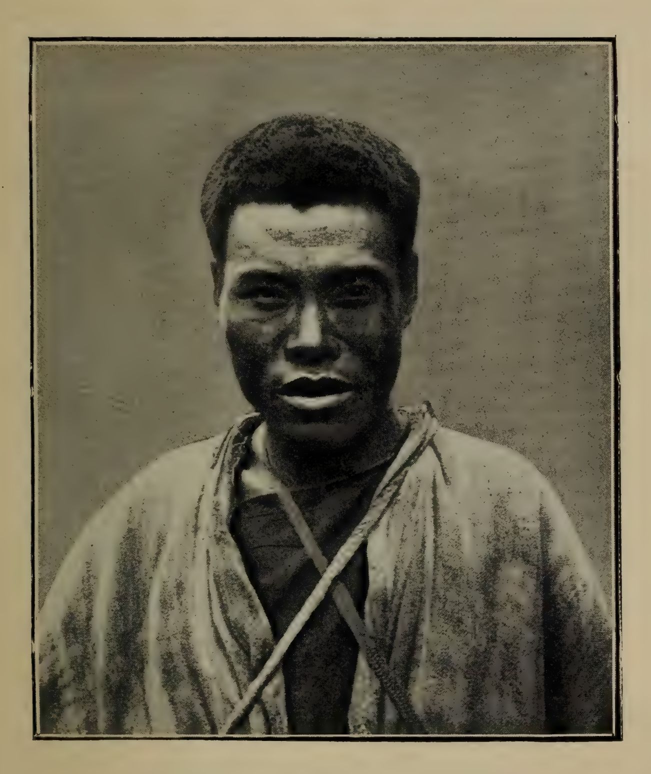
Je n'ai fait que traverser le pays des Lolos soumis et des Minkias. Je n'ai rien à dire sur eux, si ce n'est qu'un œil non prévenu et peu exercé comme le mien ne saisit aucune différence entre ces deux races. C'est plutôt moralement qu'elles diffèrent. Tandis que les Minkias ont de grandes tendances à copier et à assimiler la civilisation chinoise, les Lolos restent réfractaires.

Je dois signaler un monument mégalithique dans une petite vallée habitée par des Lolos sou-

mis, et située à 60 kilomètres environ à l'est de Talifou. Ce m'a semblé être une partie d'allée couverte, actuellement ensevelie sous les terres descendues de la montagne. Elle forme une chambre rectangulaire de 8 mètres de long sur 2 m. 50 de large et 2 mètres de haut. Le sol est recouvert d'une grande épaisseur de débris de pierres. Les indigènes y taillent pour leur usage les pierres éboulées. Le fond est formé par une seule dalle.

L'orientation est est-ouest, le fond à l'est. Une tombe, qui semble récente, occupe le fond. Les parois sont formées par des pierres considérables de plusieurs mètres carrés de surface. Le plafond est formé par trois pierres ayant environ 3 mètres carrés chacune. La couche de terre au-dessus est mince, mais suffisante pour être cultivée.

A proximité, dans le prolongement à l'est, est une pierre debout de 3 mètres de haut. Il y aurait dans la vallée des traces d'autres monuments semblables, mais ensevelis et servant de carrières de pierres. Les indigènes disent y avoir trouvé des ossements humains de grande taille, qui tombent en poussière dès qu'on les touche.



LISSOU. — MÉKONG TIBÉTAIN

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

MOSSOS

Les Mossos sont déjà mêlés aux Tibétains entre Likiang, leur ancienne capitale, et le Mékong. Mais les monts du Litipin, que l'on franchit avant d'arriver à Ouisi, sont la frontière naturelle entre la Chine et le Tibet. Ouisi est une ville mosso, et les marchands chinois qui s'y trouvent se considèrent déjà comme expatriés. De Ouisi à Tsekou, la vallée du Mékong est occupée par les Mossos. Plus haut, leurs villages sont de plus en plus rares, et le dernier est celui de Poutine, voisin de Yerkalo.

Dans le pays de Ouisi, les Mossos se distinguent à peine des Chinois dont ils ont adopté le costume, les mœurs et en grande partie le langage. De même entre Tsekou et Yerkalo, on ne peut les distinguer des Tibétains. C'est un peuple qui se laisse absorber par ses envahisseurs. Mais entre ces deux courants venant du nord et du sud, il existe un noyau un peu plus intact. Ce sont Kampou et Yetché. Ces deux districts sont soumis à leurs rois indigènes ou Moukouas, mais sous le contrôle de la Chine. Le Moukoua de Yetche est le plus important; il descend de la famille qui régnait jadis à Li-Kiang. Ses terres vont jusqu'à la Salouen et au delà. Là, les mai-

sons sont encore chinoises, alors que la religion est déjà celle des Lamas. Mais l'aspect des gens et surtout des femmes est particulier. Ils portent une robe courte en laine blanche, arrêtée aux genoux et serrée à la taille. Un manteau de même étoffe ou une peau de chèvre leur pend des épaules. Les jeunes filles ont un bandeau ou serre-tête rouge, et des roses sont piquées dans leurs cheveux. Les femmes portent de lourds ornements de têtes en argent, très finement travaillés.

Il n'existe rien, je crois, des institutions primitives des Mossos. Ils ont une langue comprenant plusieurs dialectes, et leurs sorciers emploient une écriture idéographique dont ils sont seuls à faire usage.

Les Mossos se disent venus du nord, d'un endroit dont ils ne peuvent déterminer la position et dont le nom, Bedji, ne nous apprend rien. Mais cela ne prouve pas grand'chose. Lorsque les Tibétains font valoir la supériorité que leur donne Lha-sa et refusent aux Mossos le droit de cité, ceux-ci leur opposent ce Bedji, qui serait leur Lha-sa et le berceau de leur ancienne religion plutôt que de leur race.

Les Mossos ont laissé des traces fort loin dans le nord entre Yerkalo et Batang, et même sur la route de Batang à Litang. Ce sont des ruines de châteaux-forts en terre. Ils sont si bien construits,

qu'ils résistent aux pluies et aux gelées successives. Je n'ai pu recueillir qu'une légende sur l'origine de ces châteaux. Un des rois de Li-Kiang, nommé Séranoté, célèbre par ses conquêtes, avait envoyé un de ses ministres, nommé Agoumo, dans cette région de Batang. Le pays étant vide d'habitants, Agoumo jetait à terre une poignée d'aiguilles qui, aussitôt, se métamorphosaient en ouvriers, et chaque jour il jalonnait sa route d'une forteresse.

LES LISSOUS. — LE PAYS

Arrivé sur le Mékong, on rencontre les premiers Lissous. Le Mékong sépare jusqu'à Yerkalo le Tibet chinois du royaume de Lha-sa ou Tibet proprement dit. Il coule entre le Yangtse et la Salouen, ces trois fleuves formant trois sillons parallèles et rapprochés. Trente à cinquante kilomètres seulement les séparent, mais les chaînes de montagnes entre eux s'élèvent à 5 000 mètres d'altitude et il faut de trois à cinq jours pour les franchir.

. . . .

. . . .

Contrairement aux Mossos, qui se laissent absorber par les Tibétains, les Lissous, eux, ont

gardé leur langue, leurs croyances et leur sauvagerie.

Ils habitent de pauvres maisons en planches bâties sur pilotis. Ne trouvant que peu de terres à cultiver dans leurs montagnes escarpées, ils vivent de chasse et dépeuplent la forêt de son gibier.

Ce sont de beaux hommes, plus grands que les Tibétains et surtout que les Mossos, relativement petits. Les femmes portent sur la tête un capuchon tout recouvert de petits coquillages. Comme vêtement, pour les deux sexes, des guenilles informes.

Il semble donc que les Lissous aient été les premiers occupants de cette région, qu'ils se soient retirés dans les montagnes devant les Mossos, mais que ceux-ci, devant de nouveaux envahisseurs, aient préféré fusionner avec eux et rester dans le fond des vallées.

LES LOUTZÉS

Les Loutzés sont les riverains du Loutzé-Kiang ou Salouen. Leur pays est limité au nord par le Tibet proprement dit et au sud par le pays Lissous, à l'est par le Tibet Yunnannais, à l'ouest par les Kioutzés. Il y a en tout environ 1 600 familles loutzés. Venus du Kiou-Kiang,

branche supérieure de l'Irrawaddy, il y a plus d'un siècle, ils sont de même race que les Kioutzés, riverains actuels de ce fleuve.

Ces deux peuplades parlent un langage presque identique.

. . . .

. . . .

Le Monkoua de Yetché doit fournir aux Loutzés le sel dont le pays est complètement privé.

Les Kioutzé, encore plus privés de sel, le mettent dans de petits tubes de bambou passés à travers le lobe de l'oreille en guise d'ornement. De temps en temps il retirent le tube salière pour y prendre un grain de sel afin de le sucer, ce qui leur paraît un vrai régal.

L'agriculture est presque nulle. On fait un peu de maïs et de sarrasin. Les surfaces planes, si rares et si recherchées ailleurs par les Tibétains, ne sont pas ici cultivées. Les Loutzés ne défrichent que les terrains en pente accentuée, de sorte qu'en faisant face à la montagne, ils ont moins à se baisser pour bêcher. Je dois ajouter qu'ils n'ont pas de charrue.

Les Loutzés sont propriétaires de toute terre qu'ils ont défrichée et peuvent l'aliéner. Les terres non cultivées sont en commun; ce sont les pâturages. Une herbe grasse et abondante

recouvre les flancs de la montagne. On y met le feu chaque année à la fin de la saison sèche et ces incendies successifs détruisent peu à peu ce qui reste des forêts.

Insouciants et indolents, les Loutzés ne cultivent pas assez de terres pour récolter de quoi se nourrir toute l'année.

Ils se procurent, par une chasse facile, le complément, on peut même dire le fond de leur alimentation. Ce sont les rats de montagne, qui pullulent vers les sommets. Les femmes et les enfants leur font une chasse incessante et les tuent à coups de flèche d'arbalète, puis les enfilent en chapelets qu'on laissera sécher sous le toit des maisons.

Grâce à la modicité de leurs besoins et à leur caractère pacifique, les Loutzés vivent dans une sorte de régime communiste. On met en commun par villages, toutes les richesses mobilières. Chaque famille ira à tour de rôle chasser les rats, ou tuera le cochon, ou fera le vin, et le village entier fera ripaille et s'enivrera, et après celle-là une autre.

Les maisons, comme celles des Lissous, sont faites en bois et sur pilotis.

Le costume loutzé consiste en une pièce de toile passant sous le bras gauche et attachée sur l'épaule droite, laissant ainsi le flanc droit découvert. Les gens riches en ajoutent une autre allant

de l'aisselle droite à l'épaule gauche, complétant ainsi le costume.

Quand il se marie, un Loutzé paye aux parents 8 ou 10 taëls en échange de leur fille et comme complément il y a un festin. Deux ou trois ans après la noce, les mariés vont visiter les parents de la femme et se font rembourser en cadeaux la somme versée lors du mariage par le mari.

Les Loutzés n'ont pas de religion apparente, mais ils ont des sorciers qui sont aussi leurs médecins et jettent des sorts bons ou mauvais. Ces sorciers sont craints et détestés.

Il n'y a aucun rudiment de justice publique et elle serait bien inutile. Les Loutzés sont essentiellement doux et honnêtes. Leurs animaux paissent sans surveillance dans la montagne, et quand eux-mêmes, pendant la belle saison, quittent la vallée pour aller dans la montagne, ils laissent leurs maisons ouvertes, sans que, pendant plusieurs mois, le moindre ustensile, même un seul grain de maïs, ait été dérobé.

LES TIBÉTAINS

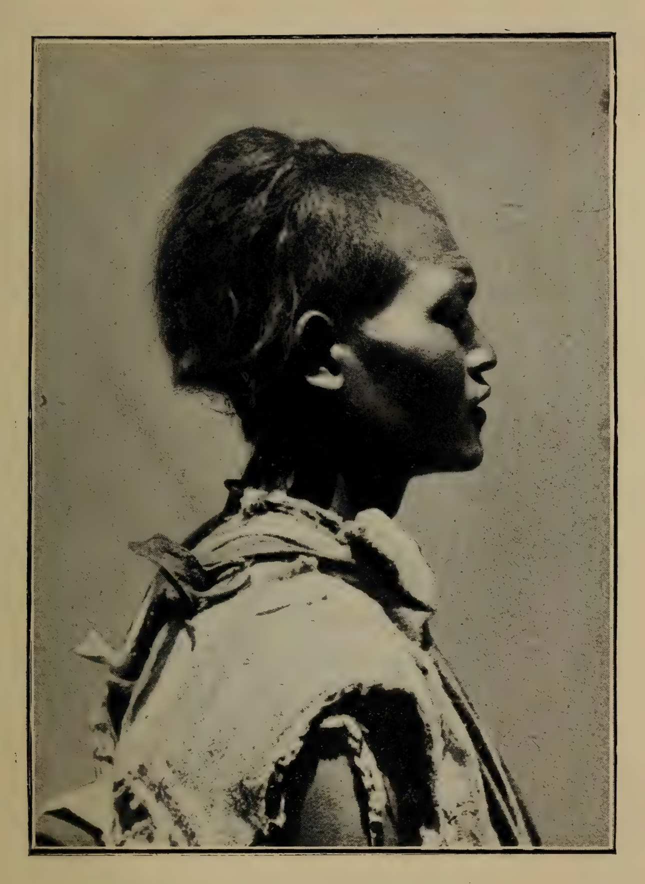
Au sujet des Tibétains il y aurait trop à dire, et pour ne pas répéter ce qui a déjà été dit sur eux, je glisserai sur les généralités et ne parlerai

que de mes observations particulières se rapportant spécialement au Tibet sud-oriental.

Les estimations de la population du Tibet ont pu varier de un à sept millions d'habitants. Ces divergences viennent de ce que la plupart des voyageurs ont généralisé leurs observations suivant la région qu'ils visitaient; les uns ayant parcouru les hauts plateaux à peu près inhabités, les autres, les missionnaires en particulier, après avoir visité les vallées peuplées du sud. Il est déjà difficile, presque impossible, de connaître même approximativement la population d'un district et même d'un village. Les indigènes ne comptent que par familles, et seulement les familles de maîtres, sans mentionner les familles de serfs et d'esclaves qui, dans le sud, sont en grande majorité.

Il y a lieu de distinguer, pour presque tout ce qui a été dit sur le Tibet, entre le Tibet des plateaux ou des tentes et celui des vallées ou des maisons, c'est-à-dire entre le nord et le sud. J'ai remarqué, en comparant mes observations avec celles d'autres voyageurs, que ce qui est vrai dans la petite partie que j'ai visitée, l'est encore à 2 000 kilomètres à l'ouest et ne l'est plus à 100 ou 200 kilomètres au nord.

C'est que le pays, le climat, les conditions d'existence sont les mêmes sur un même parallèle



LISSOU. — MÉKONG TIBÉTAIN

(Extrait des Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris.)

et que les routes, le mouvement des échanges et des voyages qui unifient les mœurs et le langage, vont de l'est à l'ouest, en dépit des grands fleuves qui semblent barrer la route.

La famille. — Il est vrai sans doute pour tout le Tibet que les liens de la famille sont très resserrés. Partout doit être la même, jusqu'au mariage des fils, l'autorité du père. L'aîné d'une famille, une fois marié, devient propriétaire des terres, des esclaves, de la maison et de tout ce qu'elle contient. Les vieux parents et les frères sont à la charge de l'aîné. On comprend alors que toute femme étrangère introduite par l'un des frères dans le groupement familial devienne propriété de l'aîné. Telle me paraît être l'origine de la polyandrie. Cette coutume n'est pas toutefois générale. Des accords entre frères peuvent la modifier facilement, car elle n'est que l'assimilation de la femme à un objet mobilier quelconque dont l'aîné est propriétaire et dont les autres frères partagent ou ne partagent pas l'usufruit.

Comment se fait l'entente entre frères pour le partage d'une même femme? Il est trop difficile de pénétrer dans la vie privée des Tibétains pour le dire.

L'aîné est le mari en titre, il a un droit de priorité. Si un des frères veut exercer ses droits

de mari, l'aîné quitte la maison pour un temps et part en voyage. Le mari en exercice accroche sur la porte, à l'extérieur, comme insignes de ses fonctions, ses bottes, sa ceinture, ou son pantalon. Tant que ces objets seront en vue, l'aîné ne rentrera pas dans sa maison.

Cette situation de la femme qui à première vue semble très inférieure, lui donne au contraire une place considérable au foyer, une autorité sans équivalent ailleurs en Extrême-Orient. Il est ainsi facile à une femme de régner sur un double et triple ménage. Je l'ai observé bien des fois. Lorsque je voulais acheter quelque chose, l'homme allait d'abord consulter sa femme. Un *bessé* ou maire de village que sa femme empêcha de me vendre trois reliquaires, pourtant bien à lui, fit cette réflexion pleine de philosophie : « Il est plus facile d'être maire dans son village que maître dans sa maison. » Un autre exemple bien frappant de l'importance de la femme s'est produit pendant mon voyage. Il y a trois ans, dès le début de la révolte des Tibétains contre la Chine, le chef du district d'Atentze avait été exécuté par les Chinois. Les supérieurs des grandes lamaseries de la région se réunirent en conseil pour organiser la vengeance et la veuve du chef exécuté vint prendre place dans cette assemblée des Lamas.

Dans le nord, il n'est pas douteux que la vie nomade, sans foyer, laisse la femme à la merci des hommes qui, seuls, commandent dans la caravane et les campements.

Marco Polo raconte, sur le pays que j'ai précisément traversé, que, pour faire honneur à un étranger, on met à sa disposition, non seulement sa maison et tout ce qu'on possède, mais encore sa femme ou sa fille.

Depuis, les mœurs ont pu changer. Toujours est-il que, pendant les six mois où j'ai été reçu dans les maisons tibétaines, et très cordialement, je n'ai jamais été honoré d'une offre semblable.

Naissance. — La femme en couches est généralement assistée par des voisines ou des parentes.

La section du cordon ombilical se fait avec une serpe à dents de scie, qui sert aux moissons (à cause probablement du symbole que cet instrument représente).

L'enfant est lavé. C'est dans le nord seulement, alors que l'accouchement peut avoir lieu sous la tente, par des froids de 30 à 35 degrés, que l'enfant est aussitôt enduit de beurre.

Si la mère meurt avant la naissance, on retire l'enfant, après avoir pratiqué une ouverture en croix de l'abdomen avec un sabre d'abatis (arme

et outil à la fois, dont le Tibétain ne se sépare jamais).

Dès qu'un enfant est né, les voisins et parents, hommes et femmes, envahissent la chambre de l'accouchée et on fait un interminable festin pour manifester sa joie.

. . . .

. . . .

On a dit que les enfants étaient sevrés très tôt; on pourrait tout aussi bien affirmer qu'ils le sont fort tard. On voit, en effet, des enfants de trois ans qui tètent encore; mais on leur donne en même temps, et de bonne heure, du tsampa.

La mortalité des enfants est grande, indépendamment de l'infanticide qui est rare.

L'infanticide est toujours clandestin et se pratique peu en dehors des bonzeries de femmes.

La femme tibétaine a, en moyenne, de dix à douze enfants. La moitié seulement survit. Les enfants sont tous considérés comme étant de l'aîné des maris. Sur les trois ou quatre enfants mâles que compte une famille, un au moins se fera bonze et les autres vivront en communauté sous la tutelle de l'aîné.

La mort. — La mort et la maladie qui la précède sont un sujet de terreur pour les vivants

qui y assistent. La maladie, dans la croyance générale, étant provoquée par la présence d'un mauvais esprit dans le corps, c'est au lama et à ses exorcismes qu'on a recours. Si le lama est impuissant, si le malade est jugé perdu, on l'abandonne, on fait le vide autour de lui. Personne n'entre plus dans sa chambre, ni quelquefois même dans la maison.

Le cadavre est ficelé dans la position accroupie et posé dans une caisse carrée. On l'enterre quelquefois, provisoirement, avant de le brûler, car le lama indique, d'après ses feuillets magiques, l'époque favorable à la crémation, c'est-à-dire à la transmigration de l'âme.

Un truc pratiqué par les lamas pour effrayer, est d'activer le feu par derrière, dans les reins du cadavre. Cela produit une détente musculaire qui fait surgir le cadavre, comme un diable de sa boîte.

Dans les grands centres, et là où le combustible est rare, les morts sont dévorés par les chiens et les oiseaux de proie.

Habitation. — La maison tibétaine ne ressemble pas, dans la région des vallées, aux descriptions de taudis qu'on en a le plus souvent données. Je l'ai généralement trouvée plus confortable que la maison chinoise et pas plus sale.

Elle a toujours l'aspect d'une petite forteresse.

Ses murs sont en terre battue, préalablement coulée dans des moules en planches, comme le béton. Les ouvertures à l'extérieur sont rares et étroites. Le plus souvent, il y a deux étages, ou plutôt un étage et demi, car le deuxième ne recouvre qu'une partie du premier.

Le rez-de-chaussée sert d'écurie et d'étable.

On grimpe au premier par un tronc d'arbre où sont taillées des encoches. Il n'y a d'escaliers que dans les riches demeures. Au premier étage, une large vérandah, sur laquelle les ouvertures ne sont pas épargnées, entoure la cour intérieure. Quelquefois, la cour est de plain-pied avec le premier et recouvre ainsi le rez-de-chaussée.

Au premier se trouvent les appartements et la salle commune. Cette salle, généralement très vaste, est le centre de la vie familiale; elle sert de cuisine et de lieu de réunion. Au milieu se trouve le foyer autour duquel maîtres et gens, assis en rond, passent les journées d'hiver, en causant, mangeant et buvant d'innombrables tasses de thé beurré. La fumée s'échappe par un trou, dans le plafond, qu'on peut fermer quand il pleut. Aussi les murs, le plafond, les colonnes, sont-ils noirs de suie.

Dans le fond, au milieu du mur, se trouve une sorte de cheminée, à la fois fourneau et autel, surmontée d'une plaque en argile représentant le

dieu lare. De chaque côté, sur des étagères, des vases et ustensiles de cuivre.

Au deuxième étage, il n'y a que des greniers et la chapelle privée. La même pièce fait quelquefois office de l'un et de l'autre. Une grande partie de ce deuxième étage étant en terrasse, on a ainsi une aire de plain-pied avec le grenier pour battre le blé, faire sécher les récoltes, etc.

En hiver, on vit dans l'intérieur calfeutré de la maison ; en été, la vie est sur les toits. Malgré la pauvreté des matériaux employés, la maison tibétaine est admirablement adaptée à des climats excessifs.

Alimentation. — Là aussi il y a variation suivant les régions. Tandis que, d'après la majorité des auteurs, le tsampa est le fond de l'alimentation tibétaine, M. Grenard en fait une denrée de luxe. Dans la région des vallées on ne mange guère autre chose ; on donne même des boulettes de tsampa aux animaux. Des Tibétains, à qui j'affirmais que leurs compatriotes du nord mangeaient de la viande crue, ne voulurent pas me croire. Ils ignoraient même qu'il y eût des hauts plateaux dans leur pays. Tant il est vrai que le Tibet oriental se divise en deux zones longitudinales bien distinctes, entre lesquelles les indigènes ne communiquent même pas.

Le tsampa est fait avec de l'orge ou du maïs, ou mieux avec le mélange des deux céréales.

Le grain est torréfié sur un feu léger de broussaille, dans des marmites en fer évasées. Il est ensuite moulu, et c'est cette farine qui est le tsampa. Pour manger le tsampa, on le pétrit dans sa tasse en bois avec un fond de thé beurré, et on en fait une boulette que l'on mange sans autre préparation.

Cet aliment a l'avantage, pour un peuple qui passe la moitié de son existence en voyage, d'être déjà cuit, peu altérable et facilement transportable.

Le thé beurré est une émulsion de thé salé et de beurre. Cette boisson chaude et nourrissante convient à des pays froids; elle est l'élément le plus indispensable de l'alimentation tibétaine.

A cela il faut ajouter la viande de mouton, celle du porc et les produits de la basse-cour dans le sud, les noix, un peu de gibier, etc.

Le lait de yack est si riche qu'on le bat directement sans l'écrémer. On presse ensuite le beurre pour en faire sortir le petit lait.

Les principaux ustensiles sont les grandes marmites en cuivre de fabrication chinoise pour faire bouillir le thé, de longues cuillers en cuivre, des pots en terre pour servir le thé beurré, et des

tonnelets en bambou pour le battre. La tasse en bois constitue toute la vaisselle.

Vêtement, Hygiène, etc. — Le costume consiste essentiellement en une sorte de robe de chambre appelée *tchouba,* en laine grise ou rouge, qu'on relève à hauteur des genoux, au moyen d'une ceinture, pendant le jour. Pour dormir on la laisse tomber jusqu'aux pieds. Les manches larges permettent de rentrer les bras à l'intérieur, et on est enveloppé dans son vêtement comme dans une couverture.

Dans la région des plateaux, ce vêtement est en peau de mouton, la laine à l'intérieur. Quelquefois on porte dessous une chemise et le pantalon chinois.

La tchouba est généralement en loques et fort sale. Elle sert d'essuie-main, de mouchoir et de torchon. Comme les Tibétains s'asseyent par terre, le bas de leur tchouba est usé et effrangé.

J'en ai vu qui, n'ayant pas d'amadou, arrachaient un peu de leur vêtement ou de celui du voisin, pour battre le briquet et allumer leur pipe.

Les bottes sont en étoffe, quelquefois en cuir. Elles sont fendues par derrière et on les attache sous le genoux avec une bande. La semelle, en cuir cru et formant sabot, est cousue à la tige par un lacet de cuir.

Les femmes portent aussi la botte. Leur vêtement consiste en une jupe de laine plissée excessivement lourde, faisant corps avec un corsage ajusté en toile et sans manches. Elles ajoutent un manteau court et droit en laine rouge et à larges manches.

La coiffure des hommes est la natte, prolongée d'une tresse en coton ou en soie qu'on enroule autour de la tête. Le devant de la tête n'est pas rasé et les cheveux y sont le plus souvent en désordre, quelquefois ramenés en frange sur le front : genre de coiffure à la chien.

La coiffure des femmes varie presque d'un village à l'autre, depuis le chignon avec ou sans turban, jusqu'à la multitude de petites nattes. Ces petites nattes sont quelquefois tendues en éventail sur un arc de bois, comme les cordes d'un hamac.

Je n'insisterai pas sur la malpropreté intense et célèbre des Tibétains. Dans le Tsarong cependant, j'ai vu des Tibétains se laver et soigner leur chevelure. Dans cette province riche et peuplée, les hommes, comme leurs maisons, sont mieux tenus. Le climat y est tempéré, à peu près analogue à celui de la France. Malgré sa malpropreté, le Tibétain a une existence hygiénique. Il vit au grand air et le vent circule entre sa peau et ses amples vêtements. La malpropreté aérée

vaut peut-être bien notre propreté emprisonnée dans des vêtements étroitement ajustés.

Il y a peu de maladies, à part la lèpre, fort rare, et la petite vérole, dont les épidémies font des ravages surtout parmi les enfants. En revanche, il y a de 50 à 70 pour cent de goitreux. Les ophtalmies sont fréquentes. Plusieurs m'ont demandé des remèdes pour les guérir d'états spasmodiques et nerveux, qui devaient être des hystériques.

La médecine pure est si intimement mêlée à la sorcellerie, qu'il est difficile de l'en dégager.

Les lamas vendent des pilules qui peuvent contenir des remèdes effectifs, en même temps que des cendres ou autres reliques de Grand Lama. Le Tibet produit beaucoup de médecines que l'on vend aux Chinois : rhubarbe, cornes de cerf, graisse et fiel d'ours, etc., dont je n'ai pu connaître les applications, pas plus que la valeur thérapeutique.

Le commerce de l'industrie, dans cette partie du Tibet, sont plus chinois qu'indigènes. Et ce qui est indigène est généralement monopolisé par les lamaseries. Les Tibétains ne fabriquent guère que leurs étoffes de laine, leurs armes et instruments aratoires. Ils tannent aussi le cuir au beurre.

Dans les lamaseries on fabrique les objets reli-

gieux, les remèdes, les bottes, etc. Les Tibétains achètent directement aux Chinois, si le voyage n'est pas trop long, ou par l'intermédiaire des lamas, les produits chinois tels que thé, soie, ustensiles, marmites, cuir rouge, toile, etc.

Quant à la religion, il y aurait encore des volumes à ajouter aux nombreux volumes déjà écrits sur ce sujet. Si on connaît la doctrine par les livres sanscrits, on a peu étudié le culte tibétain sur place.

Je ne parlerai que de la mentalité religieuse des Tibétains qui sont naturellement superstitieux et mystiques, mais sans fanatisme.

Leurs conflits avec les quelques Européens qu'ils ont vus, les missionnaires en particulier, ou même les conflits entre les sectes lamaïques, ne sont pas des heurts de croyances, mais uniquement d'intérêts matériels ou politiques. Les lamas s'abritent derrière l'inviolabilité de la patrie du bouddhisme pour en éloigner l'élément étranger qui nuirait à leur domination temporelle. Le lama n'est fanatique que de sa puissance. Il y a même un contraste saisissant entre l'horreur voulue de certains rites destinée à frapper les imaginations et la façon souriante et toute machinale avec laquells ils sont accomplis.

Naturellement braves devant les dangers réels, les Tibétains sont craintifs devant ce qui leur

paraît surnaturel. Aussi sont-ils entretenus dans ces dispositions par les lamas, qui les isolent jalousement de tout contact avec le monde extérieur, leur enlèvent toute initiative, toute préoccupation politique ou économique, en accaparant la plus grande part de l'activité du pays.

L'intelligence réelle du Tibétain n'a que la religion comme pâture et les lamas ne l'en privent pas. On comprend que son cerveau soit prêt à recevoir toutes les impressions, accepter toutes les croyances même les plus contradictoires. On lui en fait tant emmagasiner qu'il n'essaie plus de les contrôler l'une par l'autre, mais ces croyances se superposent dans son esprit sans se nuire. C'est pourquoi, impressionnables et crédules, les Tibétains sont encore versatiles. Et c'est cette versatilité qu'on a toujours prise pour de l'hypocrisie. Leur mauvaise réputation vient de ces volte-faces à l'égard d'Européens, pris tour à tour pour des êtres supérieurs ou des démons, accablés de prévenances un jour, chassés ou massacrés le lendemain.

La religion n'est pas liée intimement à la vie du Tibétain, comme chez l'Indouiste, dont tous les actes matériels de la vie sont des actes religieux. Le Tibétain a une vie profane et une vie religieuse simultanées, mais indépendantes l'une de l'autre. Sa vie religieuse est à côté, en quelque

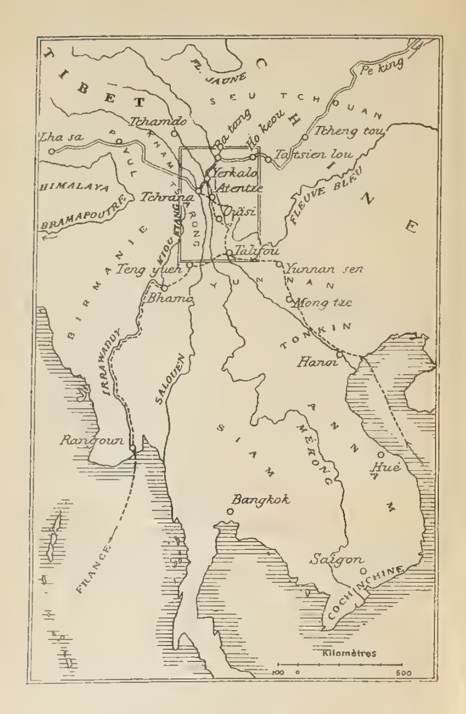
sorte parallèle à sa vie profane et ne la trouble en rien. C'est ainsi qu'en vaquant à ses occupations, tout en travaillant, il marmotte des prières, ou égrène son chapelet, ou fait tourner son moulin à prières. Il n'y a là que des rites extérieurs, accomplis machinalement.

Sous sa surface si apparente de religiosité, sous l'amas de croyances et de superstitions qui l'a enveloppée pendant des siècles sans l'altérer, l'âme tibétaine est restée jeune et saine. Les Tibétains sont gais, sobres, hospitaliers; heureux parce qu'ils ont peu de besoins, crédules parce qu'ils sont enfants. Mais si leur pays venait un jour à être ouvert à l'influence européenne, ils se montreraient différents de ce que le lamaïsme les a faits. Leur intelligence et leur curiosité s'éveilleraient après un long sommeil. Ils éprouveraient l'étonnement momentané de l'aveugle guéri qui voit pour la première fois le monde qui l'entoure. Ils se civiliseraient non pas en peuple, mais individuellement, en amateurs. Avides de savoir et de jouir, ils ne nous prendraient pas nos institutions, mais nos sciences, ce que notre civilisation a de brillant, de plaisant, de bon et de mauvais.

J'ai appris par Adjroup, dont le portrait est joint à cette notice, qu'outre les Tibétains et les Loutzés, il y a encore dans la région de Tsekou

deux autres races appelées les Lagmas et les Libous. Je ne lés avais pas soupçonnées sur place lors de mon voyage. Leur langage seul les distingue des autres groupes ethniques au milieu desquels ils vivent et dont ils ont pris les mœurs et les coutumes. Peut-être ces Libous sont-ils apparentés aux Limboos qui sont cantonnés à l'est du Sikkim.

TABLE DES MATIÈRES



VOYAGE
AU TIBET
par
Jacques Bacot
Mars-Novembre
1907

Echelle = 1/1 500.000e

10 0 20 40 50
Kilometres

----- Itinéraires par J. Bacot
~~~~ Itinéraires des Missionnaires français et d'autres voyageurs

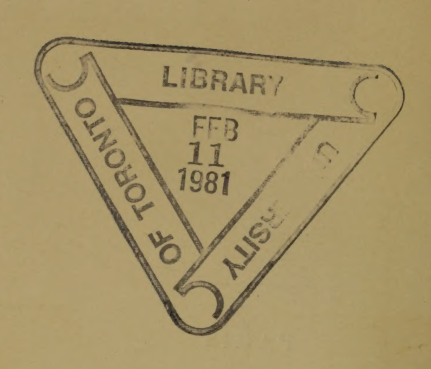
Dressée par J. Hansen

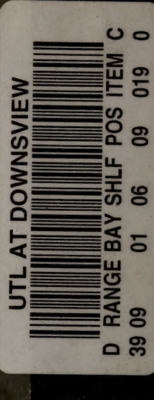
101° DE GREENWICH 99° DE PARIS
~~~~

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8


LIBRARY
OF TORONTO
FEB
11
1981


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 01 06 09 019 0